N° Spécial
de la

Revue Hebdomadaire

Février 1902

sur

Victor Hugo

PQ
2293
.RH
1902
SMRS

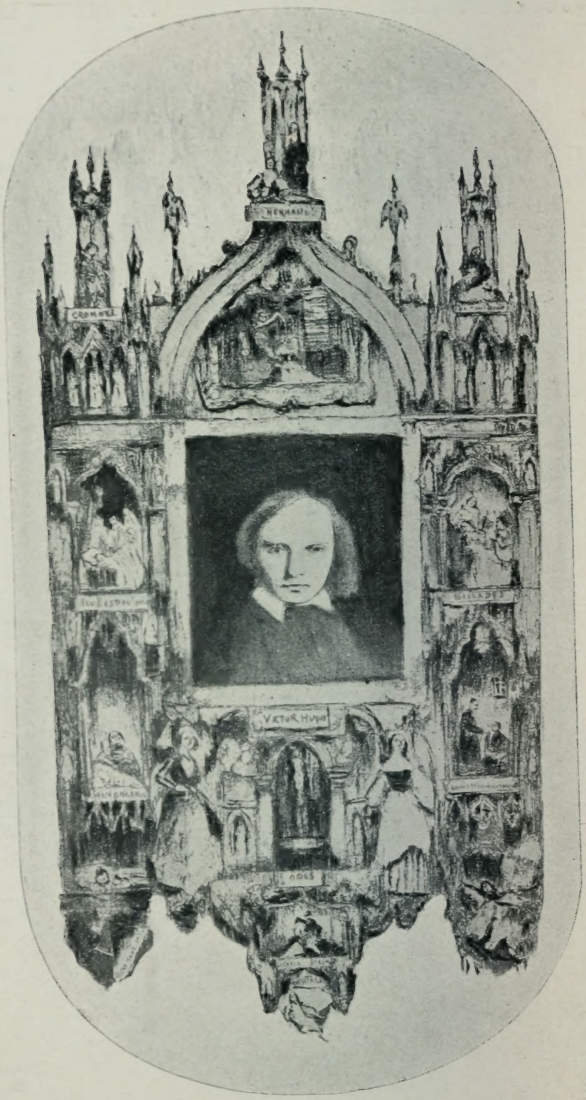
gemeente

SABLE
COLLECTION
SABLE

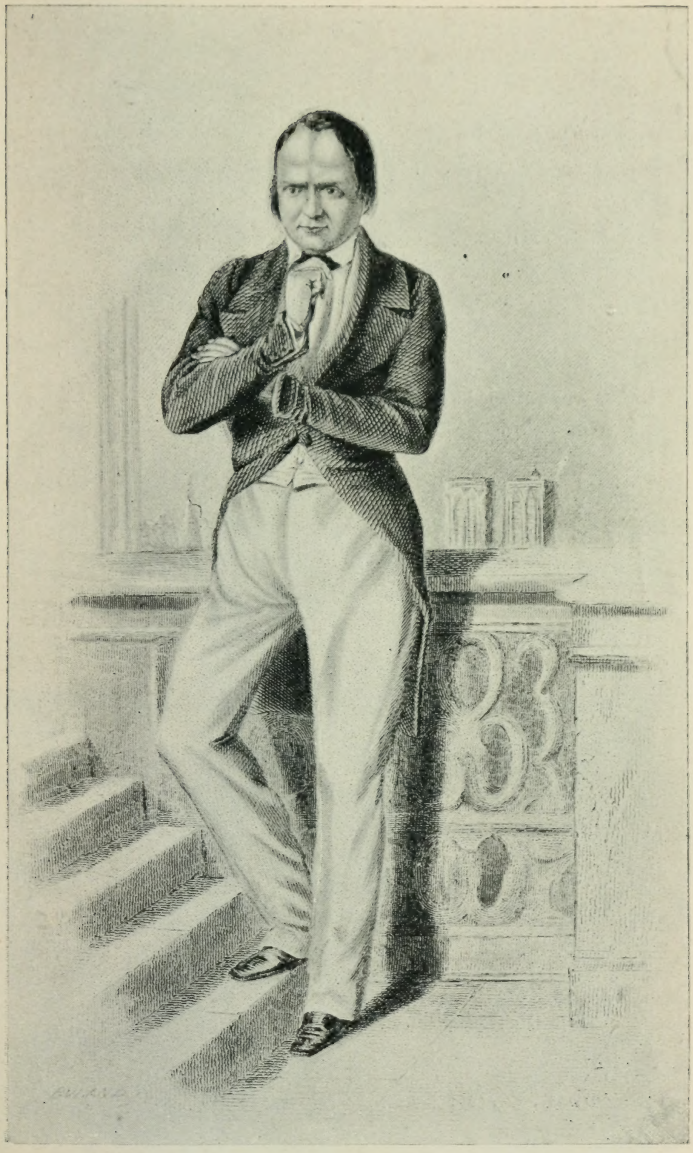
museum

Documents iconographiques sur Victor Hugo

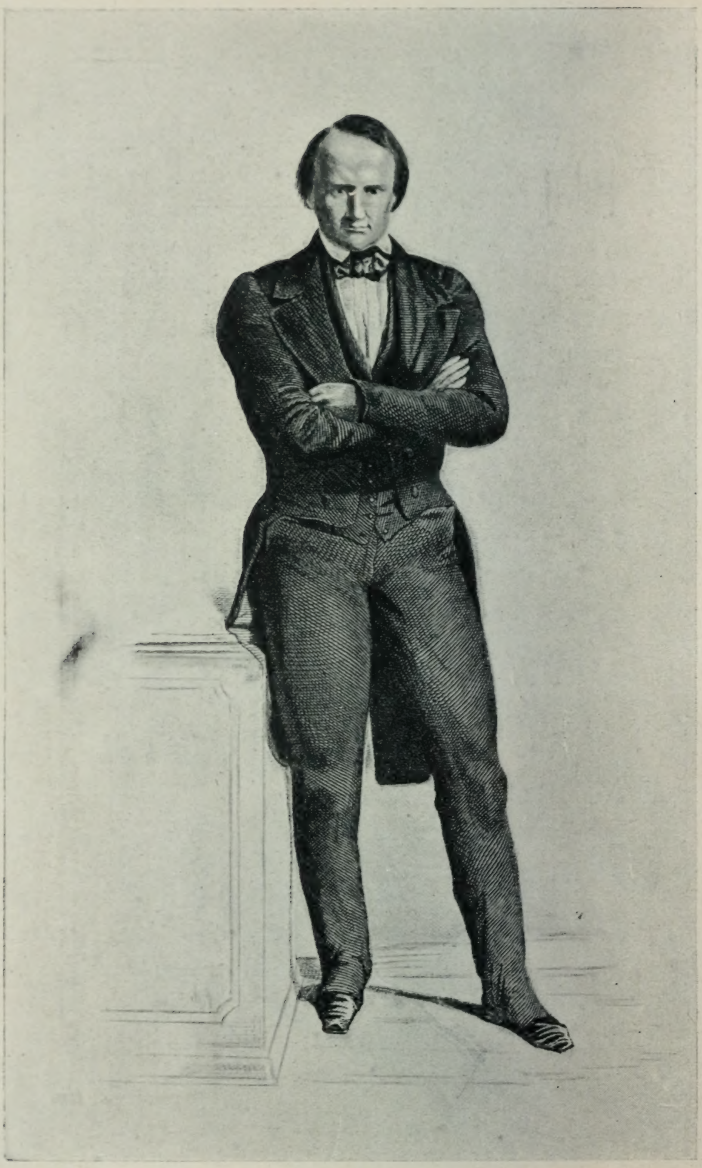
I. — VICTOR HUGO A 26 ANS
Par Devéria



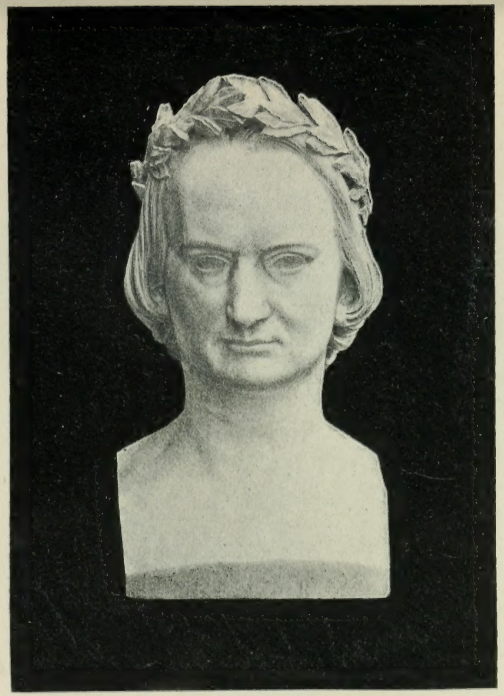
II. — VICTOR HUGO A 30 ANS
Par Célestin Nanteuil



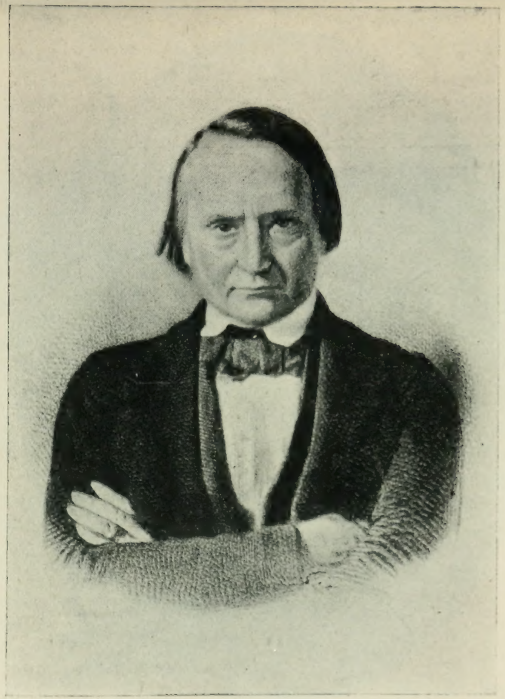
III. — VICTOR HUGO A 33 ANS
Par Bulant



IV. — VICTOR HUGO A 46 ANS
Par Denritz



V. — BUSTE DE V. HUGO
Par David d'Angers

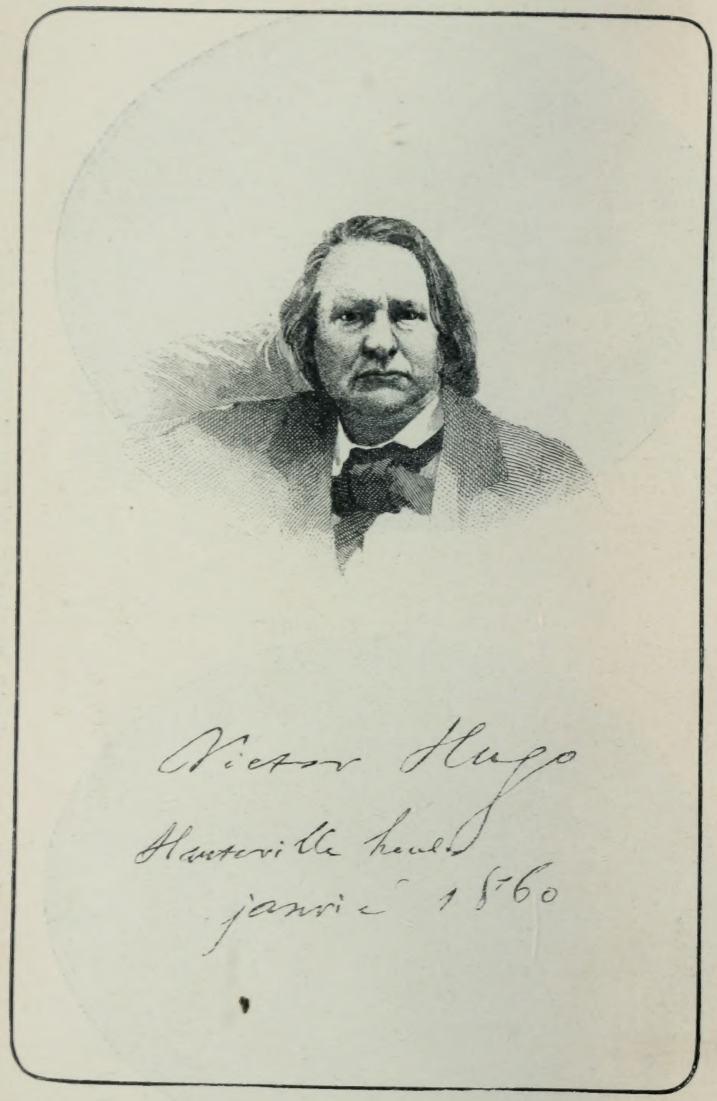


VI. — V. HUGO
Représentant du peuple en 1849

VII. — V. HUGO
Caricature de Prosper Mérimée

VIII. — LE CHAR DE LA ROYAUTÉ
Dessin de V. Hugo

IX, X. — V. HUGO PENDANT L'EXIL A GUERNESEY
(Photographies faites par son fils François)



XI. — V. HUGO
Par son beau-frère, le graveur P. Chenay

XII. — V. HUGO

(Photographie de propagande distribuée vers 1870)

XIII. — PORTRAIT-CHARGE DE MONTBARD

XIV. — CARICATURE DE V. HUGO
Par Daumier

XV. — PHOTOGRAPHIE DE V. HUGO A 78 ANS

XVI. — PORTRAIT DE V. HUGO FAIT EN 1859
Dans le jardin de Hauteville-House, à Guernesey

XVII. — V. HUGO
(Médaillon de David d'Angers pour le bas-relief du tombeau du général Foy)

XVIII. — LA DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE DE V. HUGO
(Avril 1885)

XIX. — V. HUGO PHOTOGRAPHIÉ DANS LE REFLET D'UNE GLACE
(Salon de l'hôtel de l'avenue d'Eylau)

XX. — PORTRAIT DE MADAME V. HUGO

Satan fait les faux dieux avec l'ombre et le crime,
Sinistre, il remplit l'homme, antre obscur, puits sublime
où tombent hier et demain;
noires religions, Korans, dogmes (bibles) funèbres,
chaque démon, portant sa charge de ténèbres,
la vide dans l'esprit humain.

XXI. — VERS INÉDITS DE V. HUGO

XXII. — SCULPTURE INÉDITE DE V. HUGO

Iconographie de Victor Hugo

Le nombre des portraits de V. Hugo — lithographies, peintures, photographies, dessins — est, comme on doit le penser, considérable. M. Paul Meurice a pu recueillir neuf cents portraits du poète, classés et conservés soigneusement par lui en des cartons qui feront partie des archives du musée Hugo.

Il a bien voulu mettre à notre disposition quelques-unes de ses pièces, et nous tenons à l'en remercier. Mais la plus grande partie des documents iconographiques publiés ici, nous la devons à un collectionneur aussi consciencieux qu'obligeant. Ayant compris que nous avions surtout pour but d'honorer le poète, il a ouvert ses trésors avec une générosité rare, et il nous a permis d'y puiser largement. Sa collection, disons-le, est une des plus belles qui soient ; espérons qu'elle complétera plus tard le musée en préparation.

Les gravures que nous donnons ont ceci d'intéressant, en dehors de leur valeur artistique : c'est qu'elles montrent comment, avec les années et les travaux, se modifia et s'accentua le masque viril du poète.

Le premier portrait (I) est une lithographie faite d'après un dessin de Devéria, — Devéria qui, fidèle du Cénacle, notait d'un alerte crayon, pour la postérité, les traits de ses jeunes et déjà glorieux amis. C'est à lui que nous devons un Théophile Gautier du temps où parut *Mademoiselle de Maupin*, un Alexandre Du-

mas resplendissant de jeunesse, au lendemain de son triomphe : *Henri III et sa cour*. C'est Devéria encore qui nous a laissé l'amusant et fin croquis d'Alfred de Musset à vingt ans, en un gracile costume de page. Et c'est Devéria qui nous permet de voir Hugo à vingt-six ans, dans ce dessin qui fut placé en tête de la réédition des *Odes et Ballades* et de la première édition des *Orientales*.

Les cheveux n'ont pas encore cette roideur, qui semble marmoréenne, des portraits de la maturité et de la vieillesse de Hugo. Souples et brillants, ils ont des boucles légères. La figure est calme et douce, et la musculature puissante qui plus tard s'accusa si fortement n'a pas encore bouleversé la juvénile fraîcheur des joues. La lèvre charnue et sensuelle est souriante; mais ce ne serait là qu'une agréable physionomie de jeune homme si le front large, plein et haut, les yeux noirs si vivants, ne décelaient la personnalité du poète. Sous les arcades sourcilières massives, le regard est ardent, et il y brille une flamme. Il est surtout pétillant d'intelligence, et ce ne sont pas là encore les yeux du visionnaire des *Châtiments* et de *la Légende des siècles*.

Le second portrait (II) est une gravure de Célestin Nanteuil, un autre fervent du Cénacle. Malheureusement la figure n'est qu'esquissée. Mais le cadre est fort intéressant, et vraiment il nous présente bien un Hugo de « petite chapelle ». Au point de vue littéraire, si je ne m'abuse, il nous montre la ferveur, la sorte de culte dont les disciples romantiques entouraient leur dieu. Ce n'est pas un portrait, c'est une icône. Et cet encadrement de missel gothique nous fait voir autre chose encore : c'est qu'avant tout et surtout Hugo était alors regardé comme le poète du moyen âge.

Cette idée persista dans l'esprit de la foule toujours peu critique et qui ne sait comprendre que difficilement la complexité d'un talent d'artiste. Elle aime à spécialiser même le génie. Notre treizième portrait (XIII) en est la preuve; il date de mars 1868 et nous l'avons trouvé dans la collection d'un petit journal hebdomadaire et humoristique d'alors, *le Gulliver*. C'est un portrait-charge fait par Montbard, et qui semble ignorer toute une partie de l'œuvre de Hugo, précisément la plus personnelle, la plus forte, la plus moderne, pour ne voir en lui que le chantre des burgs et des cathédrales. Le poète tient là une bannière romantique qui est en même temps un pennon moyenâgeux. Même après *les Contemplations* et *les Châtiments*, on l'affuble du pourpoint de Quasimodo. Après *les Misérables*, pourtant d'apparition récente (1862), on ne se rappelle que *Notre-Dame de Paris*.

A la page III, c'est le Victor Hugo de *Notre-Dame de Paris*, gravé d'après l'original de Bulant. Ce portrait (III) date de 1835. Victor Hugo est appuyé sur une balustrade au pied d'un escalier; dans le lointain se profilent les tours de Notre-Dame

Le portrait IV, gravure au burin de Denritz (1848), est rarissime comme le précédent. D'après l'érudit collectionneur, dont nous ne pouvons malheureusement donner le nom, car il est des modestes qui ne veulent point se mettre en avant, cette pièce aurait été composée au moment où Victor Hugo s'apprêtait à faire figure dans les assemblées parlementaires. C'est l'homme politique qui apparaît; nous le retrouverons tout à l'heure dans le numéro VI, et nous verrons que l'attitude est presque la même.

Notre cinquième gravure (V) reproduit un des deux

bustes sculptés par David d'Angers. C'est une apothéose, et la couronne de chêne des anciens magnifie le front du poète. Ici Hugo n'est plus ni barde ni troubadour : c'est un aède qui a quelque chose d'olympien.

Et c'est aussi le « poète virgilien » de 1840. Le sculpteur a voulu lui donner l'expression de sérénité forte des marbres de l'Hellade; mais cette gravité pensive ne laisse pas que d'être inquiète, et l'émotion qui secoue le monde moderne, et dont *les Chants du crépuscule* furent le sublime écho, a marqué les traits du grand romantique de plis profonds et amers.

On a discuté la ressemblance de ce buste : il me semble qu'elle est certifiée par le portrait que nous avons placé ensuite (VI) et qui est la reproduction d'une lithographie, d'après nature, par Lafosse, quand Hugo était représentant du peuple, sous la seconde république.

Le front est magnifique de pensée comme dans le buste de David. La lèvre, jadis souriante et confiante, si l'on peut dire, est triste. Elle a perdu son gracieux contour. Et à toute cette figure si mélancoliquement réfléchie, elle donne une expression d'amertume : peut-être celle du poète devant les passions politiques et la mêlée des partis.

Le regard, plus tranquille, n'en est pas moins passionné. Il rêve, non pas langoureusement, mais pensivement. Les chairs du visage ont pris une plus mâle solidité. C'est là un Hugo dans l'âge mûr, la pleine puissance physique, la pleine possession de sa force.

Le portrait-charge qui succède (VII) fut fait un jour à l'Académie française par Prosper Mérimée. Comme dans toute charge qui se respecte, mais qui ne respecte pas le prochain, les traits significatifs sont exagérés :

front de penseur, menton volontaire d'homme d'action, et aussi toute l'attitude laborieuse du grand travailleur.

Le neuvième et le dixième portraits (IX et X) sont des photographies de Hugo par son fils. Elles furent prises sur la terre d'exil, à Guernesey. Les luttes ont continué pour le poète. Après les jours de confiance de 1848 sont venues les déceptions, le Deux-Décembre, la proscription... La lèvre est plissée de dégoût et de mépris. Une indignation exaltée et pourtant contenue se dégage de l'attitude méditative. Les yeux, sombres, sont bien cette fois ceux du visionnaire, et, courroucés, ils semblent fixer ceux qu'atteindra le « fer chaud » de la satire vengeresse du poète. La face n'est plus olympienne; elle est fiévreuse et bouleversée; on y voit les stigmates des passions qui fatiguent.

Le profil est net; la mâchoire, le menton, indiquent une volonté infrangible. Le masque, amaigri, s'est accentué davantage. Et, l'encadrant, une chevelure ruisselante, qu'on a laissée croître à l'abandon, en fait mieux valoir les méplats énergiques.

Dans ces deux portraits nous avons un Hugo qui n'a pas à se soucier des conventions du monde. Tout absorbé par ses créations cyclopéennes, vivant « au sein des mers » dans l'île verte et sauvage où il s'est réfugié, il est retourné à la nature, semblable à Antée, qui, en touchant la terre, y retrouvait sa vigueur primitive.

Le onzième portrait (XI) nous le montre moins enfiévré, et, bien que l'expression de ses traits soit toujours énergique et tendue, ils sont moins crispés. Cette œuvre magnifique, où se marque la force et la sérénité du lion, est de M. Chenay.

Un changement important allait du reste se produire bientôt dans la figure du poète. Notre douzième gra-

vure (XII), qui reproduit une curieuse photographie de propagande faite aux alentours de 1870, nous donne en effet pour la première fois un V. Hugo portant la barbe. C'est vers la fin des années d'exil qu'il laissa pousser cette barbe si vivace que, dit-on, elle ébréchait les rasoirs, et qui caractérisa sa physionomie des dernières années. Ici, Hugo a l'air d'un travailleur plébéien et robuste qui se serait endimanché. Ce n'est plus le superbe prophète d'Hauteville-House que nous représentaient les photographies de son fils et ce n'est pas encore le patriarche des derniers portraits.

Nous avons parlé du numéro XIII, où l'on voit le porte-drapeau des romantiques planter sa bannière sur les tours d'une forteresse conquise. Le numéro quatorze (XIV) représente Victor Hugo après *les Burgraves*, au moment où il va se lancer dans la politique. Cette caricature est de notre grand Daumier.

Voici une photographie prise vers 1880 (XV). Cette fois, c'est le Hugo des temps de gloire et d'apaisement. L'exilé de Guernesey est rentré en triomphateur après la chute de ses ennemis. Les luttes et les fièvres sont passées pour lui. C'est le Hugo indulgent et satisfait de *l'Art d'être grand-père*. Ce Hugo est celui dont nous pouvons tous nous souvenir, que nous avons pu voir le jour de son quatre-vingtième anniversaire, à la fenêtre de l'hôtel de l'avenue d'Eylau, assister vivant à sa propre apothéose. Si les cheveux et la barbe blanche, le corps un peu courbé, alourdi, indiquent un vieillard, la figure conserve du moins toute sa puissante expression, les yeux gardent toute leur flamme : les années de labeur et de luttes n'ont pas ravi à la face du génial créateur son austère gravité.

La petite photographie du numéro seize (XVI) fut

prise en 1859 dans le jardin d'Hauteville House, à Guernesey, souvenir intime d'une journée d'été passée avec des proscrits. Le splendide médaillon qui suit est de David d'Angers; c'est le Victor Hugo idéalisé dans toute la grâce de sa jeune maturité. Ce médaillon fait partie des bas-reliefs qui ornent le tombeau du général Foy, au Père-Lachaise.

Les trois gravures suivantes (XVIII, XIX et XX) sont encore d'ordre tout à fait intime, et toutes trois des plus intéressantes. Le portrait numéro dix-huit est le dernier qui ait été fait de V. Hugo durant sa vie. Il est du 20 avril 1885, et Hugo est mort, comme on sait, en mai 1885. Le numéro dix-neuf nous montre le grand-père pris par son petit-fils, dans le salon de l'avenue d'Eylau. Le poète est vu dans le reflet de la glâce.

Dans cette galerie de Hugo, nous ne pouvions oublier Mme Hugo, la fidèle compagne de sa vie (XX). Ce document absolument inédit intéressera sans doute nos lecteurs. Il fera revivre un instant la mémoire de l'excellente femme, si bonne, si affectueuse et si attachée au poète.

Nous terminons par des vers inédits de Hugo. Simples notes écrites sur une enveloppe et destinées, comme tant d'autres qu'il jetait au hasard sur des feuilles volantes, à lui servir de matériaux pour ses œuvres futures.

On a parlé beaucoup de V. Hugo comme peintre et dessinateur. Des artistes tels que Besnard, Benjamin-Constant, Rodin, ont bien voulu nous donner ici même leur opinion (voir ci-après) sur ce côté si curieux de sa personnalité; nous n'en dirons donc pas davantage à ce sujet. Mentionnons simplement le numéro huit (VIII),

qui représente le *Char de la royauté*, et le numéro vingt-deux (XXII), pièce curieuse et absolument inédite. Cette gravure nous montre, en effet, un travail de V. Hugo sculpteur. On sait que le poète avait appris la menuiserie; il reste de lui une commode, quelques moulures de bibliothèque et des cadres en quantité. Bien avant les inventeurs du «modern-style», V. Hugo, revenant aux vraies traditions, avait compris que tous les arts sont solidaires et se doivent prêter un mutuel appui. La plupart de ses productions d'art décoratif datent du séjour à Guernesey. Hugo sculptait presque autant qu'il dessinait. Il avait donc laissé des œuvres nombreuses, mais beaucoup ont disparu. Les principales, léguées par le poète à Mme Drouet, sont devenues la propriété de M. L. K..., un universitaire très connu qui, à son tour, a fait don de quelques pièces de choix à ses amis. Nous reproduisons la sculpture de Hugo en regrettant de ne pouvoir la faire suivre de ses papiers d'origine. Ils eussent servi non seulement à authentifier notre gravure, mais encore à montrer quel intérêt considérable les collectionneurs attachent à toute œuvre sortie des mains de l'illustre Poète.

RAYMOND LÉCUYER.

Le Centenaire de Victor Hugo

La France et le monde vont célébrer le centenaire de Victor Hugo. Que dire de lui qui n'ait été dit ? Et, qu'on le critique ou qu'on l'encense, comment éviter les exagérations auxquelles son exemple même semble nous convier ?

Au lieu de demander à un seul écrivain, fût-il des plus autorisés, une étude d'ensemble qui ne pourrait, à moins de tomber dans le paradoxe, que ressembler à tant d'autres, nous avons cru qu'il valait mieux, pour éviter la banalité des redites, consulter l'opinion publique par une sorte de suffrage restreint. Nous nous sommes adressés à des critiques et à des poètes, à des historiens et à des artistes, à des philosophes et à des femmes ; quelques-uns d'entre eux nous ont répondu, et nous tenons à leur exprimer ici notre très vive reconnaissance du concours qu'ils nous ont apporté et dont nous sentons tout le prix.

Nous offrons de plus à nos lecteurs des renseignements nouveaux sur la vie du Maître, quelques documents inédits de bibliographie et d'iconographie ; il convenait que, pour cet anniversaire, la *Revue* élevât, elle aussi, son monument à la gloire de Victor Hugo.

S'il est des réfractaires à cette gloire, on ne pourrait les trouver qu'en France même : le monde s'incline devant son génie. N'est-ce pas notre tradition nationale de donner des grands hommes au monde et d'être seuls à les dénigrer? Voilà le pire méfait de la politique, de cette dissolvante politique, qui nous divise, nous enfièvre, obscurcit en nous tout esprit d'équité : c'est à l'étranger que nos gloires françaises trouvent le moins de détracteurs. L'Europe et l'Amérique sont restées fidèles à la mémoire de Napoléon,

discutée, rabaissée, honnie parfois en France; après 70 seulement se sont éteintes en Allemagne, par la mort de leurs derniers membres, les associations de vétérans de la Grande Armée; à la joie d'avoir vu leur patrie arrachée au joug du conquérant se mêlait, chez ces vieillards, le souvenir, invinciblement tenace, des prodiges de la conquête, auxquels, conscrits involontaires, ils avaient dû, bon gré, mal gré, prendre part.

Mais, dira-t-on, que Victor Hugo se soit fourvoyé dans la politique, nous le lui reprocherions moins encore que d'avoir sans cesse changé d'opinion; ses palinodies sont innombrables! Il veut être « le prêtre » du culte napoléonien, puis le voici légitimiste; 1830 le convertit au libéralisme orléaniste; en 48, il appuie d'abord le prince-président, puis il lui déclare une guerre à mort et se transforme en héraut tonitruant de la République démocratique. Mais quoi! la France elle-même n'a-t-elle pas changé comme le poète? L'histoire du dix-neuvième siècle n'est-elle pas faite de tous ces changements? Ne peut-on pas admettre qu'en Victor Hugo ait battu le cœur généreux et variable de la France?

Ajoutons que sa renommée a souffert de l'exclusivisme de ses admirateurs. On le proclamait le seul, l'unique; on humiliait devant lui toutes nos autres gloires : aux louanges exagérées répondirent des critiques injustes, et l'opposition agacée n'épargna ni l'homme ni l'œuvre. Non, il n'est pas vrai qu'on doive appeler le dix-neuvième siècle « le siècle de Victor Hugo »; pour l'honneur de la France, ce siècle est trop grand par l'art et les lettres, par la science et la philosophie, par la guerre et la politique, pour qu'on puisse lui donner un parrain unique et élire un nom entre tant de noms. Et même dans la seule littérature le choix est impossible; siècle de Victor Hugo, certes, mais aussi de nos autres grands lyriques, et de Chateaubriand, et de Balzac, et de Taine, et de Renan! Victor Hugo n'est pas le souverain solitaire, le maître incontestable du chœur : il est un des plus grands entre ces très grands hommes.

Et pourtant il faut avouer qu'il y a quelque chose en lui d'extraordinaire et de colossal, et comme une grandeur unique et surnaturelle. Dans l'opinion du monde, la France a Hugo, comme l'Italie a Dante, l'Angleterre Shakespeare, l'Allemagne Gœthe, comme la Grèce antique avait Homère. D'où lui vient cet incomparable prestige et comment expliquer cette apothéose?

On a pu dire qu'il n'avait ni mesure, ni goût, ni esprit; que sa psychologie était rudimentaire et sa philosophie banale et creuse. C'est un prosateur discutable. Pour l'inspiration poétique, il est, au dix-neuvième siècle même, des gloires égales à sa gloire : la divine mélodie, la souple et naturelle abondance de Lamartine, l'esprit, la grâce et la poignante mélancolie de Musset, la haute pensée philosophique de Vigny, ne sont pas éclipsés dans son rayonnement. Mais il n'a pas de rivaux pour la forme plastique, pour la richesse, la puissance, la sonorité de l'expression, pour l'invention et la variété des rythmes; il est le maître souverain du Verbe! Il transforme l'idée la plus pauvre en jetant sur elle, comme un manteau de pourpre, la magnificence de son style. Et, cette forme poétique, il l'a créée de toutes pièces; cette langue, il l'avait trouvée terne, incolore, anémiée; c'est lui qui la fit vigoureuse, colorée, éclatante. Les Parnassiens, et le plus grand de tous, l'artiste impeccable et marmoréen, Leconte de Lisle, n'ont eu qu'à se servir de l'instrument merveilleux qu'il leur avait forgé. A ce prestigieux métier, joignez son invraisemblable fécondité. Jamais de lassitude; il écrivait encore à quatre-vingts ans. Nulles bornes; dans son œuvre, le rire se mêle aux pleurs, le comique à l'héroïque, la douceur à la violence.

Et cependant ni cette force inépuisable de création ni cette maîtrise de la forme n'auraient suffi à lui assurer la place à part qu'il occupe de l'aveu unanime : car ceux-là mêmes qui la discutent sont forcés de la constater. Pourquoi donc est-il si grand? C'est que d'abord il personnifie une époque, et des plus brillantes; une

école littéraire, et des plus illustres : comme Ronsard est la Renaissance, Racine le Classicisme, Zola le Naturalisme, Victor Hugo est le Romantisme; il l'est tout entier par la splendeur de son style, l'exubérance de son imagination, l'hypertrophie débordante de sa personnalité.

Mais il est plus encore : il est l'interprète du peuple, et cela naturellement et parfaitement, car il est peuple lui-même; il n'avait pas tort de se proclamer l'écho fidèle et sonore des foules. Et de ce fond populaire sortent, avec tous ses défauts, qui sont nombreux et lourds, l'ampleur et la puissance créatrice de son génie.

C'est parce qu'il est peuple qu'il ne connaît ni la mesure ni le goût, ce sens de l'élite raffinée; mais c'est pourquoi il atteint au colossal et s'élève souvent au sublime, ce sens des multitudes; et, si son métier est admirable, c'est qu'il est un bon ouvrier d'art, comme tant de travailleurs obscurs, habiles et consciencieux, depuis les vieux imagiers gothiques jusqu'aux modeleurs de l'art nouveau. C'est parce qu'il est peuple qu'il n'a pas d'esprit délicat et que sa verve, parfois vulgaire, se plaît au calembour; mais c'est pourquoi aucune hésitation, aucune retenue, aucun scrupule, ne gênent l'essor de son inspiration et n'élaguent les moissons touffues que sa fantaisie déchaînée sème à tous les vents. Comme le peuple, il n'a qu'une psychologie rudimentaire; mais, à défaut de types individuels fixement observés et exactement traduits, il crée des types généraux, irréels peut-être, mais saisissants et inoubliables. Et si sa philosophie n'est, sans doute, ni profonde ni originale, n'a-t-il pas le sentiment, ne donne-t-il pas la sensation de l'infini ?

Il a du peuple la bonhomie familière, mais il est, comme lui, prompt à l'outrage, abondant en invectives violentes et grossières; et, comme le peuple aussi, il aime les gauloiseries, il glisse facilement à la gaudriole, et plus d'une de ses poésies légères ne serait pas déplacée auprès des grivoiseries les plus risquées de Béranger. Mais, comme le peuple encore, de quelle

ardeur touchante il chérit ses enfants! Quelles larmes désespérées lui arrache la mort de sa fille! Avec quel amour, véhément et doux, avec quelle inaltérable indulgence, il se penche, aïeul souriant, sur les berceaux adorés de ses tout petits! Cette même passion qu'il avait mise à combattre et à injurier, il la met à aimer :

Car les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père!

Et, comme le peuple toujours, il se plaît à conter et surtout à chanter : voilà pourquoi sa poésie est épique et surtout lyrique, même dans le drame, même dans le roman; et quand, avec *la Légende des siècles,* il rend une épopée à la France, qui n'en avait plus depuis *la Chanson de Roland,* c'est une épopée lyrique. Son lyrisme est effréné et formidable, parce qu'il est un visionnaire prodigieux : il évoque à son gré des spectacles titaniques, des apparitions d'apocalypse; ses curieux dessins à la plume, ses paysages de rêve et ses châteaux forts sombres et sinistres sont la très sincère traduction plastique de ses visions intérieures. Et son abus de l'antithèse n'est pas un procédé de rhéteur, mais un produit naturel de son imagination surexcitée : ces mots qu'il entre-choque sont pour lui des forces en lutte, des êtres vivants qui échangent des défis et des menaces. Animant d'une vie concrète des abstractions grammaticales, son imagination crée des mythes, toujours comme l'imagination populaire. Ce n'est plus un homme qui pense; c'est une « force qui va », collective, inconsciente, irrésistible.

Et, en politique aussi, il est peuple : hésitant d'abord, comme a dû le faire la nation, attirée par des mirages successifs vers les divers ports de refuge au sortir de la tempête; puis, après 48, semblant prendre son parti définitif et rejetant en bloc tout le passé, et, écho ici encore, retentissant écho de la Révolution démocratique, attaquant, dans le réveil de toutes ses rancunes, avec une fureur irréfléchie, toutes les anciennes dominations, les trônes aussi bien que les vieilles lois, refrénant les instincts naturels et même les règles consacrées du

goût, ces règles classiques, formulées par Boileau, et les aristocratiques pudeurs du style noble :

J'ai mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire!

Et, grâce à son étonnante longévité, il prolonge le Romantisme, ardent et vague, naïf et truculent, à travers l'époque refroidie des Parnassiens impassibles et des Réalistes soucieux de science exacte, c'est-à-dire l'inspiration populaire à travers les combinaisons artificielles des lettrés.

Et c'est parce que l'esprit du peuple souffle en lui que le peuple l'aime et le glorifie, en dépit des réserves des raffinés, et qu'il se dresse, auréolé de rayons et d'éclairs, comme l'apôtre gigantesque et le tribun fulminant des multitudes.

Jamais ce génie jaillissant d'une gangue grossière ne fut mieux exprimé que dans le Victor Hugo de Rodin, que nous avons vu au dernier Salon. L'habituel dédain de l'artiste pour l'œuvre achevée l'avait ici merveilleusement servi : du marbre incomplètement dégrossi l'œuvre se détachait plus forte, comme un Titan mal dégagé du sein de la terre maternelle. Le poète écoute la voix de l'Océan et comme la rumeur confuse du grondement populaire ; la main gauche s'avance, énorme, et la droite soutient la tête, achevée celle-ci, saisissante de vigueur et de vie : et c'est bien le tout-puissant visage, vulgaire et léonin ; le front inspiré, où bouillonne l'hymne triomphal, la description épique ou la satire furieuse ; la face empreinte d'une sorte de bonhomie grandiose, où se révèle une âme irascible et tendre, surhumaine à la fois et très humaine, une âme de prophète et de grand-père.

LA RÉDACTION.

Victor Hugo à Guernesey

SOUVENIRS INÉDITS

Les notes qui suivent ne sont que les souvenirs véridiques et sincères d'une période ignorée et intéressante de la vie de Victor Hugo pendant les premiers temps de son séjour à Guernesey, époque où il créa Hauteville-House, sa maison, et publia *les Misérables*, celui de ses ouvrages qui, après *Notre-Dame de Paris*, devint le plus populaire.

En offrant aux lecteurs ces lignes écrites au jour le jour avec la plus scrupuleuse fidélité, l'auteur a eu pour seule ambition de montrer ce que fut le poète dans la solitude de l'exil.

Il a été l'hôte, le parent et l'ami du grand homme; il a vécu de sa vie, et il se croit ainsi autorisé à décrire le logis d'où sortirent tant de chefs-d'œuvre. En le prenant pour guide, les lecteurs pourront suivre Hugo dans ses excursions quotidiennes à travers l'île de Guernesey, qu'il connaissait en ses moindres recoins et dont tous les sentiers lui étaient familiers.

Il l'aimait, son île, car elle vibrait en lui et inspirait son génie. Il s'y était attaché par sympathie artistique, à ce point qu'il allait souvent l'admirer, pour ainsi dire, à son réveil, aux heures matinales où la marée furibonde envahissait la vieille terre insulaire, creusant dans les flancs des falaises granitiques de profondes cavernes, d'où elle ressortait bouillonnante, en vagues monstrueuses, avec un bruit de tonnerre (1).

(1) Ces pages sont extraites d'un manuscrit dont l'auteur a bien voulu nous réserver la primeur et qui formeront plus tard un volume sous le titre : *Souvenirs sur Victor Hugo.*

I

HAUTEVILLE-HOUSE — LA MAISON DE V. HUGO A GUERNESEY

Hauteville-House, 1858.

Hauteville-House, la maison de la ville haute, ainsi que son nom l'indique, est l'habitation de Victor Hugo. Dominant la basse ville, les ports, elle a pour horizon l'immensité de la mer, pour points de repère les îles de l'archipel normand : Herm-Sercq, Jersey, sur la droite ; sur la gauche, Aurégny, et au loin, les côtes de France.

Lorsque le temps était clair, le poète apercevait, du belvédère qu'il avait fait construire de plain-pied avec son cabinet de travail, la pointe de la Hague, presque Cherbourg, c'est-à-dire la France :

La rive qui nous tente,

comme il l'a dit lui-même dans le vers si éloquent sorti de son cœur.

On entre à Hauteville-House par un vestibule à porte sculptée et dorée ; le motif supérieur représente quelques-uns des principaux sujets de *Notre-Dame de Paris*, une de ses premières œuvres.

Le vitrail de ce vestibule est fait de verres bosselés comme les vitraux culs-de-bouteille de Hollande et des Flandres ; de chaque côté de la façade, deux médaillons de bronze : Victor Hugo et une de ses filles, par David d'Angers. Une colonne Renaissance d'un goût très pur supporte le linteau de cette porte de même style, d'un travail délicat : le tout forme un ensemble d'un effet assez décoratif, calme et tranquille, quoique surchargé.

A peine entré dans le vestibule, on peut déjà lire dans des cartouches réservés et dans les bois sculptés

des panneaux des sentences philosophiques et religieuses :

Aime et crois.

Au-dessus de la porte de la salle à manger qui se trouve à gauche en entrant, un précepte hygiénique :

Mange. — Marche. — Prie.

Enfin, au-dessus de la porte qui fait face à l'entrée, cette parole hospitalière : *Ave.*

Le billard, qui se trouve à droite en entrant, est en même temps le musée de la famille et la galerie des portraits. Une grande toile superbement encadrée occupe la plus grande partie du panneau principal. Ce tableau fut donné à Victor Hugo par le duc d'Orléans à l'occasion de son mariage ; il représente Inès de Castro. Puis le portrait de Léopoldine Hugo (1), la fille du poète, à l'âge de six ans, par Louis Boulanger, portrait offert par le peintre de *Mazeppa,* un des plus anciens amis de la famille, à l'occasion d'un anniversaire. Enfin, partout, de nombreux dessins du poète, encadrés par lui-même de sapin naturel sur lequel il avait peint à profusion des oiseaux, des insectes, des papillons aux vives couleurs formant des enroulements pleins de fantaisie artistique autour des encadrements. Les arabesques sont recouvertes d'un vernis transparent qui a quelque rapport avec le vernis Martin; l'aspect en est assez décoratif, quoique bizarre. Ces fantaisies, en tout cas, complètent bien les productions du génie de Hugo, toujours contresignées de sa griffe si puissante et si personnelle. — C'est aussi dans la salle du billard et sur ce meuble même qu'était déposé, à son arrivée, le courrier que chaque matin, après le déjeuner, Victor Hugo distribuait lui-même à ses hôtes. Les lettres d'un intérêt cher à tous étaient lues à haute voix, les revues et journaux arrivés en grand nombre étaient mis au pillage et restaient en permanence à la disposition des lecteurs. Puis chacun rentrait

(1) Plus tard Mme Vacquerie.

chez soi lire sa correspondance privée et méditer.

De plain-pied avec la salle de billard se trouve un petit salon de famille meublé de sièges bas à la façon orientale. Très frais, largement éclairé, il est pourvu de grandes fenêtres donnant sur le jardin. Chacun pouvait y aller lire et se reposer. Pas d'endroit plus favorable à la rêverie : bercé par le doux murmure de la mer, on passait là des heures à la fois mélancoliques et délicieuses.

Ce salon portait le nom de « salon des Tapisseries », parce que tous les panneaux en étaient recouverts; quelques-unes étaient fort belles. Il était en outre orné d'une cheminée monumentale de style gothique, dressée jusqu'au plafond, et qui doit être encore une des curiosités décoratives d'Hauteville-House.

Cette cheminée en bois très finement travaillé est ornée de volutes de formes régulières; sur le milieu de la tablette se trouve une figure d'évêque, avec cette sentence gravée et dorée sous le soubassement de son piédestal :

Crosse de bois, évêque d'or.
Crosse d'or, évêque de bois.

Tout autour, incrustés en lettres gothiques damasquinées d'or mat, dans des cartouches enroulés d'ornements de même style, les noms de Job, Isaïe, Homère, Eschyle, Lucrèce, Dante, Shakespeare, Molière, Socrate, Christophe Colomb, Luther, Washington.

Sur les côtés, deux statues en bois coloriées et dorées complétaient cette décoration sévère; l'une représentait saint Paul avec cette inscription : *Le livre!* l'autre un moine et au-dessous : *Le ciel!*

Hauteville-House est un poème; le vestibule en est la préface, et, réunis, la salle de billard et le salon des Tapisseries forment le premier chapitre.

La salle à manger mérite à elle seule une mention spéciale par suite de la sollicitude fiévreuse avec laquelle le Maître en a surveillé la construction architectonique et combiné lui-même la décoration. On ne peut lui faire qu'un reproche : la confusion causée par

la surabondance des objets que le Poète voulait y faire entrer.

Son immense cheminée maçonnée en forme d'H, entièrement recouverte de faïences anciennes de grande valeur, frappe tout d'abord le regard. Puis le fauteuil des ancêtres, vieux meuble d'un gothique saxon du temps du roi Dagobert, fixé à demeure au haut bout de la table et fermé par sa vieille chaîne de fer doré avec cette inscription : *Les absents sont là*, donne à cette pièce un caractère de majesté auguste et patriarcale.

Toutes les surfaces sont recouvertes de figures et de plaques de faïences anciennes dont certaines sont d'un grand prix : des bouquets, des grotesques, des animaux bizarres et fantastiques; fabriques françaises et hollandaises toutes confondues : Rouen, Moustiers, Nevers, Delft; de beaux spécimens de Faenza et d'Urbino. Des échantillons inédits de buires rares, des vases précieux par le travail et la matière, l'origine et l'époque, sont posés partout où une place a pu les faire mieux valoir et leur servir de piédestal. Une superbe mosaïque, des stalles de chœur de cathédrale, des peintures sur bois et des sculptures peintes à l'imitation de celles d'Amiens, complètent ce magnifique ensemble.

Une fenêtre aveuglante gênait la vue; elle fut masquée d'une merveilleuse tapisserie des Gobelins, au milieu de laquelle on fixa une superbe glace de Venise reflétant dans sa profondeur la vue exquise du jardin avec un coin de mer tout au fond.

Toutes ces magnificences sont voilées par la pénombre ou inondées de soleil suivant l'heure ou la volonté. J'oubliais une petite figurine en faïence primitive d'un caractère bien français, qui représente la Vierge Sainte portant l'Enfant-Dieu, la main sur le globe du monde; au bas, ces quatre vers restés inédits :

Le peuple est petit, mais il sera grand.
Dans tes bras sacrés, ô mère féconde,
O liberté sainte, au pas chancelant,
Tu portes l'Enfant qui porte le monde.

Partout des légendes et des sentences : *La vie est un exil.*

Le mot *Dieu* en regard des mots : *Homme, Patrie.*

Ailleurs un précepte d'hygiène :

Lever à six,
Coucher à dix,
Font vivre l'homme dix fois dix.

Le premier étage se compose de deux grands salons de réception et des appartements de Mme Victor Hugo et de sa fille Adèle.

On monte aux étages supérieurs par un escalier dont les murs sont revêtus de tapisseries hurlantes de mauvais goût et de vilaines glaces fabriquées en Angleterre. Cet ensemble est d'autant plus choquant que les parois de la petite coupole qui éclaire cet escalier sont peintes par Victor Hugo lui-même; cela ressemble à un paradoxe antiartistique. Cette coupole, qui laisse librement circuler la lumière durant le jour, est ornée d'un lustre de cristal moderne, lui aussi de fabrication anglaise, qui l'éclaire au gaz le soir.

Le plus grand salon, dit Salon Rouge, doit son nom aux étoffes de Damas très anciennes dont les murs sont recouverts; sur le milieu de chaque panneau sont appliquées des broderies de jais de couleur qui produisent à la lumière un effet éblouissant et merveilleux. Ces appliques, d'un dessin remarquable, sont uniques, parait-il, et ont appartenu jadis à la reine Christine de Suède; c'est le plus beau travail vénitien qui se puisse voir. L'artiste y a représenté des oiseaux fantastiques et des fleurs imaginaires d'une délicatesse véritablement exquise.

Les tapisseries de cette pièce sont d'une admirable conservation et ont une très grande valeur. Il était difficile de trouver un ameublement qui pût honorablement se soutenir au milieu de ce brillant décor, mais Victor Hugo était un fureteur patient et infatigable, un acheteur intrépide; il ne lui manquait que la sûreté et la pureté du goût pour être un collectionneur de premier ordre.

Je connais tous les objets nombreux qu'il avait réunis à Hauteville-House ; il y en a trop. Il préférait presque toujours la bizarrerie au style ; on ne pouvait s'empêcher toutefois d'être intéressé par l'ensemble, souvent si disparate... Malgré ses recherches, il n'avait pu découvrir encore le complément qu'il désirait pour meubler son Salon Rouge. Mais, doué d'une volonté robuste, que ni la fatigue ni la dépense ne rebutaient lorsqu'il s'agissait de conquérir l'objet convoité, il réussit à mettre la main, dans un de ses voyages, sur le meuble rêvé.

Cette trouvaille devait être, si je puis dire, le triomphe de sa persévérance et de ses efforts, le clou de la décoration tant désirée. Grâce à elle, la cheminée du Salon Rouge devenait un véritable et gigantesque bijou d'antiquaire, qui s'accordait à merveille avec le ton général de la pièce. Qu'on se figure un vaste baldaquin de bois sculpté, en forme de lambrequin frangé d'or qui enveloppe la cheminée dans toute son étendue et remplit complètement la largeur de cet immense espace.

Cette draperie de bois monumentale, souple et hardie, d'une incomparable légèreté, est supportée de distance en distance par six esclaves africains de grandeur naturelle et tenant eux-mêmes à des piédestaux posés directement sur le plancher du salon. Vêtus d'ors de couleur, ils soulèvent d'une main la draperie et de l'autre soutiennent des torchères. Cette vaste machine est aussi probablement un travail vénitien, d'une composition un peu tourmentée, mais d'un grand effet décoratif ; elle a dû appartenir au Pont du Bucentaure un jour de la fête du mariage du Doge avec la mer, et a pu être dessinée en vue de cette cérémonie par un des élèves du Titien ou de Paul Véronèse, pour la plus grande gloire de la Seigneurie et de la sérénissime république.

Il faut être collectionneur pour bien comprendre la joie d'une pareille découverte quand elle se produit dans de si opportunes circonstances. Lorsque, à la suite de ses recherches et de ses explorations, Victor Hugo

put enfin, grâce à une occasion unique, réunir les diverses pièces de ce superbe décor, il s'occupa ardemment de le faire ajuster à l'emplacement qu'il lui destinait. Son Salon Rouge eut ainsi un cachet de grand style vénitien, particulier et rare. Il fut assez heureux pour compléter cette décoration par d'anciennes glaces de même provenance et des lustres et girandoles en verroteries de couleur de la même origine et de la même époque. Tout cela en place et terminé, le poète s'admirait dans son œuvre et s'en félicitait. Pour lui, elle dépassait en magnificence tout ce qu'il avait pu prévoir et rêver, car les cristaux de roche luttaient avec ceux de Murano et les torchères portées par les esclaves de la cheminée pouvaient, un jour de grande réception, composer un éclairage des plus luxueux.

Le reste de l'ameublement du salon est formé d'écrans brodés d'or, d'anciennes étoffes orientales et de sièges de toutes formes et de toutes provenances.

On trouve encore à cet étage le Salon Bleu, plus simple, mais délicieux et confortable, où l'on peut s'isoler, rêver ou lire; il est à peine orné, mais il repose doucement l'esprit et les yeux de l'éclat un peu tapageur du Salon Rouge. Il n'en est pas moins fort agréable à habiter, avec ses colonnettes torses surchargées d'étoffes bleues très anciennes, de vieux lampas et de satins qu'on croirait brodés par des fées. En voyant les menus fils d'or et les perles si mignonnement parfilées en dessins fins et délicats, on pense à quelque envoi superbe fait au grand rêveur moderne par les siècles passés amoureux d'art et de poésie. Les murs sont aussi recouverts de ce satin bleu brodé attestant le goût artistique et la patience des nobles dames qui exécutaient ces merveilleux travaux en attendant le retour de leur seigneur et maître parti en terre sainte.

De jolis sièges, confortables et sans prétention, complètent l'ameublement de ce charmant salon.

Le deuxième étage d'Hauteville-House contient la galerie de chêne, le cabinet de réception du maître et la chambre à coucher d'apparat, dans laquelle il n'a jamais couché, et qu'il avait destinée à Garibaldi dans

le cas où le général aurait pu tenir la promesse qu'il avait faite à Victor Hugo de venir le voir à Guernesey. La galerie de chêne divisée en deux parties a une porte unique.

Cette porte mérite l'attention des curieux et des connaisseurs :

Elle est à deux battants, en bois de cèdre massif, et entièrement recouverte de fines ciselures en forme d'arabesques. Elle est ornée aussi de ces niellures que faisaient au fer chaud, avec tant de talent, certains maîtres goujeurs de France, de Suisse et d'Allemagne qui travaillaient vers le seizième siècle, et dont les ouvrages sont devenus rarissimes, sinon introuvables. Cette porte superbe fut achetée en Angleterre.

La galerie de chêne est éclairée en son entier par six fenêtres donnant sur le jardin. Les deux compartiments communiquent par une ouverture ménagée entre deux colonnes de chêne sculptées et contournées de feuillages dorés sur fond naturel.

Dans l'un de ces compartiments — le cabinet où le maître reçoit — se trouve une vaste cheminée de bois richement blasonnée et historiée de figurines taillées, fouillées et ajourées comme de fins ivoires, et l'autre côté est presque entièrement occupé par le lit monumental placé au milieu. Ce lit, très vaste, est construit de pièces sculptées réunies par Victor Hugo, provenant de meubles de diverse nature, et très habilement raccordées sous la surveillance attentive et directe du maître. Elles présentent des sujets mythologiques. Malheureusement, la différence des époques de chaque fragment fait que l'ensemble est assez disparate. Pourtant, le dais à frise est soutenu par quatre colonnes torses parfaitement homogènes et qui font un couronnement à peu près acceptable. Sur la face principale de ce véritable monument, une tête de mort en ivoire avec cette inscription : *Nox — Mors — Lux*. Un riche lambrequin, brodé or sur lampas oriental ancien, entoure la frise et retombe en plis sur la couverture, ravissante tapisserie au petit point brodée par de nobles mains au temps où la reine Berthe filait.

Des meubles gothiques, des sièges de formes bizarres t rares sont répandus au hasard dans cette vaste ièce bondée qui rappelle l'encombrement d'un garde-neuble mal tenu et sans ordre ; il paraît difficile d'y abiter et surtout de s'y mouvoir. Du côté où se rouve la cheminée dont j'ai parlé, il y a un grand ombre de beaux ouvrages de menuiserie et d'anciens notifs de bois sculptés qui ont été employés et ajustés vec discernement dans la décoration de cette pièce.

A citer : un bas-relief biblique entouré d'un cadre ncien ; massif, lourdement ouvragé de cariatides et de alustres du dix-septième siècle, ce bas-relief est cou-onné d'un fronton de même style. Le tout repose sur a vaste tablette de la cheminée, qui est surchargée 'un monde de statuettes et d'idoles de tous les temps, e tous les cultes et de tous les pays : de graves gures de l'Ancien Testament, des prophètes, des oines et des nonnes, la tête encapuchonnée sous eur cagoule ; des bourgeois enchaperonnés et leurs pouses coiffées du hennin moyen âge ; des saints, des aintes et des martyrs, dépouilles arrachées aux tom-eaux de grands personnages ; des divinités païennes, ieux et demi-dieux, des Vénus et des Apollons plus ou oins antiques ; des figurines de la Renaissance ita-enne et française, des portraits de princes et de elles dames, des bouddhas, des magots de la Chine et es scènes familières du Japon ; des supplices du même ays. Toute cette foule bigarrée semble faire bon énage, sous l'œil bienveillant de Dieu le Père, figure acaronique qui préside et bénit cette assemblée avec n bon sourire figé sur ses lèvres peintes, ses che-eux frisés et sa longue barbe. Un lourd et colossal ndélabre en bois sculpté d'un style gothique hybride mposé, dessiné et même travaillé par Victor Hugo, pare les deux compartiments que je viens d'essayer de crire, ainsi qu'une horloge flamande monumentale à mbinaisons, carillonnant à chaque heure, et au bas de quelle le poète a fait placer les deux vers suivants :

Toutes laissent leur trace au corps comme à l'esprit.
Toutes blessent, hélas ! la dernière guérit.

Le troisième étage contient le véritable cabinet de travail du maître. C'était là qu'il méditait, qu'il vivait et se reposait, car il y couchait aussi. Le groupe de pièces qu'il avait fait construire dans ce but constituait son habitation personnelle, dans laquelle il n'admettait que rarement un très petit nombre d'amis.

Une seule porte y donnait accès et lui seul en avait la clé. Cet étage était désigné sous le nom de Lock-Out ou Belvédère ; toutes les maisons un peu importantes de l'île en possèdent un.

II

LE GENRE DE VIE DE VICTOR HUGO A GUERNESEY SES PROCÉDÉS DE TRAVAIL

De sa table de travail, Victor Hugo pouvait, sans changer de place, voir les côtes de France lorsque le temps était favorable; autour de lui, les îles de l'Archipel; au loin, la pleine mer, l'infini; au-dessous, la ville et le port. Dans cette maison confortable, pleine de luxueux et nombreux bibelots, ornée et organisée selon son goût et sa convenance, le poète ne s'était personnellement réservé que ce belvédère. Il aimait à vivre là et à travailler ainsi en pleine lumière, exposé à tous les vents de mer comme sur le pont d'un navire.

Il couchait dans une véritable cabine, avec cette différence qu'au lieu de s'étendre dans un hamac il avait fait creuser son lit dans le sol, de façon à pouvoir saisir sans effort les crayons et les feuilles de papier épars autour de lui. Il avait inventé une sténographie spéciale, et lorsqu'il se réveillait la nuit, pour ne laisser échapper aucune de ses inspirations, vite il griffonnait les pensées ou les vers qui lui traversaient le cerveau.

Chaque matin, il ramassait et réunissait les feuilles qui contenaient le résultat de ce travail nocturne; et, après qu'il les avait traduits et mis au net, les vers

enfantés ainsi s'en allaient prendre place dans le coffre de fer qui emmagasinait les manuscrits, jusqu'au jour où, réunis à d'autres, ils devenaient *Eviradnus* ou *les Pauvres Gens*.

Victor Hugo se levait dès l'aube, faisait une toilette longue et détaillée, terminée par une douche générale glacée. Puis, recueillant sur le plancher de sa chambre les produits sténographiés de ses inspirations nocturnes, il les plaçait en leur arche, après les avoir traduits, sûr de les retrouver au moment voulu. Sa prodigieuse mémoire se doublait d'une faculté spéciale qui lui permettait d'oublier et d'effacer de son souvenir ce qu'il avait emmagasiné dans le coffre aux manuscrits. Mais il savait toujours où retrouver un vers, une pensée ou une strophe, même plusieurs années après les avoir écrits. Il considérait la mémoire comme le don le plus précieux du poète, et il avait inventé, pour la conserver robuste, une gymnastique de mnémonique qui développait cette faculté et la maintenait en vigueur.

Aussitôt après son déjeuner, il sortait seul, allait voir son notaire ou son agent de change, s'occupait de ses affaires et rentrait très exactement pour le repas de midi. C'est à ce repas qu'il invitait quelquefois les étrangers. Le menu se composait invariablement de poisson frais et de viandes froides : veau, bœuf et mouton. La conversation était générale; mais Victor Hugo ne s'y mêlait qu'à la fin, pour résumer et conclure la discussion, à laquelle il n'avait eu jusque-là qu'une part peu active.

Au sortir de table, chacun se rendait dans la salle de billard prendre connaissance du courrier et des journaux, puis le maître allait se mettre au travail et, chacun l'imitant, la maison devenait alors silencieuse.

Vers les quatre heures, Victor Hugo sortait, rarement seul; il proposait une promenade à ses hôtes. Durant mes séjours à Hauteville-House, il m'offrait toujours de l'accompagner, et nos courses à travers l'île se prolongeaient jusqu'au dîner.

Lorsqu'il dînait chez lui, il invitait toujours un proscrit, et quelques personnes venaient le soir. La

famille Nicolle-Duverdier, avec son joyeux cortège de jeunes garçons et de jeunes filles, apportait dans la maison un élément de gaieté qui animait les réunions, ordinairement tristes et austères. On parlait politique, littérature et arts; on organisait une poule au billard, à laquelle tout le monde participait; le maître était acharné au jeu, mais, quand ses adversaires lui laissaient des loisirs, il allait reprendre sa place dans le groupe des causeurs. Les dames sérieuses, après avoir applaudi aux exploits des joueurs, dissertaient sur l'économie domestique ou sur les dernières créations de la mode parisienne.

Mme Hugo dirigeait ou plutôt mettait sur pied la conversation, faisant parler les uns et les autres sans jamais essayer de briller pour son propre compte. Intelligente autant que modeste, elle était appréciée hautement de tous ceux qui l'approchaient. Le rôle effacé qu'elle garda aux côtés de son mari n'empêcha point toutefois sa belle âme de se faire connaître.

Mme Hugo, qui nous témoignait tant de confiance et nous faisait toucher les plaies secrètes de son cœur meurtri, avait un esprit très cultivé ; elle était douée, ce qui est bien plus rare, d'une exquise bienveillance. Très indulgente, sa bonté savait atténuer et pardonner les faiblesses d'autrui; elle avait gardé une fidèle affection à ses anciens amis, ceux de la première heure surtout, qui l'avaient connue jeune et qui avaient assisté à son mariage et à la naissance de ses enfants.

La soirée se terminait de bonne heure ; on n'essayait point de la prolonger, chacun connaissant et respectant les habitudes du maître. En effet, invariablement, lorsque dix heures sonnaient, il quittait son siège pour monter se coucher, quels que fussent les hôtes présents et malgré tout le plaisir qu'il pouvait trouver en leur compagnie. Certainement il dut à cette régularité de conserver une santé admirable et des forces que le grand âge parvint à peine à ébranler. N'avait-il pas fait de cette habitude, comme je l'ai déjà dit, un principe sacré : « Lever à six, coucher à dix, font vivre l'homme dix fois dix. »

III

LE BANQUET DES PROSCRITS

Par une brumeuse matinée d'octobre de l'année 1858, le *Packett Royal Mail,* qui faisait le service régulier des voyageurs et de la poste entre Southampton et Jersey, en touchant Guernesey, nous amenait en rade de cette île. La mer était déjà dure et houleuse, et, à marée basse, les lourds canots de Pierre-Port devaient à cette époque aller chercher les voyageurs et leurs bagages à bord du bateau.

Ce jour-là, la houle secouait si rudement l'embarcation qui me ramenait que les paquets de mer, en nous fouettant le visage, la remplissaient d'eau et nous aveuglaient. Malgré cela, j'apercevais au milieu d'un groupe, parmi les personnes qui attendaient les voyageurs sur le quai, Mme Chenay, qui m'avait précédé de quelques jours, accompagnée de sa nièce, Mlle Hugo, et de ses deux neveux, Charles et François-Victor, venus pour me recevoir et me souhaiter la bienvenue.

A peine étais-je débarqué, ruisselant d'eau salée, que tous s'empressaient autour de moi en démonstrations sympathiques et en témoignages d'amitié. Les premières paroles échangées, nous nous acheminâmes vers Hauteville-House. Aussitôt arrivé et à peine installé dans la chambre qui m'était destinée, je fus prévenu que toute la famille allait se réunir dans la salle à manger pour le déjeuner; c'est à ce moment que je devais être présenté au grand homme.

Je me préparais à descendre lorsque, à ma grande surprise, la porte s'ouvrit. C'était Victor Hugo lui-même qui, impatient de me voir, devançait le programme qu'il avait réglé lui-même; il me prit dans ses bras, et m'exprimant avec une grâce parfaite, éclairée de ses plus radieux sourires, son contentement de mon arrivée : « Vous êtes mon prisonnier, me dit-il en me serrant affectueusement les mains, et je ne vous lais-

serai repartir que sur votre promesse de revenir souvent renouveler notre provision d'air de France. »

Il est facile de comprendre ma joie de recevoir pareil accueil d'un pareil homme, avec la pensée de pouvoir jouir d'une intimité semblable. En descendant, je m'empressai de courir saluer Mme Hugo, qui m'attendait pour aller s'asseoir à la table de famille, où j'eus la place d'honneur près d'elle. Je fus naturellement l'objet de toutes les attentions et des démonstrations les plus délicates.

A peine avions-nous quitté la salle à manger pour passer dans le salon voisin, qu'un domestique annonçait, à ma grande surprise, une visite pour moi. Un proscrit, M. Bachelet, ancien avoué à Rouen, voulant profiter, pour rentrer en France, de l'amnistie récemment proclamée par l'empereur, donnait, à l'occasion de son départ de l'île, un grand dîner d'adieux aux proscrits.

M. Bachelet venait donc me prier d'assister à ce banquet, et il ajoutait que si je n'acceptais pas son invitation, involontairement tardive, l'absence de M. Victor Hugo et de ses fils serait pour ses convives et lui-même une très grande et très cruelle déception.

Après avoir obtenu la permission de Mme Hugo et l'approbation de la famille, j'acceptai l'invitation, et le banquet eut lieu le soir même dans la maison que le proscrit allait quitter aussitôt après.

Les Français de Guernesey et de Jersey y assistaient tous : un certain nombre étaient venus de Bruxelles et de Londres.

La salle, décorée simplement de feuillages vert sombre, avait un aspect farouche et austère qui devait donner à cette réunion une certaine allure de banquet funèbre. Les convives entraient silencieusement et parlaient bas, mais on sentait l'air saturé d'électricité, et chez tous l'exaltation, encore retenue, n'attendait qu'une étincelle pour faire explosion.

C'est ce qui arriva.

A peine étions-nous assis autour de la table que surgirent violemment et sans ordre les motions les plus

extravagantes. Les mets épicés, les vins variés, le porto capiteux surtout, étaient versés à profusion et circulaient sans cesse, mettant en complète ébullition les cerveaux déjà surexcités, non seulement par les intarissables discussions politiques, mais encore par le souvenir de toutes les privations, de toutes les misères de l'exil. Cette assemblée prenait le caractère d'un congrès de la proscription.

Les ordres du jour les plus divers commençaient à se produire et se croisaient au point qu'il était déjà impossible de rien pouvoir entendre lorsqu'on servit le dessert. A ce moment, au milieu du brouhaha, surgit une question qui réchauffa à blanc toutes les colères; elle devait inévitablement mettre le feu aux poudres, car, à la presque unanimité, les proscrits résolurent de la résoudre séance tenante puisqu'ils se trouvaient réunis.

Il s'agissait de déterminer la peine à appliquer à celui ou à ceux qu'ils accusaient de les avoir bannis et mis hors la loi, à ceux qu'ils rendaient responsables de toutes leurs souffrances. Presque tous, sans hésitation, se prononçaient pour la mort; pourtant quelques rares objections essayèrent de se manifester; mais elles produisirent une si violente opposition qu'à partir de ce moment il ne fut plus possible de rien entendre.

A plusieurs reprises Victor Hugo voulut prononcer quelques sages paroles, mais en vain. Enfin, exaspéré devant ce désordre inextricable de la discussion, il s'adossa à la cheminée et, leur faisant tête comme un lion qui se dispose à lutter contre une meute de loups enragés... « Vous m'entendrez, » criait-il d'une voix de tonnerre en les regardant en face. Domptés par la voix, hypnotisés par le regard, malgré eux ils obéirent.

On a peu parlé de Victor Hugo comme orateur. Habituellement, les hommes de lettres, nerveux et émotifs, ne sont pas des hommes de parole. Combien en est-il qui eussent donné une bonne partie de leur œuvre pour posséder le don d'émouvoir, de faire vibrer et de convaincre les foules !

Victor Hugo, à cet égard, constitue en quelque sorte

une exception, car le penseur, le poète, l'écrivain, se doublent chez lui du parfait orateur. J'ai été plusieurs fois le témoin de son éloquence, je l'ai vu transporter et diriger à son gré un auditoire prévenu, mais jamais je ne l'avais trouvé aussi persuasif, aussi puissant que dans cette circonstance.

Profitant donc du silence obtenu par son attitude énergique, Hugo parla sans laisser à aucun d'eux le temps de répliquer. Audacieux et terrible, écumant dans sa colère et fort des convictions depuis longtemps proclamées dans ses ouvrages, il n'hésita pas à les faire prévaloir.

Ils commencèrent par écouter avec une certaine défiance. Cette parole éloquente et évangélique qui les suppliait de renoncer à la vengeance attendue les avait d'abord indisposés. Mais peu à peu, gagnés par le charme de l'orateur, par son autorité, son geste, son regard et, il faut bien le dire, son bon sens, ils finirent par subir complètement son influence persuasive. Ecouté au début avec une hostilité à peine dissimulée, son discours fut à la fin salué de longs applaudissements.

Cette magnifique improvisation, où la chaleur et la générosité le disputaient à la beauté du langage, fut un immense succès pour le poète, car il avait à lutter contre des hommes de race et d'instruction diverses, mais unis tous dans leur haine et leur colère, et décidés à l'avance aux derniers sacrifices pour obtenir le succès de leurs idées et de leurs espérances. Il faut bien ajouter aussi qu'un grand nombre de ces hommes avaient bravement, et pour nul autre crime que leur foi, supporté l'opprobre du bagne ou la misère et les cruelles angoisses du bannissement; tous avaient risqué leur vie; plusieurs parmi eux avaient occupé dans leur patrie d'honorables et lucratives situations, et ils se voyaient obligés sur la terre d'exil d'exercer un métier manuel; beaucoup même se trouvaient dans le plus déplorable dénuement. Ils avaient tout sacrifié à leurs espérances, à leur idéal! Leur soif de vengeance immédiate pouvait donc se comprendre et s'excuser.

Grâce à l'éloquence spontanée de Victor Hugo, l'apaisement se fit, la poétique humanitaire du maître finit par ramener les plus rebelles au sacrifice de leurs projets chimériques.

Nous quittâmes cette maison, vivement impressionnés par ce que nous venions de voir et d'entendre, pour rentrer à Hauteville-House. Grand nombre de ceux qui étaient là ne sont plus, mais cette étrange soirée a laissé dans ma mémoire un souvenir émouvant et profond.

IV

LA PUBLICATION DES « MISÉRABLES »

On était arrivé au moment de la publication des *Misérables;* une grande activité régnait dans la maison, et nous attendions, comme le public, les volumes, que nous dévorions au fur et à mesure qu'ils paraissaient. Je m'étais chargé de dépouiller la correspondance et de parcourir les journaux et les revues qui arrivaient chaque matin en grand nombre. Ce n'était pas une sinécure!

Aussi, que d'illustres missives et quels rares autographes me passaient par les mains, à l'heure de l'arrivée du courrier! quelle précieuse quantité de documents pour l'histoire littéraire future j'ai remués chaque jour, désignant les plus intéressants à l'attention du Poète, mettant le plus grand nombre en réserve pour les lire à loisir; plusieurs déjà sont devenus historiques.

La lettre de Barbès, par exemple, est à retenir; tout le monde l'a lue. Il remerciait, vingt ans après, l'auteur des *Misérables* de lui avoir épargné l'échafaud, on sait dans quelles circonstances. Peut-être est-il bon néanmoins de rappeler ces faits à la mémoire : Victor Hugo assistait, au théâtre de l'Opéra, à la première représentation d'*Esmeralda*, pièce dont il avait écrit le

livret en collaboration avec Mlle Bertin, qui en avait fait la musique. C'est là qu'il apprit la condamnation de Barbès. Immédiatement il fit les vers suivants qu'il porta lui-même au roi :

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe,
Par ce royal enfant, doux et frêle roseau,
Grâce encore une fois! grâce au nom de la tombe !
Grâce au nom du berceau !

Faisant ainsi allusion à la mort de la princesse Marie et à la naissance du comte de Paris.

Voici la réponse du roi :

« La grâce est accordée ; il ne me reste plus qu'à l'obtenir. »

Revenons à la correspondance de Victor Hugo. Michelet lui écrivit une lettre datée d'une plage bretonne rude et pierreuse. Le bruit de la mer sans cesse en mouvement et roulant nuit et jour des galets avec un bruit de tonnerre l'empêchait de travailler, disait-il, et il comparait cet assourdissement perpétuel aux aboiements de centaines de millions de chiens. Un mot de Mme George Sand à son grand ami était tout rempli de chaleureuse émotion. Un autre, que lui adressait une princesse de sang royal, reprochait au Maître d'avoir oublié de mentionner dans son livre les « misérables » nés et vivant sur les marches du trône. La princesse, avec une admiration attendrie, laissait à la fin éclater son enthousiasme. Elle exprimait à l'auteur la reconnaissance dont elle était pénétrée et le plaisir qu'elle avait pris à la lecture de son œuvre, ne trouvant d'autre formule pour terminer sa lettre que de lui baiser les pieds, en souvenir de Marie de Magdala et du Christ. Elle ajoutait coquettement qu'elle était jeune et belle et qu'elle possédait de magnifiques cheveux blonds pour essuyer les traces de ses larmes.

Chaque jour, le courrier était plus nombreux, et les articles de journaux du monde entier, signés des plus grands noms de la science, de la littérature et des arts, arrivaient de toutes les parties et de toutes les aristocraties de l'univers. Il venait aussi quelquefois d'hum-

bles et touchants envois qui étaient accueillis avec joie et reconnaissance. Un matin, le courrier apporta, avec de nombreux paquets, une petite boîte de sapin de modeste apparence que mon beau-frère me pria d'ouvrir. Elle contenait un vieux bouquin et des fleurs; le petit livre avait été mal imprimé en caractères dits à tête de clous, sur un papier à chandelles de peu d'apparence, mais qui portait à la première page un autographe du poète à son père :

A mon très cher père, le général Hugo,
Mes premiers vers imprimés.
Son fils très respectueux,
VICTOR HUGO.

Un pauvre ouvrier du faubourg Saint-Antoine, devenu hugolâtre par la lecture, avait découvert la précieuse relique en bouquinant, pendant ses courts loisirs, sur le boulevard Bourdon. C'était un des exemplaires, devenus rares, du premier livre de poésies du poète (1818), alors qu'il n'était encore que l'enfant sublime consacré par Chateaubriand. La couverture n'avait rien de séduisant, mais l'ouvrier ne s'attachait qu'au nom de son poète préféré. Son flair l'avait d'ailleurs bien dirigé, car en ouvrant le petit volume il découvrit la dédicace sur la première page blanche. Sans se préoccuper de la valeur vénale de sa trouvaille, il ne songea, après l'avoir acquise et lue, qu'à la faire parvenir à l'auteur exilé, comme un respectueux hommage de sa naïve admiration.

Quoique encore un peu fripé de ses pérégrinations à travers la bouquinerie où il s'était échoué, le livre arriva à Hauteville-House soigneusement emballé. Dans la petite boîte qui le contenait, le pieux expéditeur avait eu l'attendrissante idée de combler les vides par des violettes fraîches qui remplissaient l'air de leur délicieuse odeur. Dans cette maison de l'exil les modestes fleurs apportaient le souvenir parfumé de la patrie. Quelle façon délicate et sincère d'exprimer son enthousiasme et son admiration, et comme le peuple de Paris a des trouvailles heureuses, quand il veut !

A cette même époque, un soir, après le dîner de famille, nous étions tous réunis au jardin, lorsqu'un étranger se présenta. Victor me pria d'aller le recevoir. Cet inconnu, d'un aspect singulier, se refusait à donner son nom. Sans doute un bateau l'avait apporté le matin même dans l'île, et il avait erré jusqu'au soir en dissimulant sa présence.

— C'est M. Victor Hugo lui-même que je veux voir, me dit-il.

Je fus prévenir le maître, bien décidé à ne pas perdre un instant de vue ce qui allait se passer. En abordant ce personnage suspect, Victor Hugo lui demanda ce qu'il désirait de lui. « Je suis Jean Valjean le soir d'un jour de marche, répondit-il. » Et sur un signe formel de mon beau-frère, je le laissai seul avec le bandit. Il avait pu échapper aux poursuites des gendarmes auxquels il était signalé comme coupable de plusieurs vols. Le premier volume des *Misérables*, paru quelques jours auparavant, lui avait servi d'introduction. Après avoir entendu son récit plus ou moins véridique, Victor Hugo le renvoya en lui donnant un secours; mais, signalé et recherché, il ne pouvait tarder à être arrêté. Le capitaine du bateau qui l'avait transporté, moralement responsable de son passager, avait intérêt à ce qu'il fût arrêté au plus tôt. Victor Hugo alla le voir dès le lendemain dans la prison ; il fut extradé quelques jours après.

V

LE BANQUET DES « MISÉRABLES » EN SEPTEMBRE 1862

Cette fête offerte à Victor Hugo par ses éditeurs, à l'occasion du succès de son livre, attira à Bruxelles, de tous les points de l'Europe, un grand nombre d'amis et d'admirateurs du poète, accourus pour le voir et le complimenter.

Ayant reçu une invitation très chaleureuse de Victor Hugo, qui me priait d'y assister et de me réunir aux membres de sa famille, je ne pouvais me dispenser de m'y rendre. Au banquet se trouvaient rassemblés Eugène Pelletan, Edmond Texier, Théodore de Banville, Nefftzer, Champfleury, Hector Malot, Desmarest, Legault, Charles-Louis Chassin, du *Progrès de Lyon ;* M. Lowe, pour la presse anglaise ; M. Ferrari, pour la presse italienne ; Pagnerre, Claye, Noël Parfait, Laussedat, Labrousse, Brives, anciens représentants du peuple, et une foule d'hommes de lettres, d'artistes, de journalistes venus de Paris et de toute la France, ainsi que de nombreux amis de Victor Hugo habitant la Belgique. Parmi ces derniers, le premier magistrat de Bruxelles, M. Fontainas, avait tenu à venir saluer son hôte illustre au nom de la Belgique.

Plusieurs discours très importants furent prononcés par MM. Lacroix, un de ses éditeurs ; Fontainas, bourgmestre de la ville de Bruxelles ; Nefftzer, Berardi, etc.

Victor Hugo répondit par un de ces discours fulgurants et prophétiques, véritable manifeste de la pensée humaine, où l'on semble entendre la voix de Dieu dictant les lois de l'avenir au poète inspiré du haut de quelque mont Sinaï et lui montrant de loin la Terre Promise. On était déshabitué dans notre pays d'entendre de telles paroles, et Victor Hugo, ce jour-là, ne parlait pas seulement debout, il parlait d'assez près pour se faire entendre ; toute la presse d'en deçà et d'au delà la frontière retentit de cette admirable prosopopée dans laquelle résonnèrent toutes les cordes de la lyre humanitaire, jusqu'à ce que le poète, remettant pied à terre, eût retrouvé le ton gracieux, familier et cordial qui était aussi un de ses moyens les plus irrésistibles.

« Etre au milieu de vous, dit-il en terminant, c'est un bonheur. Je rends grâce à Dieu qui m'a donné, dans ma vie sévère, cette heure charmante. Demain, je rentrerai dans l'ombre. Mais je vous ai vus, je vous ai

parlé, j'ai entendu vos voix, j'ai serré vos mains : j'emporte cela dans ma solitude.

« Vous, mes amis de France, — (et mes autres amis qui sont ici trouveront tout simple que ce soit à vous que j'adresse mon dernier mot), — vous avez vu, il y a onze ans, partir presque un jeune homme ; vous retrouvez un vieillard. Les cheveux ont changé, le cœur, non. Je vous remercie d'être venus ; accueillez tous, — et vous aussi, les plus jeunes dont les noms m'étaient chers de loin, et que je vois ici pour la première fois, — accueillez tous mon profond attendrissement. Il me semble que je respire parmi vous l'air natal, que chacun de vous m'apporte un peu de France. Il me semble que je vois sortir de tous ces amis groupés autour de moi quelque chose de charmant et d'auguste qui ressemble à une lumière et qui est le sourire de la Patrie ! »

VI

EXCURSIONS DANS L'ILE

Août 1859.

C'était vers les trois heures que nous nous mettions en route pour notre excursion journalière à travers l'île. Chaque jour, nous allions visiter de nouvelles plages ou des sites inconnus. J'ai encore dans l'oreille cette voix juvénile et claire, ce franc rire dont la sonorité éclatait en joyeux soubresauts dans les chemins creux, sur les grèves et parmi les rochers en lutte continuelle avec la mer. Dans ces heures-là, il était bien naturellement lui-même, et l'on partageait sans effort cette communicative gaieté, on entendait avec recueillement ses conférences sur la nature et en pleine nature.

Il savait tout, et il aimait à étaler son érudition devant moi ; comme je l'écoutais avec une attentive déférence et une respectueuse conviction, cela l'en-

courageait à la déployer, et ainsi il me donnait des explications savantes sur les choses d'apparence simple, sur les menus incidents que le hasard faisait surgir fortuitement. Sa mémoire était surprenante, et il me répétait volontiers avec modestie qu'elle était une grande partie du génie ; jamais il n'hésitait sur une date ou un fait historique en discussion, et il mettait de la coquetterie à préciser chaque chose mathématiquement.

Il avait étudié toutes les religions antiques et modernes, depuis Confucius jusqu'à la secte des mormons. Ces derniers même, connaissant sa vaste érudition et sa science, venaient de lui offrir une espèce de papauté avec tous les avantages spéciaux qu'elle pouvait comporter. Il me disait, en éclatant de rire, qu'au cas où il se déciderait à accepter le titre de grand chef ou pape des mormons, il me nommerait immédiatement titulaire d'une haute fonction sacerdotale ; continuant à s'égayer, il évaluait le nombre de belles mormonnes auxquelles nous donneraient droit les prérogatives de nos grades élevés. Il avait encore à ce moment beaucoup de jeunesse et de verdeur ; tout lui souriait. Le rapide développement de sa fortune par d'heureux placements, le succès toujours croissant de ses ouvrages en librairie, la publication des *Misérables,* dont il venait de céder ou d'affermer temporairement le manuscrit à des éditeurs pour un prix considérable ; sa popularité, qui grandissait et s'affirmait dans le monde entier, tout enfin lui était favorable et prospère. Aussi était-il d'humeur charmante ; il s'épanchait sans arrière-pensée avec son unique compagnon du moment sur mille projets tous plus ou moins réalisables.

Un jour, dans une de nos promenades quotidiennes, nous nous trouvions seuls dans un sentier creux, très étroit, raviné et bordé de hauts talus où l'on ne pouvait marcher qu'à la file indienne. Tout à coup, il me vit faire un mouvement involontaire en arrière, il s'approcha et s'aperçut que j'avais failli écraser je ne sais plus quelle bestiole ; il me fit un mérite, peut-être exagéré, de cette attention, et cet incident devint

immédiatement le prétexte d'une savante dissertation sur la métempsycose et l'histoire naturelle des animaux.

Sa faculté d'associer des idées était extraordinaire. Il semblait un instant penché sur la terre ; mais un mot venait-il à jaillir, aussitôt il planait dans le ciel. Ces promenades étaient constamment une nouvelle source de conversations ou plutôt de conférences non interrompues ; elles étaient toujours variées, pleines d'entrain et de gaieté, et il les dirigeait toujours de façon à me ménager la surprise d'un site nouveau ou d'un point de vue inattendu. C'est ainsi qu'il me fit connaître les unes après les autres toutes les curiosités de l'île, et elles sont nombreuses et variables, les baies, les grèves et les hautes falaises changeant d'aspect suivant le temps et les marées.

Très hardi et très leste, il montait et descendait par des sentiers et des escarpements vertigineux, où j'avais quelquefois de la peine à le suivre.

Il appelait cela me faire les honneurs de son île, et il agissait en maître de maison. Il y était chez lui, car il y avait fait des découvertes intéressantes auxquelles il m'initiait sur place, en y ajoutant des détails historiques et des traditions locales et poétiques qui me rendaient fier d'être l'unique auditeur d'un si prodigieux cicérone. De son côté, il paraissait heureux de mes étonnements un peu naïfs et du plaisir si sincère que j'éprouvais à l'entendre ; il m'expliquait les particularités de l'île au fur et à mesure que nous la parcourions, la Baie des Trépassés, le Port au quatrième étage, qui lui doit son nom ; le Gouffre, la Maison Hantée, la Plaine de Lancresse ou des Druides, etc., cette dernière située à l'extrémité nord de l'île.

Depuis longtemps, Victor Hugo avait formé le projet d'une excursion nocturne en cette partie si sauvage et si pittoresque de son territoire, mais il n'avait pas trouvé jusqu'alors le compagnon qu'il paraissait désirer pour l'entreprendre ; il l'avait, paraît-il, sous la main en ma personne. La nuit était claire, le moment

lui parut propice, il me la proposa. Frais et dispos, je l'acceptai avec empressement, et sans plus tarder nous nous mîmes pédestrement en route, chacun un bâton à la main. Il était près de minuit lorsque nous arrivâmes au milieu de cette vaste plaine solitaire que la lune inondait de sa pâle et mystérieuse clarté. L'effet était saisissant et gigantesque. On eût pu croire, tant il cadrait avec son imagination, que l'illustre auteur de *Notre-Dame de Paris* avait commandé le décor à son peintre ordinaire.

Des myriades de petits échassiers, des courlis, je crois, dérangés par notre visite inattendue, se levaient sous nos pieds et se sauvaient en voletant. Traversant les grands espaces et les grèves, ils jetaient de légers cris qui, multipliés, produisaient une manière de symphonie étrange et curieuse.

Nous nous étions approchés avec recueillement des cinq vastes tombeaux placés là depuis de longs siècles par la piété des ancêtres. Leurs silhouettes colossales et leur auguste masse de pierres monolithes imprimaient à cette lande, si grandiose dans sa sauvage sérénité, un caractère de majesté religieuse. L'imagination vivement surexcitée par cette scène formidable, le poète ému se mit d'abord à balbutier lentement et à voix basse; puis, comme envahi par l'inspiration, sa voix grandit, s'éleva, se développa peu à peu pour se mettre au diapason du bruit de la mer montante qui servait d'accompagnement à sa parole sans pourtant l'affaiblir.

Ce n'était que l'introduction de la symphonie unique qu'il m'était donné d'entendre. Et il serait difficile de se rendre compte, sans y avoir assisté, de ce qu'avait de gigantesque et de saisissant cette formidable improvisation de Victor Hugo dans un pareil décor. A mesure que lui venait l'inspiration, sa voix s'élevait à d'incomparables accents, toujours accompagnée du bruit des vagues, dont le trémolo incessant ajoutait une saveur dramatique à cette scène.

Le maître racontait les ancêtres, les Gaulois, les Druides, l'histoire des tombes glorieuses devant les-

quelles nous faisions le pèlerinage de bouts de siècles ; et son génie détaillait, avec son érudition inépuisable, l'intérêt historique de ces blocs frustes apportés là, et que seuls entouraient les oiseaux, doux et fidèles gardiens de ces solitudes. Partis comme de simples touristes en excursion, le prestige poétique et la parole inspirée de Victor Hugo nous avaient transformés en pèlerins enthousiastes et recueillis. Il parlait aussi de la mer, qui paraissait vouloir enfler sa grande voix pour éteindre la sienne. Mais le chant du poète vibrait toujours, de plus en plus ému, au milieu du grand silence de la terre et de la furieuse et terrible musique des flots. Tantôt c'était un bruit de basses profondes, lorsque les masses soulevées se brisaient sur les rochers ou s'engouffraient dans les grottes de la rive ; tantôt c'était comme un murmure lointain, quand les vagues un instant apaisées allaient se reformer au large. Pour moi, ému, ravi, j'étais suspendu aux lèvres de l'incomparable poète. Je revois encore, après bien des années écoulées, cette lande sauvage tristement éclairée, ce ciel nuageux où passaient des lueurs blafardes, cette mer tumultueuse, envahissante, tout ce paysage enfin que dramatisaient les éléments. Mais ce qui rend ce souvenir inoubliable, c'est le verbe éloquent du maître, qui s'harmonisait si bien avec le décor. Il eût fallu sténographier ses paroles pour les conserver en quelque sorte par les yeux ; mais je préfère encore les garder par la pensée seulement, et me les rappeler comme une musique à grand orchestre exécutée par un géant dans un milieu surnaturel. Cette plaine fantastique et sinistre, éclairée par la lune, qui plongeait et replongeait sans cesse à travers les nuages livides, frappe encore mon regard, et je verrai toujours le grand geste de Victor Hugo, qui cadrait si bien avec l'ensemble. Ces tombeaux, dont les pierres sont là depuis les temps préhistoriques, témoins muets des grands événements dont ils prouvent la réalité; ces grandes ombres, ces profonds silences et le bruit de la mer ont fait sur mon esprit une impression qui ne s'effacera jamais.

Au retour, nous cheminions par la nuit, lentement, pensifs et silencieux, sur les belles routes désertes bordées de jolis cottages paisiblement endormis dans les fleurs et la verdure ; l'air tiède était embaumé du parfum des roses et des jasmins qui nous arrivait à travers les grilles closes ; une grande paix montait de la terre et Victor Hugo exprimait joyeusement sa satisfaction d'avoir accompli, dans des conditions aussi favorables, cette excursion qu'il préméditait depuis longtemps ; j'étais heureux de mon côté de l'avoir faite et d'avoir pu lui en faciliter le moyen. Il me serrait les mains, et nous nous souhaitions mutuellement de la renouveler bientôt dans une autre partie intéressante de l'île.

VII

LE PORT AU QUATRIÈME ÉTAGE

Cela ne tarda point, en effet, et il trouva bien vite l'occasion de me faire connaître une nouvelle curiosité du pays.

L'île de Guernesey est entourée de hautes falaises et de caps avancés. Au-dessus d'une des plus élevées de ces falaises, il avait découvert, au cours d'une de ses promenades, une agglomération de familles de pêcheurs vivant en communauté dans des chaumières tenues par les femmes et les enfants, tandis que les hommes étaient à la mer. Ceux-ci rentraient chaque soir, et leur retour était signalé par le compagnon qui était de garde à cet effet. Aussitôt, tous les membres de la communauté se rassemblaient pour la manœuvre, qui consistait à remonter à la cime des falaises, au moyen de cordages et de palans, les bateaux et les agrès.

— N'est-ce pas, sans phrases et sans théories, la véritable mise en pratique de la mutualité et de la fraternité ? disait Victor Hugo.

Les efforts réunis de ces braves gens mettaient

leurs bateaux à l'abri de la fureur des vagues, qui les auraient brisés et dispersés pendant la nuit.

Il avait donné à ce hameau de pêcheurs le surnom de « Port au quatrième étage ». Il venait souvent visiter ses « amis du quatrième » ; nul mieux que lui ne savait les faire parler et aussi les égayer de quelque beau récit.

VIII

LA PREMIÈRE RENCONTRE DE VICTOR HUGO AVEC LA PIEUVRE

De tous les points élevés de l'île de Guernesey, on distingue l'Archipel entier qui fait à Guernesey comme une ceinture d'îles dont plusieurs sont habitées. Parmi celles-ci, citons Jersey, la plus grande en étendue, la plus peuplée, la plus commerçante et la plus riche en produits agricoles ; Aurégny (Aldesnay en anglais) ; Serk et Herm, qui contiennent une population un peu restreinte de pêcheurs, de cultivateurs et de commerçants maritimes.

C'est pendant une excursion que voulut faire Victor Hugo dans la curieuse île de Serk, si terriblement jolie, selon l'expression d'Auguste Vacquerie, qu'il vit le calmar, cette bête horrible et effrayante qui se rencontre fréquemment dans ces parages.

On la désigne dans l'île sous le nom de pieuvre. Ce monstre était connu du maître, mais le nom local, qu'il ignorait, frappa soudain son imagination, et il s'en servit dans un des épisodes les plus saisissants et les plus dramatiques de son roman *les Travailleurs de la mer*, où il nous fait assister au combat de son héros Gilliatt avec le redoutable vampire.

Voici dans quelles circonstances Victor Hugo se trouva face à face avec la pieuvre. Il la découvrit le premier, au moment où le bateau que nous montions contournait l'île.

La mer était calme et tellement transparente qu'on pouvait voir jusqu'à une grande profondeur les poissons s'y mouvoir. Tout à coup l'attention et le regard du maître se fixèrent sur une masse sans forme déterminée, paraissant vivante quoique immobile et dépourvue de consistance, grise, gélatineuse et se laissant aller au gré du flot, ressemblant, disait-il, à une vieille loque, et que je trouvai plus semblable à un vieux parapluie fermé. Il nous montra cette chose, ainsi qu'au vieux marin qui manœuvrait notre embarcation... « C'est la pieuvre (1) ! s'écria aussitôt le vieillard avec une superstitieuse terreur, en voyant l'énorme mollusque céphalopode. C'est la pieuvre ! » C'était elle, en effet, qui semblait n'attendre que cette exclamation pour développer complètement ses immenses tentacules, longs et souples comme des serpents armés de suçoirs, lancer de ses grandes prunelles sinistres et flamboyantes un terrible regard et, rapide comme l'éclair, se précipiter avec fureur sur une proie vivante qu'elle avait choisie au fond de la mer.

Les pieuvres grandes, moyennes ou petites, attirées par les homards et les langoustes, qui pullulent dans les rochers entourant l'île de Serk, sont si nombreuses dans ces parages qu'elles en détruisent des quantités considérables. Elles leur font une chasse continuelle dans le creux des rochers qui forment la masse de cette île escarpée, autrefois presque inaccessible. Quand la pieuvre eut disparu, le poète resta silencieux ; de temps à autre il interrogeait le marin sur les mœurs du singulier animal, puis il retombait dans ses songeries. Nul doute pour moi que nous devons à cette rencontre le beau récit de la lutte de Gilliatt contre la pieuvre.

(1) Dans les îles normandes, l'habitant du sol, le paysan et l'homme de mer parlent encore le vieux français et le patois normand.

IX

UN DESSIN DE V. HUGO — LE POÈTE ET LE PRINCE-PRÉSIDENT

En 1860, j'accompagnai Victor Hugo à Jersey. Il avait été expulsé de l'île en 1855, mais on l'avait unanimement rappelé pour prononcer un discours en faveur de Garibaldi. Reçu avec enthousiasme par une foule immense, il fit entendre là de prophétiques paroles. Il y prédit la guerre civile en Amérique au sujet du supplice de John Brown et l'unité prochaine de l'Italie à propos de Garibaldi.

On sait si ces prédictions se réalisèrent.

Nous repartîmes pour Guernesey, où nous arrivâmes à l'heure du déjeuner, qui réunissait ce jour-là tous les hôtes de la maison du poète.

En ce moment, à l'exemple de Victor Hugo, tout le monde y travaillait activement et fiévreusement. Charles faisait un roman et terminait une comédie ; François-Victor achevait lentement et méthodiquement, volume par volume, sa savante et scrupuleuse traduction de Shakespeare; Victor Hugo relisait son manuscrit des *Misérables,* qu'il ne livrait que par parties aux éditeurs et à mesure que les volumes lui paraissaient complètement dignes du bon à tirer.

Mme V. Hugo corrigeait les épreuves de son livre *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, et sa fille Adèle cherchait à réaliser sur son piano les vagues et mélancoliques rêveries que lui inspirait la triste existence qu'elle menait sur la terre d'exil. Je faisais de la gravure dans un atelier que je m'étais installé et je terminais un portrait du maître, le dernier portrait qui le représente sans le collier de barbe. (Voir notre gravure XI.)

Victor Hugo semblait vivement désirer me voir reproduire ses dessins, dont quelques-uns, recueillis

par une main expérimentée, auraient pu intéresser ses admirateurs. Il en avait gardé en portefeuille quelques-uns de ceux qu'il considérait justement comme les meilleurs. Il y avait un grand saint Paul de belle tournure et un Coq gaulois qui affriandaient ma pointe; mais une circonstance imprévue décida du choix définitif de Victor Hugo en raison de sa poignante et saisissante actualité. Le matin même de ce jour, le maître avait appris l'exécution de la sentence prononcée contre John Brown à Charlestown, le 2 décembre 1859, ce qui lui causa une profonde impression. John Brown fut pendu : Victor Hugo se rappela qu'il avait fait autrefois, à la suite d'un pareil supplice infligé en Angleterre, un dessin plein d'émotion et très sensationnel qui rendait bien sa colère et sa pensée indignée. Si ce n'était pas la réalité, c'était du moins, il le jugeait ainsi, une vision ou un cauchemar de son imagination poétique. Ce dessin lui revint à l'esprit et devint John Brown pour lui-même et pour tous. Je retournai à Paris avec le dessin, qui était d'un grand format, et le montrai, chez Jules Janin, à plusieurs amis de Victor Hugo. Le grand critique saisit avec empressement cette occasion d'affirmer une fois de plus sa fidèle amitié et sa constante admiration pour le poète exilé, dans un article qu'il publia à ce sujet dans *l'Indépendance belge*, sous le pseudonyme d'Eraste. Le dessin fut gravé, et il eut un grand succès de vente. Mais, bientôt après, un ordre de la police le fit saisir comme séditieux.

A ce propos, il serait peut-être bon, en passant, de rappeler l'origine de la haine qui creusa, entre Victor Hugo et le prince-président, un abîme si profond.

Au commencement de la présidence de Louis-Napoléon, Victor Hugo donnait une grande soirée dans les salons de sa nouvelle demeure, rue d'Isly, n° 5. Mme Hugo avait inauguré la formule devenue, depuis, générale : « Madame la vicomtesse Victor Hugo restera chez elle. » Ce soir-là, les salons étaient combles ; pressentant que quelque chose d'important allait se produire, les nombreux amis du poète étaient venus ;

non moins nombreux étaient ceux qu'attirait l'espoir de profiter de l'élévation et de la haute fortune probables du maître de la maison dans le nouveau gouvernement (on se chuchotait tout bas que le président de la République était attendu). Il y avait, paraît-il, beaucoup de vraisemblance dans les propos tenus à ce sujet et dans les fiévreuses espérances d'un certain nombre d'invités, qui ne le dissimulaient guère. On attendait le Président, alors ami du poète, comme on sait ; sa présence à cette soirée serait la sanction naturelle et la réalisation des espoirs et des convoitises des familiers et des amis.

Les belles dames étaient sous les armes et tout était prêt pour recevoir l'hôte si désiré. Mais, au moment où la réunion battait son plein et où toutes les oreilles se tendaient à l'annonce des nouveaux arrivants, c'est le nom de M. Boulay de la Meurthe, vice-président de la République, qui retentit. La déception fut générale et cruelle ; chacun ressentait le contre-coup de ce que dut subir l'amour-propre du maître blêmissant. Quelques moments après l'arrivée du second magistrat de la République, une conversation très animée s'engagea entre lui et Victor Hugo, dans le cabinet de travail du poète, où ils étaient entrés. Ils en sortirent bientôt, se promenant et causant à voix basse, mais avec une grande vivacité. Ils s'arrêtaient dans les profondes embrasures des fenêtres afin d'éviter les oreilles indiscrètes et les regards curieux. La conférence se prolongeait entre les deux interlocuteurs, et quelques mots saisis au passage laissaient aisément deviner un désappointement qui jetait un froid glacial sur l'assemblée.

Peu après, malgré leur prudence diplomatique, les deux éminents personnages laissèrent échapper quelques lambeaux de phrases et des éclats de voix qui dénotaient un complet désaccord. Puis ils finirent par oublier les précautions les plus élémentaires, et ceux qui pouvaient les approcher entendirent distinctement des paroles comme celles-ci :

— Monsieur Victor Hugo, disait M. Boulay, M. le

président de la République m'a chargé de vous dire qu'il ne pouvait aller plus loin...

— C'est à prendre ou à laisser, répondait le poète...

Bref, après de nombreuses et vives ripostes, ce long colloque prit fin, et, comprenant que la mission de l'ambassadeur ne pouvait dépasser ses pouvoirs, Victor Hugo reconduisit lui-même avec déférence M. Boulay de la Meurthe, en lui rappelant les deux mots de son ultimatum qui éclatèrent : « Dans deux heures, c'est la paix ou la guerre ! »

Je tiens tous ces détails du secrétaire même de M. Boulay de la Meurthe, présent à la scène, car il avait acccompagné ce dernier à cette mémorable soirée. En me les communiquant, il y ajouta ces explications qui lui venaient de M. Boulay lui-même : il existait des relations intimes entre le futur Napoléon III et le poète ; ils se voyaient chaque jour, soit chez ce dernier, soit à l'Elysée.

Le chef de l'Etat tenait beaucoup au concours de Victor Hugo, et celui-ci ne voulait l'accorder qu'à des conditions déterminées ; mais le Président, qui ne pouvait plus disposer d'aucun ministère, avait chargé M. Boulay de pressentir le poète et de négocier avec lui son entrée à la direction des Beaux-Arts, dont on avait considérablement augmenté les attributions. Victor Hugo refusa avec hauteur cette fonction, qu'il considérait comme inférieure à sa personnalité. M. Boulay insista néanmoins en protestant du désir du prince de lui être agréable, mais en ajoutant qu'il avait le plus profond regret de ne pouvoir aller au delà de la proposition qu'il venait de lui faire.

C'est à ce moment que Victor Hugo lui dit avec colère, en le reconduisant : « Ceci est mon ultimatum ; il faut qu'avant deux heures, etc., etc., etc. » Les deux heures étant écoulées, rien n'arriva. Le grand homme en éprouva une vive irritation. Ce fut la guerre. Le journal *l'Événement*, qui avait été présidentiel jusqu'alors, commença dès le lendemain une opposition acharnée contre le Président.

Peut-être eût-il mieux valu, pour ce dernier, s'en-

tendre avec le poète ; il se serait évité devant la postérité ces deux livres terribles : *Napoléon le Petit* et *les Châtiments*.

Il est dangereux d'avoir les poètes contre soi dans l'histoire.

X

VICTOR HUGO SPIRITUALISTE

En terminant ces courtes notes, je voudrais éclairer un coin trop méconnu de l'âme du grand poète.

Victor Hugo croyait sincèrement à Dieu et à une vie future ; il respectait les prêtres, en appréciait le caractère et n'en parlait jamais qu'avec déférence. Il vantait l'instruction et la moralité du clergé français, dont il admirait le dévouement et l'abnégation. Pendant les longues et journalières promenades que je faisais solitairement avec lui à Guernesey à une époque plus heureuse, quoique ce fût celle de l'exil, il m'avait très longuement développé ses croyances et ses convictions religieuses intimes, et ses théories sur l'âme après la mort. Il pensait que l'âme des morts restait quelque temps au milieu de ceux qu'ils venaient de quitter, afin de juger du degré d'affection et de respect qu'on avait pour le trépassé. Nul plus que lui ne fut spiritualiste, n'eut davantage la foi en l'immortalité. Je puis affirmer dans toute la sincérité de ma conscience que si l'illustre malade avait pu prendre connaissance de la lettre que lui fit tenir Mgr Guibert à son lit de mort, il aurait, sinon reçu, du moins fait remercier l'archevêque de Paris d'une démarche qui l'aurait touché.

PAUL CHENAY.

Pages oubliées du général Hugo père du poète

On admet volontiers que les soldats de la Révolution, s'ils furent d'intrépides batailleurs, se montrèrent peu soucieux de l'art militaire en ce qu'il a de purement théorique. L'action, semble-t-il, les détournait de l'étude, et leurs préférences devaient aller au sabre plutôt qu'à l'écritoire.

Parmi les innombrables brochures que vit éclore la première République, il en est une, datée de 1796, qui prévaut contre la légende. Cette brochure, devenue presque introuvable et découverte au hasard du bouquinage, porte le nom de celui qui fut plus tard le général comte Hugo, le père du poète immortel (1).

Une biographie de l'homme de guerre serait superflue. Le soldat qui sut être humain dans les luttes fratricides de l'Ouest et à qui échurent les périlleuses missions de capturer Fra Diavolo et de lutter contre les guérillas d'Espagne appartient à l'histoire. Mais l'homme de plume est resté dans l'ombre.

La brochure qu'il écrivit en 1796 méritait d'être soustraite à l'oubli. Aujourd'hui l'occasion se présente. Alors que le monde va célébrer le plus grand génie lyrique du dix-neuvième siècle, n'est-il pas juste qu'un peu de la gloire du fils auréole la mémoire du père ?

L'auteur était un enfant pour ainsi dire, — vingt-deux ans à peine. Déjà il avait beaucoup guerroyé en Vendée. Frappé des fautes commises et mettant à profit sa précoce expérience, il se transforme en théoricien et, dans une langue facile, ra-

(1) Cette brochure, bien que mentionnée dans toutes les biographies du général, est presque inconnue. Ainsi, après recherches faites et jusqu'à preuve contraire, je ne crois pas qu'elle existe dans les collections de la Bibliothèque nationale. — P. DE B.-S.

rement influencée par la phraséologie de l'époque, il expose les méthodes à suivre pour assurer la sécurité des convois, sans négliger aucun détail, si minime soit-il. Républicain, il parle des chouans comme on parle de ses ennemis, mais l'expression n'est jamais haineuse.

Puis, dans un chapitre final, s'élevant aux vues d'ensemble, il flétrit le pillage au nom de l'éternelle justice. Bien qu'un siècle ait passé, plus d'une nation, dans la vieille Europe, pourrait encore s'instruire aux leçons du rigide officier. Et c'est ce chapitre que nous avons tenu à reproduire.

P. DE BEAUSIRE-SEYSSEL.

UN MOT SUR LE PILLAGE

Le pillage ne devroit jamais être promis ; ses suites sont beaucoup plus funestes qu'elles ne sont avantageuses. Les sentimens qui doivent guider les actions d'un républicain doivent le mettre au-dessus d'un gain qui révolte l'humanité et qui entraîne à des excès abominables, tels que le viol et l'assassinat. Si cependant une ville coupable, un pays révolté doivent payer par un grand châtiment le mal qu'ils ont dû faire, il est juste qu'on sévisse rigoureusement contr'eux : mais qu'on se garde bien d'y permettre le pillage : il faut tâcher qu'ils s'en rachettent, et répartir la contribution sur l'armée, des efforts de laquelle il aurait dû être le prix. Alors le contentement sera certain parmi les soldats, tandis que souvent ils s'entre-détruisoient pour se disputer, sur le corps d'un malheureux, sa dépouille sanglante ; et ce n'est qu'à force de dangers qu'ils parviennent à trouver ce que ce moyen plus doux leur offre sans péril.

Les inconvéniens du pillage sont extrêmes : ils ne nuisent pas seulement à ceux sur lesquels on l'exerce, mais encore aux pays circonvoisins et à l'armée elle-même dont ils détruisent la discipline, corrompent les mœurs, où ils allument des passions de haine et de vengeance, et dont ils préparent les défaites.

Combien le pillage ne nuit-il pas aux arts, dont les chefs-

d'œuvres ne paroissent aux yeux de l'ignorance que pour être anéantis? Combien n'a-t-il pas détruit de précieuses découvertes, de nouveaux talens encore cachés sous la poussière des manuscrits? Ses maux sont vraiment incalculables; ses avantages sont nuls.

Les règles de la guerre ordonnent le pillage d'une ville qui s'est laissé prendre d'assaut; on en a presque toujours usé de même à l'égard des villes révoltées : ne vaudroit-il pas mieux les mettre à contribution? Mais si les habitans les ont abandonnées, il faut faire enlever les effets précieux et tout ce qui peut être utile, et le faire refluer sur les villes voisines, où l'on fait un encan des objets qui ne sont point utiles à l'Etat et dont on répartit l'argent sur l'armée.

Si la ville prise peut s'occuper avec avantage, il faut faire sentir aux habitans la grandeur de leurs torts, mais n'y lever aucune espèce de contribution, car elles nuisent fortement aux entreprises qu'on a dessein de former. Il faut donc traiter les habitans avec bonté, faire respecter leurs propriétés, et les intéresser par son humanité à devenir partisans de la cause qu'on défend : toute conduite contraire ne sert qu'à s'y faire des ennemis d'autant plus dangereux que, témoins de vos forces et de vos moyens, ils serviront d'espions contre vous; au lieu qu'avec de la générosité, on les attire, on leur fait aimer le changement de gouvernement, et on emploie pour soi les moyens qu'on auroit donnés à ses ennemis.

Le soldat est naturellement docile à son arrivée dans un corps, et si on lui montre le bon exemple, il s'en écartera difficilement : malheureusement il ne le trouve pas par-tout; la molesse de certains chefs, l'ambition des autres, les portent à une tolérance coupable, et les fautes se propagent avec l'esprit d'indiscipline. Deux bataillons se gâtent souvent ensemble; aussi faut-il pour l'empêcher, que les chefs conservent cette fermeté si facile à avoir lorsqu'on agit d'après les lois.

Il faut se méfier dans les camps de la conduite de quelques soldats insubordonnés, qui s'écartent pour piller dans les campagnes. La faute retombe toujours sur les chefs qui doivent l'empêcher : ces soldats sont souvent punis de leurs délits par les paysans qui les tuent; mais il faut prévenir ces malheurs; il faut arrêter les délits dans leur origine par un

exemple sévère, et tâcher de ne pas se faire porter des plaintes (1). Il sera toujours facile aux commandans des camps de tenir les soldats ; mais il faut qu'ils ne privilégient pas trop les officiers. Par une bonne disposition des postes, par une chaîne de sentinelles bien établie, par des consignes sévères, sur lesquelles ils ne doivent pas se relâcher, ils allieront leur propre sureté à la bonne discipline, et éloigneront d'eux les surprises et les fausses alertes.

Dans les marches, les tirailleurs s'écartent souvent pour piller : beaucoup d'hommes restent en arrière pour le faire plus à leur aise, sous prétexte d'être fatigués. Il faut donc veiller à ce qu'aucun soldat ne devance ni ne quitte sa troupe : les officiers et sous-officiers doivent maintenir chacun dans son rang ; et ceux des tirailleurs, veiller et faire veiller sur les hommes qui s'écartent trop. Les chefs, pour ôter tout prétexte d'éloignement, doivent faire faire de petites haltes à toutes les lieues et recommander aux flanqueurs de ne pas s'éloigner de plus de cinq cents pas de leur colonne : les avant et arrière-gardes doivent pousser vigoureusement les hommes qui se sont écartés de leurs pelotons.

C'est la plus grande faute que puisse faire un général, que de permettre le pillage (2) ; elle n'est réparable que par un tems infini, par des pertes d'hommes extrêmement sensibles. Car il doit se persuader que si un soldat a fait un bon coup, l'avidité lui en fera tenter un autre ; il en prendra l'habitude et cette habitude est d'autant plus terrible, qu'en diminuant l'armée, elle augmente le nombre des ennemis : d'ailleurs le soldat qui s'enrichit devient lâche, et le pillage l'attache au point qu'il néglige le reste de ses devoirs.

C'est donc sur le pillage que doit se fixer une partie de l'at-

(1) Avec quelle satisfaction je viens de voir la loi sur les conseils militaires ? Quels avantages ne va-t-elle pas donner aux chefs pour le rétablissement de la discipline ? En ramenant le bon ordre, elle facilitera les moyens d'exterminer jusqu'au dernier des révoltés ; c'est un excellent décret.

(2) Beisser commandoit un détachement de l'armée de l'Ouest, lors de la déroute du 21 septembre 1793, à Montaigut ; il ne l'eut pas éprouvée s'il n'eut pas ordonné le pillage. Il alla jusqu'à tourner en ridicule des soldats qui avoient du butin dans leur sac, en leur disant que partout ils devoient prendre, et qu'ils auroient dû ne rien apporter ?

tention du général ; s'il le souffre il ne peut rien entreprendre dont il puisse se promettre le succès : il doit, pour l'empêcher, employer de grands moyens de sévérité, et appeler toute la force des lois pour l'arrêter dans son principe et le détruire dans ses habitudes. C'est à la tête des troupes qu'il faut faire des exemples ; car c'est là seulement qu'ils peuvent produire de bons effets.

Il est bon quelquefois d'intimider certains endroits par les menaces de les livrer au pillage ; ce moyen réussit souvent mieux que les plus honnêtes réquisitions. Le maréchal de Saxe s'étant emparé d'Inderguelen, petit bourg où il y avait un magasin, fit sommer les magistrats d'Hornberg de faire voiturer à son camp une certaine quantité de fourrages. Ces magistrats qui se voyoient soutenus par le général Eugène, paroissoient très peu disposés à obtempérer à sa demande ; mais sur la menace de M. de Saxe de les livrer au pillage, les fourrages ariverrent à son camp en plus grande abondance qu'il ne l'avait exigé. (*Vie du maréchal de Saxe*, par Espagnac.)

Mais si d'un côté on arrête par une grande sévérité les crimes de ce genre, il ne faut pas être moins sévère envers ceux, qui, mettant par leur négligence, les soldats dans le besoin, les forcent à rechercher les moyens de les satisfaire. C'est aux administrations militaires à n'employer que des hommes actifs et intelligens, qui aient soin de faire délivrer aux troupes ce qui leur est dû, sans causer de retard évident. C'est aux commissaires des guerres à mettre de la régularité dans les distributions de tout genre.

Le pillage est proscrit avec raison des armées de la République : ses défenseurs, que le patriotisme guide par-tout à la victoire, doivent être ennemis de cette apparente récompense, qui n'est qu'un fléau destructeur et qui, si elle fut quelquefois le prix de l'intrépidité, fut aussi toujours le tombeau de la valeur et de la gloire. La cause que les Français défendent est la plus belle : leur conduite à la guerre est la plus héroïque. Leur gloire est affermie par l'estime des peuples conquis, dont les personnes et les propriétés ont été respectées, et par l'admiration de tous les peuples qui les ont vu vaincre avec générosité.

HUGO,

Adjudant-Major du huitième bataillon du Bas-Rhin.

Les Rapports de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas père

Dans ce fascicule, spécialement consacré à Hugo, nous ne pouvions omettre Dumas, dont le nom peut encore faire bonne figure à côté de celui du poète. On sait l'influence qu'eurent leurs drames sur le mouvement romantique. Tous ceux qui assistèrent aux premières représentations d'*Antony* et d'*Hernani* ne les oublièrent jamais. Hugo fut évidemment supérieur, mais à proprement parler il ne fut pas homme de théâtre. La scène n'était pour lui qu'un moyen de donner carrière à son imagination magnifique, et souvent, a dit M. Benoist, ce qu'il commence sous forme de drame s'achève sous la forme du lyrisme et de l'épopée.

La vocation dramatique se manifeste et s'épanouit dans toutes les œuvres de Dumas. Dès son début il se révéla maître en l'art d'engager une action et de charpenter une pièce. Avec Hugo il est resté le plus populaire, le plus universellement connu des écrivains français.

Les deux auteurs étaient fort liés. Pour connaître les détails de leur intimité, nous avons fait appel à M. Charles Glinel, le consciencieux érudit qui est un des hommes les plus documentés de France sur Dumas père. Avec un empressement dont nous ne saurions trop le remercier, M. Glinel a bien voulu mettre à notre disposition les trésors qu'il amasse pieusement depuis de longues années. On verra en lisant sa réponse que nul mieux que lui n'était qualifié pour nous fournir des renseignements inédits sur les rapports des deux célèbres romantiques. LA R.

Les relations amicales qui existèrent entre Hugo et Dumas ont dû prendre naissance à l'occasion du drame

de ce dernier, *Henri III et sa cour*, dont la première représentation eut lieu au Théâtre-Français le 10 février 1829. Une lettre autographe du poète au dramaturge, mise à la poste le 7 du même mois, fixe bien ce point d'histoire littéraire :

Monsieur Alex. Dumas, 218, rue Saint-Honoré.

Monsieur,

J'assisterai certainement à votre drame et je vous applaudirai. Mon beau-frère (1) me servira de second. Seriez-vous assez bon pour nous indiquer un moyen d'entrer par le théâtre sans *faire queue?*

Agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments distingués et tous mes vœux de succès.

V. Hugo.

6 février (1829).

Les *Mémoires* de Dumas nous apprennent en effet que la sœur de celui-ci, Mme Letellier, donna à Victor Hugo et à Alfred de Vigny l'hospitalité d'une première loge qui lui était réservée pour la représentation d'*Henri III*.

Marion Delorme, commencée par Victor Hugo le 1er juin de cette même année, fut achevée en moins de trente jours, et Alexandre Dumas fut invité à en entendre la lecture chez l'un des frères Devéria, mais ce drame fut définitivement interdit par le ministère Martignac. Cet ostracisme immérité inspira au frère d'armes du poète les vers qu'il inscrivit en marge du fameux exemplaire des œuvres de Ronsard offert à Hugo par Sainte-Beuve. Ces vers ont été reproduits dans la *Revue hebdomadaire* du 7 décembre dernier, avec l'épigraphe : « A mon ami Victor Hugo, » qui démontre bien la nature affectueuse des récentes relations des deux jeunes écrivains.

Le 11 juin 1837 ils assistaient ensemble à la fête donnée au château de Versailles pour l'inauguration

(1) Le littérateur Paul Foucher.

du musée, à l'occasion du mariage du duc d'Orléans. Une ordonnance royale rendue le 2 juillet suivant nomma Alexandre Dumas chevalier de la Légion d'honneur tandis que Victor Hugo était promu au grade d'officier du même ordre.

Leur amitié avait bien été obscurcie, vers la fin de 1833, par quelques nuages, mais il est inutile d'y insister, car ces nuages ne tardèrent pas à se dissiper pour toujours.

Voici le texte d'un billet que nous devons à une amicale communication de M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, le remarquable érudit de Bruxelles; il prouve l'intimité persistante du signataire et du destinataire du billet :

Mon cher Hugo,

Girardin et Véron me font dire qu'ils viennent souper ce soir à minuit. Venez.

C'est un souper *grave;* voilà pourquoi je ne dis rien de Charles et de *Toto* (1), avec lesquels nous prendrons une revanche un de ces soirs.

Vous savez qu'il n'y a pas d'excuse entre nous.

A vous de cœur.

A. Dumas.

Arrive le long exil de Victor Hugo, depuis les événements de décembre 1851 jusqu'à la chute de l'empire en 1870. Les deux amis se retrouvent pendant quelque temps à Bruxelles, puis Hugo se retire en Angleterre, accompagné jusqu'à Anvers par Dumas.

Le 4 novembre 1854, Dumas, rentré à Paris, fait représenter sur la scène de l'Odéon un drame, *la Conscience*, dont le livret porte cette dédicace :

C'est à vous, mon cher Hugo, que je dédie mon drame de *la Conscience*. Recevez-le comme le témoignage d'une amitié

(1) Charles et François-Victor, les deux fils du poète.

qui a survécu à l'exil et qui survivra, je l'espère, même à la mort.

Je crois à l'immortalité de l'âme.

A. Dumas.

La réponse du poète se trouve dans *les Contemplations;* nous croyons devoir la reproduire, car elle vient à l'appui de notre thèse sur l'intimité des deux hommes de lettres :

Merci du bord des mers à celui qui se tourne
Vers la rive où le deuil, tranquille et noir, séjourne ;
Qui défait de sa tête où le rayon descend,
La couronne et la jette au spectre de l'absent,
Et qui, dans le triomphe et la rumeur, dédie
Son drame à l'immobile et pâle tragédie.
Je n'ai pas oublié le quai d'Anvers, ami,
Ni le groupe vaillant, toujours plus raffermi,
D'amis chers, de fronts purs, ni toi, ni cette foule.
Le canot du steamer, soulevé par la houle,
Vint m'y prendre et ce fut un long embrassement.
Je montai sur l'avant du paquebot fumant,
La roue ouvrit la vague et nous nous appelâmes ;
Adieu ! Puis dans les vents, dans les flots, dans les âmes,
Toi debout sur le quai, moi debout sur le pont,
Vibrant comme deux luths dont la voix se répond,
Aussi longtemps qu'on put se voir, nous regardâmes
L'un vers l'autre, faisant comme un échange d'âmes ;
Et le vaisseau fuyait, et la terre décrut ;
L'horizon entre nous monta, tout disparut ;
Une brume couvrit l'onde incommensurable,
Tu rentras dans ton œuvre éclatante, innombrable,
Multiple, éblouissante, heureuse, où le jour luit,
Et moi, dans l'unité sinistre de la nuit.

Marine-Terrace, décembre 1854.

Mais les relations des deux hommes ne se bornaient pas ainsi qu'il arrive souvent à la simple confraternité littéraire. Dumas, avec son grand besoin d'expansion, s'était donné tout entier, et malgré que Hugo n'abusât pas de l'intimité, ils entretenaient des rapports si

étroits qu'en toutes circonstances le ménage Hugo s'adressait au romancier, témoin les billets suivants que nous tenons du savant et regretté Charavay. L'un est de Mme Hugo, l'autre du poète. Ils montrent quel fonds on faisait à Guernesey sur le dévouement de Dumas.

Paris, sans date.

Mon cher monsieur Dumas, vous êtes revenu à Paris et moi je suis encore à Paris. Je pars définitivement dans cinq ou six jours. Avant que de partir je vous adresse une petite requête. Vous savez que je ne crains pas d'être indiscrète avec vous. Voilà : nous fondons, entre femmes, une bonne œuvre à Guernesey. J'ai promis, voyez la présomption, de rapporter quelque argent. J'ai déjà fait une petite collecte. Il me serait doux de la clore avec votre nom. Vous mettez facilement de l'argent dans le tiroir des autres. Si vous en avez peu dans le vôtre, à cet instant, envoyez-m'en peu. Ce que je désire, c'est votre collaboration.

A vous de cœur et de bien ancienne amitié.

Adèle-Victor Hugo.

Me donnerez-vous un mot pour nos chers proscrits ?

La seconde lettre, également autographe et portant pour suscription : « Alexandre Dumas, » émane du poète :

Marine-Terrace, 17 juillet 1855.

Cher Dumas, voici un brave, et digne, et courageux homme, qui a bien lutté et bien souffert et que j'aime. Il s'appelle Luthereau. Il était imprimeur et honnête homme à Bruxelles, il n'a pas réussi ; il écrit comme il imprimait, c'est-à-dire très bien ; il est artiste, il est peintre ; il a fait, dans son temps heureux, beaucoup de bonnes actions ; hélas ! il ne peut plus maintenant qu'en faire faire. Si j'étais à Paris, et vivant, je pourrais peut-être l'aider. Remplacez-moi, cher ami, faites votre fonction, soyez providence pour M. Luthereau. Je vous applaudirai du fond de mon tombeau.

Je ne me plains pas du reste d'y être couché. Il me semble

que je suis plus près de notre chère Marie (1), morte ces jours passés.

Je vous serre la main. Victor H.

En 1857, la piquante et spirituelle soubrette du Théâtre-Français, Augustine Brohan, ayant, dans le journal *le Figaro*, sous le pseudonyme de Suzanne, attaqué en Victor Hugo l'homme politique, Dumas lui retira les divers rôles qu'elle jouait dans ses pièces et lui tint rigueur pendant dix années consécutives.

Le 30 novembre 1859, Dumas fils donnait au Gymnase *le Père prodigue*.

A cette occasion Hugo écrivit à Dumas père cette belle lettre dont Arsène Houssaye, dans ses *Confessions*, n'a reproduit qu'une petite partie et qu'il convient de citer tout entière :

Hauteville-House, 11 décembre 1859.

C'est vous, cher Dumas, que je veux féliciter du succès et de tous les succès de votre fils ; quelle admirable et douce chose ! Le père mêlé au rayonnement du fils, le fils mêlé à l'auréole du père !

Oui, vous êtes un père prodigue ; vous lui avez tout donné, drame saisissant, passion chaude, dialogue vrai, style étincelant ; et en même temps, miracle tout simple dans l'art, vous avez tout gardé, vous l'avez fait riche en restant opulent. Et lui, de son côté, il sait être original tout en étant votre fils ; il est vous et il est lui. Embrassez-le pour moi, je vous prie.

Moi aussi, *anchio*, j'ai des fils dont je suis heureux (et j'ajoute tout bas : *fier*, car on nous impose, à nous autres pères, la modestie pour nos enfants) ; et c'est en ma qualité de père triomphant que je vous félicite, vous, père glorieux.

Mais disons cela discrètement et gardons-le entre nous.

Vous allez donc partir ! Si j'étais Horace, comme je chanterais au vaisseau de Virgile ! Vous allez aux pays de lumière, à l'Italie, à la Grèce, à l'Egypte. Vous allez faire le tour de

(1) Marie Dorval, l'interprète des drames des deux écrivains, morte en 1849. Dumas venait précisément de publier (à la librairie nouvelle, Paris, 1855) une brochure sur la célèbre actrice.

l'eau de saphir ; vous allez voir la mer heureuse ; moi, je reste dans la mer sinistre. Mon Océan envie votre Méditerranée. Allez, soyez radieux, soyez grand et revenez. *Te referent fluctus!*

Votre ami,

Victor Hugo.

Le 20 juin 1867, la Comédie française reprenait solennellement *Hernani*. Dumas écrivit à son ami pour le féliciter. Joly-Bavolliot, le distingué et regretté bibliophile de New-York, avait placé en tête d'un exemplaire relié de l'édition originale du drame la réponse autographe du poète :

A Alexandre Dumas.

H.-H. Hauteville-House, 15 juillet 1867.

Merci, mon cher Dumas, de votre mot doux et bon.

Le jour où vous applaudissiez fraternellement *Hernani*, j'écrivais pour Maximilien, ce qui était aussi de la fraternité. *Homo erat;* aimons-nous.

Cher compagnon de lettres, grand et glorieux combattant, je vous serre dans mes bras.

Victor H.

Aujourd'hui Victor Hugo et Alexandre Dumas dorment leur dernier sommeil, l'un dans le silence du Panthéon, l'autre au milieu des oiseaux chanteurs, à l'ombre des arbres du cimetière de son pays natal. Le père heureux et triomphant eut la douleur de survivre à ses deux enfants. Quant au glorieux père, il a été loué par son fils, qui, prenant séance à l'Académie française, a rendu à sa mémoire un légitime et solennel hommage. Quelques années plus tard, le même Alexandre Dumas fils, répondant à M. Leconte de Lisle, payait un juste tribut d'admiration à l'illustre prédécesseur du récipiendaire et célébrait en Victor Hugo le compagnon de lettres, le contemporain et l'ami d'Alexandre Dumas.

CHARLES GLINEL.

Victor Hugo et ses livres

NOTES D'UN BIBLIOPHILE

On va célébrer Victor Hugo, et je suis bien sûr que l'hommage sera digne de l'homme et digne du pays. On exaltera une fois de plus ses œuvres, on dira leur influence sur le monde; mais dans ce concert d'éloges peut-être une petite note sera-t-elle oubliée. Qui parlera des livres du maître, des éditions populaires, des éditions de luxe? Ce sont les livres cependant qui ont porté sa renommée à tous les coins de l'univers.

Nul auteur dans ce siècle n'a vu reproduire plus souvent ses œuvres, nul ne les a vu habiller plus magnifiquement, nul enfin, sous le rapport matériel, n'a vu s'organiser sur son renom littéraire de plus vastes affaires.

Estimant qu'il y avait à ce sujet une petite lacune à combler, nous avons voulu mentionner quelques éditions rares du poète, celles que se disputent les bibliophiles (1).

I

Les « Amis des Livres » ont la passion méthodique; soucieux avant tout de l'ordre chronologique, ils attachent, comme on le sait, la plus grande importance aux premières éditions, aux *éditions originales*. Plus l'auteur est devenu célèbre, plus ses premiers livres, essais modestes offerts aux critiques, aux amis, acquièrent de valeur. Celui qui a le flair de pressentir la fortune littéraire d'un auteur, et qui pieuse-

(1) Voir le *Manuel de l'amateur de livres au XIXe siècle*, par M. Georges VICAIRE, ouvrage en cours de publication dans lequel nous avons puisé de nombreux renseignements.

ment conserve son œuvre de début, celui-là est assuré d'avoir placé son capital à de gros intérêts.

Ainsi, les éditions originales des grands romantiques : Musset, Théophile Gautier, A. Dumas, Lamartine, Mérimée, Vigny, sont des plus rares et des plus recherchées. *Les Portes de Fer*, entre autres, de Nodier, relation de la campagne du duc d'Aumale en Algérie, est dans le même cas. Lorsque le duc, ardent bibliophile comme tous les grands seigneurs français, partit pour sa campagne, il emmena Nodier avec lui ; l'écrivain avait la mission d'écrire au jour le jour l'histoire de l'expédition. On réunit en un volume les récits de Nodier et le chef en offrit à chacun de ses officiers un exemplaire illustré par Raffet et Dauzats. Cet exemplaire vaut à l'heure actuelle 500 francs. Les trois ou quatre volumes imprimés également par l'imprimerie royale sur papier de Chine, et réservés aux généraux compagnons du duc, atteignent 25 et 30 mille francs.

Mais parmi tous les livres des romantiques, la production de Victor Hugo tient naturellement, au point de vue de la bibliophilie, la première place. Les trente livraisons du *Conservateur littéraire* (1), par exemple, qui contiennent quatre-vingt-trois pièces, vers ou prose, du poète, pièces dont quelques-unes ne furent jamais réimprimées, se sont vendues en 1886 (bibliothèque Noilly) 810 francs. *L'Enrôleur politique*, pièce de 200 vers, parue dans le premier numéro et en tête de ce même *Conservateur*, ne se trouve nulle part ailleurs ; ce numéro seul vaut des prix fous (2).

Comme morceaux de choix, on peut encore citer la satire intitulée *le Télégraphe*, petite pièce de 12 pages dirigée contre les détracteurs de l'Ode ; *les Destins de la Vendée*, dont on ne connaît qu'un seul exemplaire, vendu 280 francs à la vente Noilly ; *le Sacre de Charles X* (1825) est non moins recherché à 300 francs ; de même l'édition originale de 1826 des *Odes et Ballades*. Mais les gros chiffres portent sur *les Orientales* (1829), *Marion Delorme* et *Notre-Dame de Paris* (1831), dont les prix ont atteint, à la vente citée plus haut, de 500 à 700 francs. L'édi-

(1) Revue fondée par Victor Hugo et ses frères, Abel et Eugène, et qui parut de décembre 1819 à mars 1821.

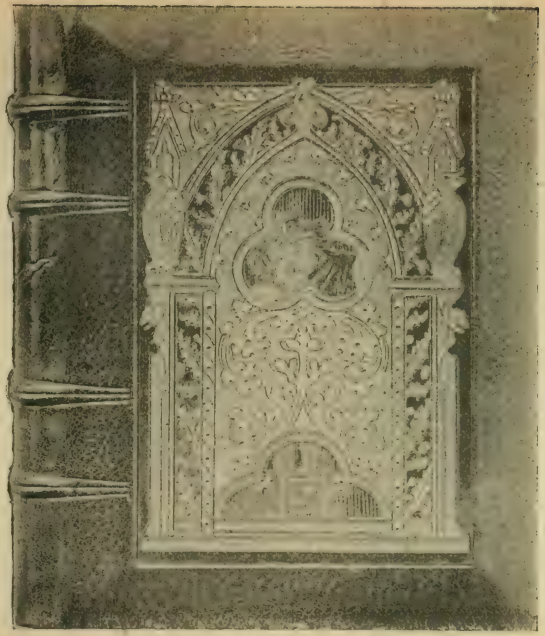
(2) *Romantiques : Victor Hugo*, par un bibliophile cévenol. (M. Parran.) — Paris, 1880.

tion des *Châtiments*, publiée en 1853 à Bruxelles, chez Samuel, est également très rare, c'est presque un mythe, a dit Philippe Burty. Ce qui la distingue, c'est que tous les noms des personnages et les qualificatifs spéciaux les concernant ont été *par ordre supérieur* laissés en blanc et remplacés par des lignes de points. Cette édition vaut, comme on dit, son pesant d'or, aussi a-t-elle été l'objet de nombreuses contrefaçons.

On voit par ces quelques exemples ce qu'il en coûte de garnir les rayons d'une bibliothèque d'éditions originales du maître, et ici plus qu'ailleurs se trouve justifié le dicton : « Pour être bibliophile il faut être à la fois riche et célibataire. »

Les profanes, à qui suffit le contenu d'un livre, ne sauraient imaginer toutes les exigences de ceux que hante la passion des éditions rares. Il faut d'abord que le volume soit en état de conservation parfaite et la couverture intacte. Se garder comme du feu d'une reliure quelconque; incontinent l'ouvrage perdrait tout son prix. Seule est admise la reliure signée d'un nom connu de l'époque. Si l'exemplaire est imprimé sur un papier de luxe différent de l'édition courante, cela devient du délire. Les éditeurs, qui sont par profession un peu psychologues, connaissent bien les douces manies de leurs contemporains; ils ont soin de réserver une partie de leurs éditions aux exemplaires de luxe, tirés en petit nombre sur papier du Japon, de Chine, de Hollande, soit dans le format courant, soit dans un format plus grand. Ajoutons pour être juste que la passion des beaux livres est loin d'être sans utilité. Grâce à la mauvaise qualité des papiers modernes, toutes les œuvres de nos écrivains seront bientôt tombées en poussière ; seules subsisteront les belles éditions sur papiers spéciaux. Ainsi la bibliophilie a pour mission de transmettre le flambeau sacré aux siècles à venir, *lumen venturis tradit moritura perenne*...

Que dire aussi de la joie des bons bibliophiles qui possèdent un ouvrage portant la signature de l'éditeur et l'envoi de l'auteur? Celui qui ne connaît pas cette ivresse spéciale ne peut pas dire qu'il a vécu. Et quelles ruses d'Apache pour obtenir l'envoi d'auteurs! M. Coppée pourrait nous en apprendre long là-dessus, lui qui, avec son indulgence un peu narquoise, ne sut jamais résister aux sollicitations des collectionneurs.



NOTRE-DAME DE PARIS

LES BURGRAVES

Reproduction des reliures en cuir ciselé exécutées par Ch. Meunier pour l'exemplaire unique de l'Édition nationale des œuvres de V. Hugo.

Et pour compléter l'ensemble des qualités requises pour une édition irréprochable, signalons enfin les *ex-libris* et les annotations manuscrites. Il y a quelques années, Gabriel Hanotaux, notre ancien ministre, bibliophile s'il en fut, faisait sa tournée habituelle sur les quais. Tout à coup, dans la petite boîte aux rebuts du bouquiniste, il avise un méchant livre, fatigué et sans apparence. Son flair et son érudition lui font reconnaître aussitôt une pièce rare. Il paye sa trouvaille et s'en va. Or il s'agissait d'un exemplaire des *Commentaires de César* ayant appartenu à Napoléon et emporté par lui à Sainte-Hélène. Cet ouvrage avait été annoté de la main même de l'empereur. Quand on a fait une découverte pareille, on peut dire qu'on n'a pas perdu sa journée.

II

Après les livres rares, les éditions originales de Victor Hugo, voyons les éditions de luxe. Ici l'éditeur a fait souvent appel aux plus grands peintres, et leurs compositions, interprétées par la gravure sur bois ou sur cuivre, constituent une œuvre artistique d'autant plus appréciée que le crayon aura mieux rendu la pensée de l'écrivain.

Si nous prenons les éditions illustrées de Victor Hugo par ordre chronologique (1), nous trouvons en première ligne *Notre-Dame de Paris* (in-8°, à Paris, chez Eugène Renduel). Cette œuvre est ornée de 11 planches dessinées par Louis Boulanger, Alfred et Tony Johannot, Raffet, Rogier et Rouargues. Ajoutons que cette première édition n'est pas très appréciée des « Amis des Livres », qui lui préfèrent la suivante, imprimée par Béthune et Plon en 1844, et éditée par Perrotin et Garnier frères. C'est la première belle illustration d'un ouvrage de Victor Hugo, car on s'était assuré le concours des principaux artistes du temps : E. de Beaumont, L. Boulanger, Johannot, Meissonier, Roqueplan, Steinheil; 21 plan-

(1) Nous ne saurions avoir la prétention, bien entendu, d'être absolument complet. Ceux que le sujet intéresse trouveront d'excellents documents dans le *Livre d'or de Victor Hugo*, publié sous la direction de M. Emile Blémont. (Paris, 1881, Launette.)

ches sur acier, 34 sur bois ornent ce beau livre. Plusieurs gravures mériteraient une mention spéciale; le *Clopin Trouillefou*, de Lécurieux, et le *Louis XI à la Bastille*, de Meissonier, sont notamment de purs chefs-d'œuvre. Cet ouvrage comprenait 67 livraisons à 0 fr. 30. Il valait 20 francs au début; quelques exemplaires ont atteint récemment jusqu'à 660 francs.

Mais, comme le livre avait eu un grand succès, on en fit plusieurs autres tirages moins estimés. Toutefois un exemplaire sur vélin fort, que personne ne soupçonnait et qui n'avait jamais été annoncé, fut très disputé à la vente de Jules Janin. il est piquant, disons-le en passant, que ce livre rarissime soit venu entre les mains du célèbre critique qui durant si longtemps mena le combat contre Victor Hugo.

Après 1844, il y eut un arrêt dans les éditions de luxe du maître. L'échec des *Burgraves*, auquel il avait été très sensible, l'avait un peu détourné de la littérature pour le faire évoluer vers la politique et les grandes questions sociales. C'est à ce moment que parurent sur Hugo quantité de caricatures, qui toutes ont leur valeur, mais dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

En 1873 et 1874, Léopold Flameng illustre *l'Année terrible*, avec Daniel Vierge. En 1875, la librairie Polo met en vente *l'Homme qui rit*, encore illustré par Vierge, ouvrage estimé qui eut du succès. L'année suivante, elle fait paraître *les Travailleurs de la mer*, toujours avec le même illustrateur. Les amateurs s'en disputent les 100 exemplaires sur vélin teinté et quelques exemplaires sur papier de Chine.

Nous arrivons, avec l'année 1876, à la meilleure édition populaire illustrée de Victor Hugo. Commencée par la librairie du « Victor Hugo illustré » Eugène Hugues, et continuée par Monaque, elle comprend plus de 1,400 livraisons à 0 fr. 10 centimes formant 35 volumes. Nous aurions à citer ici nombre de peintres célèbres qui ne dédaignèrent pas de concourir à l'ornement de cette édition. Relevons entre autres les noms de : J.-P. Laurens, Rochegrosse, Victor Hugo lui-même, Jules Garnier, Albert Maignan, Henri Martin, Léopold Flameng, Tony Robert-Fleury, etc.

Vient ensuite l'édition définitive ou *ne varietur* d'Hetzel-Quantin (in-8°, Paris, 1880). Elle comprend 48 volumes à 7 fr. 50 On tira les 100 exemplaires de luxe sur papier de Hollande;

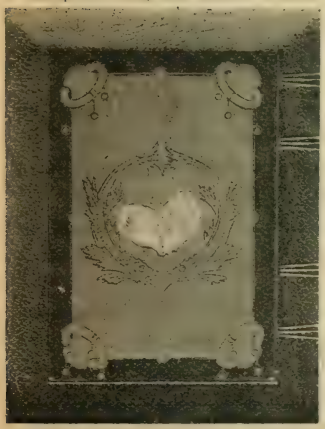
chaque collection de ce tirage valait 1,920 francs. La maison Hébert a mis en vente, à part, pour illustrer cette édition définitive, 100 dessins de François Flameng dont le prix varie, suivant le luxe du papier et la rareté des épreuves d'artistes, de 150 à 1,400 francs. Quelle fortune représentent de tels ouvrages, si l'on songe au prix d'achat des volumes, au prix des gravures et de l'habillage! — un amateur ne fait pas *relier* ses volumes, il les fait *habiller*, préférant ce terme spécial au vocable en usage parmi les profanes.

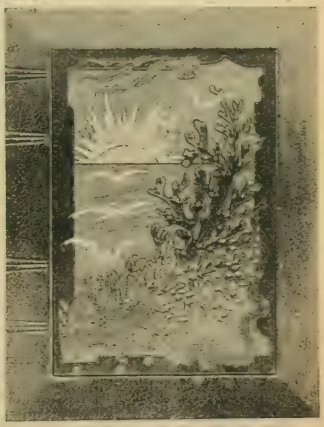
III

Après la grande manifestation en l'honneur du 80e anniversaire de Victor Hugo, l'idée était dans l'air d'entreprendre une édition extraordinaire pour la présenter à l'Exposition universelle de 1889, comme un incomparable monument du génie littéraire, artistique et industriel de la France. C'est en 1885 que MM. Lemonnyer et Richard mirent à exécution cette gigantesque entreprise d'édition, la plus vaste du dix-neuvième siècle.

On sait que le Poète s'entendait à merveille à défendre ses intérêts. Un humoriste n'a-t-il pas soutenu qu'il avait été déchaîné par Apollon, Dieu des écrivains, pour venger les gens de lettres, jadis — il y a bien longtemps — trop pressurés par leurs éditeurs. Il se fit faire un traité lui assurant 3,500 francs par volume, soit pour l'ensemble des œuvres : 150,500 francs. Les devis de cette colossale affaire s'élevaient à 2,500,000 francs. Un million et demi fut réservé aux dessinateurs, graveurs, etc., les 850,000 (exactement 849,500) qui restaient devaient être employés aux frais de papier, impression, brochage, etc. Une société puissante se forma pour mener l'œuvre à bonne fin et la mettre à l'abri de toute fâcheuse éventualité. Mais en 1886, Lemonnyer, l'éditeur, et Richard, l'imprimeur, durent céder leur privilège à M. Testard, qui prit la complète direction de l'entreprise. Le premier volume, *Odes et Ballades*, parut en mai 1885, année de la mort de Victor Hugo, et le quatrième et dernier, *le Rhin*, en 1895. Pour les amateurs de détails précis, nous dirons que chaque volume pèse en moyenne 3 kilos, et les 43 ensemble 150 kilos. On tira

HISTOIRE D'UN CRIME





LES TRAVAILLEURS DE LA MER

Reproduction des reliures en cuir ciselé exécutées par Ch. Meunier pour l'exemplaire unique de l'Édition nationale des œuvres de V. Hugo.

3,500 collections, ce qui forme le joli total de 525,000 kilos de papier, la charge de 80 wagons. Le succès de cette publication, prodigieux au début, se ralentit avec les années. A la longue on se lasse de tout, des choses comme des hommes! L'édition ordinaire était vendue 1,290 francs. La collection de grand luxe, sur Japon, avec trois états des gravures hors texte, dont l'eau-forte pure et un tirage à part des vignettes, était cotée 6,450 francs.

Mais les bibliophiles redoutent la quantité. Ils évitent surtout les publications encombrantes, et ils n'ont retenu de cette édition que deux ouvrages, mais des ouvrages hors pair : *Notre-Dame de Paris* et *les Misérables*.

On peut dire que *Notre-Dame de Paris*, avec les illustrations de Luc-Olivier Merson, interprétées par Géry-Bichard, est le plus beau livre du dix-neuvième siècle. Le format seul (in-4° carré) manque peut-être de grâce, mais il suffit d'ouvrir le volume pour être aussitôt sous le charme de la puissante conception artistique du grand artiste qu'est Olivier Merson.

Le célèbre roman comprend deux volumes contenant 71 compositions, dont 10 hors texte. C'est là un pur chef-d'œuvre, et les deux artistes qui ont mené à bien ce monument, n'auraient-ils à leur actif que ce titre de gloire, sont assurés de passer à la postérité.

Les Misérables viennent ensuite. Ce beau livre a été illustré par Janniot; il comprend 5 volumes avec 228 planches, dont 25 hors texte. L'œuvre de Janniot est considérable et d'une unité de valeur admirable. « Il est difficile de citer telle ou telle page, dit M. Maurice Guillemot. Il y a eu au dix-neuvième siècle un roman : *les Misérables;* il y a eu un livre illustré : *les Misérables*. »

En 1900, enfin, les propriétaires actuels de l'« Édition nationale », MM. Bernoux et Cumin, offrirent aux collectionneurs un exemplaire des œuvres de Victor Hugo, splendidement habillé par un relieur plein de talent et de fantaisie audacieuse, M. Charles Meunier. Les plats de chaque volume étaient ornés de compositions symboliques rappelant le texte. Nous en donnons quelques spécimens. La valeur de cette merveilleuse collection est de *100,000 francs*. C'est certainement le plus haut prix atteint par un ouvrage moderne. Se trouvera-t-il jamais un amateur pour s'offrir celui-ci?

Nous ne pouvons oublier l'œuvre admirable du sculpteur Falguière pour orner les reliures de *Notre-Dame de Paris*, édition Guillaume; les compositions de Gérôme et Benjamin Constant, gravées à l'eau-forte pour *les Orientales*, édition des « Amis des Livres ». Adrien Moreau a illustré pour Conquet, l'éditeur bien connu des bibliophiles, un *Ruy-Blas*, et Michellena un *Hernani*.

Nous terminons là cette liste déjà longue et pourtant bien incomplète des œuvres de Hugo. On voit quel monde d'ouvriers, quelles usines, quels milliers de bras, quels cerveaux le génie du Poète a mis en mouvement. Ses livres sont les plus beaux parmi ceux édités au dix-neuvième siècle. Est-ce à dire qu'ils l'emportent sur les magnifiques ouvrages des siècles précédents ? Hélas ! il faut bien reconnaître que malgré tout notre luxe nous n'avons guère progressé. Les rares éditions d'autrefois peuvent soutenir la comparaison avec les plus parfaites de Victor Hugo, et les inventeurs de l'Imprimerie, qui travaillaient au fond des caves, avaient du premier coup atteint à la maîtrise de leur art. « Le beau livre tel que l'ont conçu les grands imprimeurs a été égalé, il n'a jamais été surpassé. »

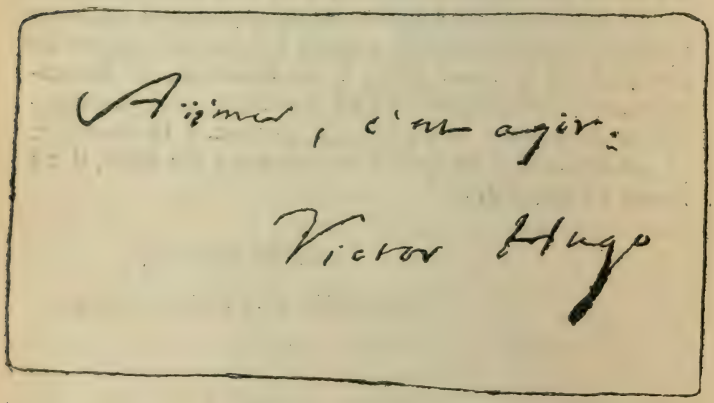
ANTOINE GIRARD,

de la Société des « Amis des Livres ».

« Ultima verba... »

LE DERNIER AUTOGRAPHE DE VICTOR HUGO

Il nous a paru intéressant de reproduire pour nos lecteurs la dernière ligne tracée par la main défaillante de V. Hugo, trois jours avant sa mort. Les mots ont aussi leur destin; ceux-ci, qui devaient demeurer en


Aimer, c'est agir.
Victor Hugo

Amérique, sont revenus en France, on ne sait par quel hasard. Mais ce n'est pas la seule remarque curieuse. Le Poète, qui a tant vanté l'action, tant chanté l'Amour, n'a-t-il pas voulu, au seuil du redoutable Mystère, résumer les deux idées maîtresses de sa vie quand il a écrit : « Aimer, c'est agir, » ou s'est-il souvenu de la devise de Leibniz : « Vivre, c'est agir ? » En tout cas voici l'histoire du document que nous donnons ci-dessus.

En juin 1886, les journaux rappelèrent que le dernier autographe de V. Hugo se trouvait entre des mains américaines. « Cet autographe, disait un journal,

est, à l'heure actuelle, la propriété d'une maison d'éditions de New-York. Il est accompagné d'une lettre de M. Richard Lesclide annonçant l'envoi et d'une deuxième lettre datée du 20 mai 1885, avant-veille de la mort de V. Hugo. Dans cette réponse à une demande particulière d'autographe, faite au Poète, on avait inséré une feuille de papier sur laquelle V. Hugo avait écrit et signé ces seuls mots : « Aimer, c'est agir. » L'écriture tremblée et incertaine montre que si le Poète avait encore toute son intelligence, ses forces physiques l'avaient en partie abandonné. »

Combien de temps la lettre du secrétaire du Poète et les derniers mots écrits par ce dernier restèrent-ils en Amérique, comment firent-ils retour en France? C'est ce que nous ne saurions dire. L'obligeant collectionneur à qui nous devons cette pièce rare en est réduit, sur ce point, aux conjectures. Le volume qui contenait l'autographe fut-il volé à son propriétaire et revendu en France? Cela est peu probable. Ou bien ce propriétaire ayant fait de mauvaises affaires, sa bibliothèque fut-elle vendue en bloc sans qu'on soupçonnât l'existence de ce précieux papier? On l'ignore, et toutes les hypothèses sont possibles.

Toujours est-il que le collectionneur en question, furetant un jour le long des quais, avisa dans la boîte d'un bouquiniste un méchant exemplaire de *Notre-Dame de Paris*. Il l'ouvrit machinalement, cherchant si la célèbre marque du hibou, qui donne tant de prix à la première édition de *Notre-Dame de Paris*, se trouvait au frontispice. Or, quelle ne fut pas sa surprise de voir épinglé au feuillet de garde le document qu'il croyait en Amérique. Comme l'ouvrage n'avait pas de valeur en soi, il l'obtint pour un prix minime. Depuis il garde religieusement l'autographe et la lettre qui prouve son authenticité, comptant bien les offrir plus tard au musée Victor Hugo. Qui donc avait soutenu qu'on ne faisait plus de trouvailles curieuses dans les boîtes des bouquinistes?

J. THUILLIER.

L'Écriture des manuscrits de Victor Hugo

I

On a curieusement remarqué que la signature de l'empereur Napoléon avait varié durant sa vie en raison inverse de l'ascension de sa fortune : à mesure que celle-ci grandissait, celle-là se réduisait. Jeune officier inconnu, cherchant gauchement sa voie au milieu de déboires et d'échecs si désespérants qu'il songeait à gagner la Turquie, il appose au bas de ses lettres ses prénoms accompagnés de la forme italienne *Buonaparte*. Son étoile lui souriant, et le personnage sortant de l'ombre, la forme italienne se contracte pour prendre l'aspect célèbre *Bonaparte ;* le succès grandit, et il est nommé général : il écrit « général Bonaparte ». La victoire vient mettre à son front l'auréole radieuse, il est illustre. Il signe « Gal Bonaparte ». Enfin il est l'empereur, il griffonne « Napoléon » ; puis, devenu le tout-puissant souverain d'un vaste empire, le Jupiter terrible qui culbute les rois et bouleverse les royaumes, il jette un simple « N ». Le bulletin d'Iéna, qu'on peut voir aux Archives, est sabré d'un N qui semble vouloir escalader le ciel tant le dernier jambage et le paraphe remontent. Au contraire, la signature des mauvais jours descend au lieu de remonter. L'N est tellement penché de gauche à droite qu'il en paraît horizontal ; rien qu'à voir cette pauvre écriture, on sent que l'aigle est irrémédiablement blessé.

Sans offrir ces variétés curieuses, la signature de Victor Hugo a suivi un même mouvement de départ et d'arrivée.

Puisque rien ne s'arrête en ce heureux pays,
Ni l'ombre du palmier, ni le jeune maïs,
Ni le repos, ni l'abondance,

. . . . . .

Suisse ! à l'heure où l'Europe
~~[illegible]~~ enfin marchera seule,
Tu verras accourir vers toi, sévère aïeule
la jeune humanité sous son chapeau de fleurs ;

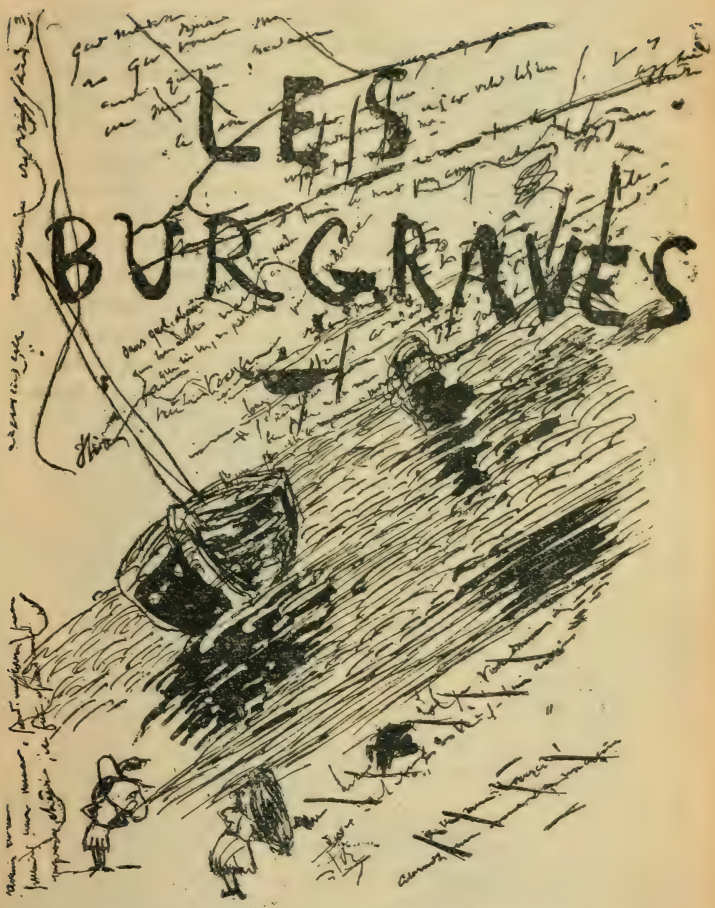
SPÉCIMENS DE L'ÉCRITURE DE V. HUGO

Les trois premières lignes sont tirées des *Orientales ;* les trois suivantes, de *la Légende des siècles.*

Comme l'autre grand homme, débutant dans des embarras difficiles, il ne néglige aucune partie d'un nom qu'il tâche de faire grandir. Sur la fin de sa vie, — après avoir inscrit ses deux prénoms, puis un seul, puis son nom précédé de l'initiale V, — devenu le Dieu « qui encombre l'horizon », il signera « V. H. », lettres mystiques, puissantes, qui révèlent le génie et suffisent à informer et à troubler les âmes. Et non seulement la signature s'est modifiée, mais encore l'écriture. Pour s'en assurer, on n'a qu'à feuilleter les manuscrits du poète qui, au nombre de trente-quatre, ont été déposés au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, par testament, en date du 31 août 1881. V. Hugo a voulu, en effet, que les générations futures pussent contempler au milieu des collections nationales, parmi les plus belles richesses de l'esprit qui soient peut-être au monde, le travail de sa main, fruit de sa pensée féconde et de son labeur olympien; il a tenu à ce que ce travail figurât dignement entre le manuscrit d'*Athalie* et celui des *Pensées* de Pascal.

Ces documents ne représentent pas l'œuvre entière de l'écrivain; il y manque *Hernani*, *les Ballades*, *les Rayons et les ombres*. Le reste ne fournit pas toujours le manuscrit rigoureusement original de l'auteur, celui dans lequel l'idée première a été jetée toute bouillonnante, fiévreuse et désordonnée. Ce sont souvent des copies, mais elles sont écrites de la main de Victor Hugo; elles lui ont servi à revoir, corriger, étudier et améliorer son œuvre; elles sont contemporaines de la composition du travail; elles ont pour nous, au point de vue spécial qui nous occupe, la valeur de l'originalité. Mais vouloir utiliser ces documents, comme on le fait généralement pour les autres auteurs, afin d'établir rigoureusement la pensée du poète, il n'y faut pas songer; la chose est d'ailleurs inutile, Hugo ayant eu la précaution d'arrêter définitivement son texte dans l'édition *ne varietur* de ses œuvres.

MM. P. et V. Glachant ont mis en relief, dans un intéressant article paru il y a deux ou trois ans, les services que peut rendre l'examen de ces manuscrits pour étudier la façon dont le cerveau du maître travaille, comment il cherche et combine ses effets, comment ceux-ci naissent, s'enflent, s'étendent ou se contractent, se modifient ou se perfectionnent. Le



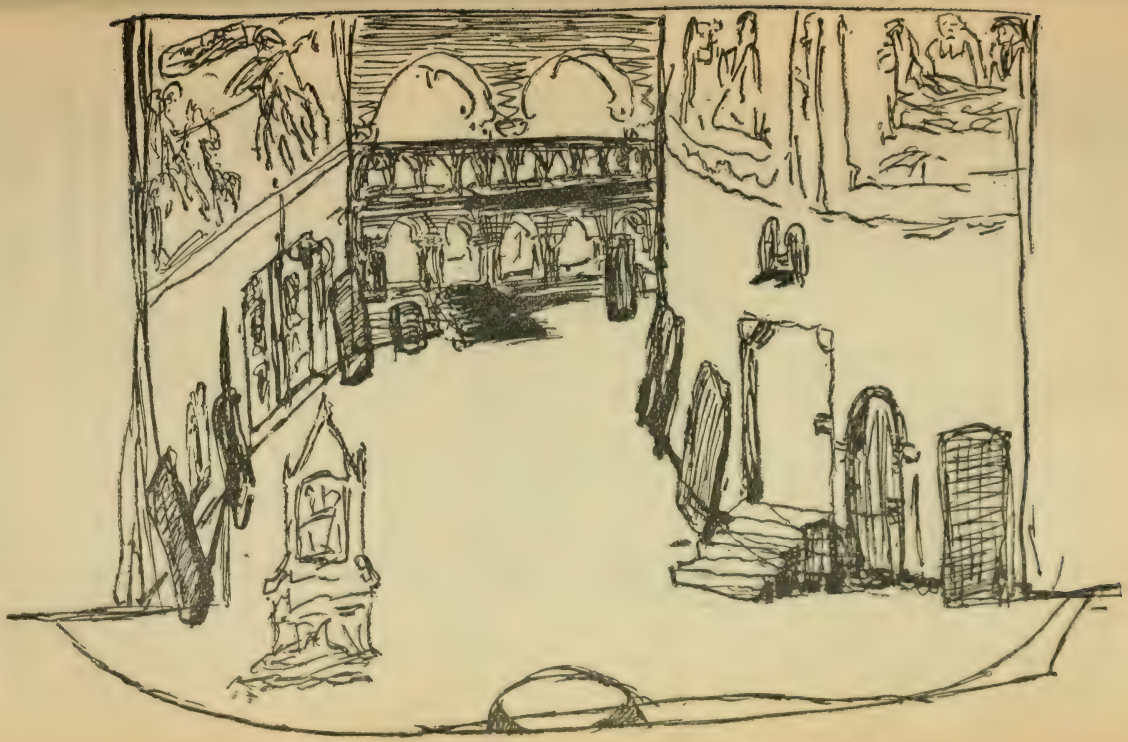
COUVERTURE DU MANUSCRIT DES « BURGRAVES »

Avec les dessins de V. Hugo.

détail en est divertissant. On y voit de quelle manière un vers tout à fait plat, dans lequel une épithète physique banale est remplacée par un adjectif moral imprévu, devient une magnifique image d'une grandeur somptueuse. On y voit ce qui est le produit d'une inspiration spontanée et ce qui est le résultat d'un laborieux effort patiemment accompli, péniblement répété. On y voit par quels procédés il arrive peu à peu à ce maximum d'effet imaginatif qu'il recherche en accumulant les surcharges, en essayant adjectifs sur adjectifs, à la poursuite du plus rare ou du plus surprenant, ne craignant pas de dire le contraire de ce qu'il avait d'abord écrit, si la forme finale répond mieux à l'idéal grandiloquent qu'il poursuit. On se rend compte surtout de la tournure et de la tendance de son imagination créatrice portée à l'abondance, à la rhétorique. Il ajoute toujours, et ne retranche jamais; il dédouble les images en antithèses qu'il organise ; il développe, il entasse, il monte; quand le français ne vient pas, il invente des noms propres qui brillent. De deux, ou quatre vers primitivement ordinaires, il a soufflé des images qui lui font développer peu à peu les ailes, s'étendre, s'élever et s'épanouir en une strophe immense. Ces observations sont fort attachantes. Contrairement à Lamartine et à George Sand, qui composaient d'un jet et ne touchaient plus à l'œuvre d'art coulée, Victor Hugo martèle et ciselle, ou plutôt ajoute pour modeler, étoffant, grandissant, peinant. Un pareil ouvrier en travail — c'est le spectacle qu'offre la vue de ses manuscrits — est un tableau de premier choix.

II

Existe-t-il, comme le veulent les graphologues, un mystérieux rapport entre l'état d'âme et le tempérament et entre le tempérament et les gestes ? En d'autres termes, l'écriture, qui n'est pas autre chose qu'un petit geste, a-t-elle un rapport avec le tempérament et l'état d'âme ? On le croirait; la suite chronologique de ces manuscrits semble le prouver. De l'époque primitive où il commence, à la fin où il triomphe, le manuscrit de Victor Hugo affecte trois formes extérieures : *petite* écriture sur *petits papiers* pris de-ci de-là ; *moyenne* écriture sur *papier*



DÉCOR DE LA PREMIÈRE PARTIE DES « BURGRAVES »

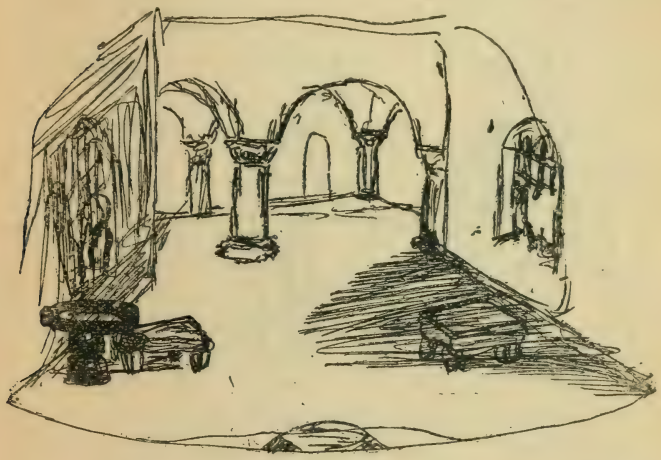
régulier bleu; grande écriture sur *grand papier très bleu*. Les coïncidences sont précises; le schéma philosophique va de lui-même.

Le manuscrit des *Orientales* représente assez bien le prototype des formes de la première époque; époque de lutte, époque de bataille âpre et rude, où il faut gagner sa vie pas à pas, fiévreusement, conquérir un renom l'épée à la main; temps de misère et de disputes où tout est cher et l'existence pauvre. Le poète écrit sur n'importe quoi, des revers de lettres de part, lettres de mariage, lettres d'enterrement, billets d'invitation, dos de missives qui ont été laissés intacts. L'écriture est petite, rapide, accrochée souvent, cursive comme celle de tout le monde, parce que l'écrivain est encore tout le monde, inconnu, perdu dans la foule, enfoui. C'est *Ruy Blas*, écrit de cette sorte, *Notre-Dame de Paris*. Il faut produire promptement des pages entières, durant des heures, dans l'inquiétude du lendemain incertain et le trouble du succès douteux. Que sortira-t-il de ces lignes? Sont-elles noircies par celui qui a dit : « Je serai Chateaubriand ou rien, » c'est-à-dire l'égal d'un grand homme ou personne? Hugo l'ignore. Il est encore hésitant; sa forme extérieure reste encore celle de l'inconnu. Cet inconnu travaille. Il est modeste et ardent; son texte n'avoue pas plus de prétention que sa personne.

Seconde manière, *les Châtiments*. Le soleil a lui sur le front du poète. La Renommée aux cent bouches a colporté son nom. Cette fois il est connu. Il est illustre. De toutes parts on l'acclame comme le poète inspiré des idées saines, grandes et vigoureuses. Il en pâtit, il est vrai, et le 2 Décembre 1851 l'oblige à aller chercher loin de la patrie une terre hospitalière et un coin où il ne risque rien. Mais sa gloire étant universelle, la vengeance qu'il tire des maux qu'on croit lui infliger contribue à l'éclat de sa réputation. Du rocher de Jersey d'où il domine la mer, les mondes et Napoléon III, sa vue plane sur un empire qui s'étend à mesure devant lui, celui de sa réputation. Il est entré dans la voie de la grandeur, et, « ouvrant ses voiles à l'espérance, » il se laisse aller au courant qui l'entraîne d'une allure désormais assurée et majestueuse.

L'écriture ne trahit plus la gêne et le combat. Elle est haute, calme, régulière et tranquille. On sent le pilote sûr de

sa direction. Il y a désormais de la sérénité dans la manière dont l'écrivain trace ce que les peuples vont sans opposition admirer. Le papier se détermine comme teinte, le bleu; comme format, l'in-4°. L'homme sait ce qu'il vaut; le temps est venu de prendre des habitudes plus en rapport avec la fierté de la conquête désormais acquise. Il ne s'agit plus que d'entretenir normalement une fortune qui monte d'elle-même et de suivre paisiblement, dignement, l'astre lumineux qui s'élève dans le zénith. Dès lors, des détails de grand seigneur



DÉCOR DE LA TROISIÈME PARTIE DES « BURGRAVES »
Dessin original de V. Hugo.

dans le manuscrit; de larges marges où l'on peut à loisir reprendre sa pensée; des lignes claires, espacées; les ratures, qui à l'âge précédent étaient faites rageusement de taches d'encre barbouillées, deviennent de simples traits énergiques et droits. Il y a beaucoup moins de corrections, le poète étant plus maître de sa muse comme il l'est de sa réputation; c'est l'heure de midi pleine de paix et de lumière!

Troisième et dernière manière : l'apothéose, l'apologie de la gloire. Le poète est consacré Génie. Toutes les civilisations à l'envi saluent en lui le barde immortel qui emplit le siècle;

ses mots sont des oracles; comme un soleil couchant dont l'éclat triomphal éclaire la terre entière, sa majesté littéraire resplendit au firmament : il est dieu!

La manière suit la divination. Regardons *la Légende des siècles*. Le bleu du papier est devenu plus sombre, l'épaisseur de ce papier plus marquée. Le format, surtout, s'est étendu démesurément en un in-folio qui devait être bien malaisé à manier. L'écriture s'est accrue à proportion, toujours de plus en plus calme et sereine, droite, régulière et uniforme. Le titre est figuré à la première page, immense, en lettres énormes, faites

CROQUIS INÉDITS DE V. HUGO
Dessinés en marge du manuscrit des *Orientales*.

au moyen d'un pinceau de papier roulé; à la page 2 se voit la dédicace : « *A la France,* » très grande, et au-dessous, la signature V. H., deux lettres simples, mais combien éloquentes en leur simplicité, émouvantes en leur discrétion! C'est le charme souverain d'un beau soir. Le poète a écrit dans la splendeur d'un culte reconnu, au milieu de l'encens des néophytes et du doux bercement des louanges; il se laisse aller à la joie qui le baigne, sans souci, sans tourment, sans effort. Il règne. Papier, plume et lettres sont à la hauteur du Roi; l'écriture traduit le souverain bonheur de son âme.

Des ennemis, des graphologues ont prétendu que le grandissement de l'écriture de Victor Hugo et son affection pour

le papier bleu tenaient plutôt à ce que ses yeux devenaient presbytes. L'argument est sans valeur ; car il n'est pas prouvé que les gens atteints d'emmétropie fassent des lettres plus hautes ni qu'ils aient besoin de papier teinté.

III

En même temps que ces manuscrits offrent, par leurs formes extérieures, un piquant parallélisme avec le développement de la gloire du poète et qu'ils renseignent sur la façon dont celui-ci composait et corrigeait ses pièces, ils révèlent aux psycho-physiologues un détail précieux. C'est que la puissance de l'image, et, pour des scènes de théâtre, de l'image visuelle, était telle dans le cerveau de Hugo qu'il lui arrivait de vouloir à toute force fixer par un dessin le tableau obsédant sa pensée. Il y a de nombreux dessins dans ses trente-quatre volumes. On en a fait dernièrement une petite étude à part. Dire qu'ils aient une grande valeur serait exagéré. Ils sont infiniment instructifs pour approcher un peu ce puissant cerveau, un des plus singuliers de ces cent dernières années. La faculté du dessinateur est souvent voisine de celle du poète. Nous avons dans l'esprit telle esquisse des *Travailleurs de la mer* où Victor Hugo, ayant à représenter un navire désemparé dans la tempête, a figuré assez bien cette tempête en renversant son encrier sur son papier. Essais inégaux, souvent informes, ils fixent ce qui était dans les yeux du poète, le spectacle qui l'excitait, et ceci est aussi instructif pour l'esprit que piquant pour la curiosité.

Nous avons reproduit ici quelques-uns de ces dessins; nous donnons aussi deux spécimens de l'écriture du poète. Ces documents pourront servir de contribution à l'étude de cet esprit exceptionnel entre mille, étrange par sa richesse, bizarre par sa conformation, de cet esprit enfin puissant et hors pair dans tout ce qu'il a produit.

LOUIS FEUQUIÈRES.

Victor Hugo jugé par ses contemporains

LA GAZETTE DE FRANCE — LOUIS VEUILLOT
JULES JANIN — ALEXANDRE DUMAS FILS

Il est piquant de relire à soixante-dix ans de distance les appréciations contemporaines des chefs-d'œuvre du maître. De préférence, nous avons choisi celles où le talent du poète était particulièrement discuté. En les lisant, on constatera de nouveau combien il est difficile, même à un homme supérieur, de juger avec impartialité les hommes de sa génération, et après avoir lu ces pages on pourra se demander ce qui dans trente ans pourra rester de nos admirations et de nos haines littéraires.

Voici d'abord quelques extraits de la critique d'*Hernani* qui parut dans *la Gazette de France* le 27 février 1830. Cet article nous permettra de voir à quel ton étaient arrivés les polémistes qui tenaient pour le «classicisme» contre les innovations romantiques :

Que l'auteur de *Cromwell* s'écrie dans l'enthousiasme de ses découvertes sur le beau et le laid, le sublime et le grotesque : « Le drame n'a qu'à faire un pas pour briser tous ces fils d'araignée dont les milices de Lilliput ont cru l'enchainer pendant son sommeil ! » Si nous ne savions à quel point le romantisme, à force d'être satanique dans ses compositions, a contracté de l'insolent orgueil du prince des ténèbres, ne serait-on pas tenté de croire que M. Victor Hugo, brisant toutes les entraves dont nous autres, Lilliputiens, cherchons à l'enchainer, va nous rendre l'équivalent des génies d'Homère et de Milton.

Et le critique, après cette ironique exclamation, analyse la pièce et poursuit dédaigneusement :

Cet *Hernani*, qu'est il venu offrir aux spectateurs ? Une fable grossière, digne des siècles les plus barbares ; un tissu de crimes froidement déroulés, sans combinaison, sans art, sans moralité ; et tout cela revêtu de ce style sans amour-propre qui, comme l'a dit l'auteur dans sa fameuse préface, *ne fait pas la petite bouche*. M. Victor Hugo a commencé par violer, je ne dirai pas la première de toutes les règles, car il a avoué depuis longtemps qu'il les méprise *comme une vieille masure scolastique*, mais la première de toutes les conditions du drame : le vrai positif et le vrai relatif.

Enfin voici comment la *Gazette* rend compte de ce que l'on a plus tard appelé « le triomphe d'*Hernani* » :

Quant à la séance d'hier au soir, c'est une représentation que l'auteur s'est donné la satisfaction d'offrir à ses amis. Les bravos furieux, les trépignements frénétiques, les exclamations folles ne lui ont pas été épargnés. Les spectateurs étaient au niveau des acteurs, qui ont joué comme des épileptiques.

Cet article est à comparer avec la critique presque aussi peu bienveillante qu'écrivait huit ans plus tard, à propos de la première représentation de *Ruy Blas*, Jules Janin dans *le Journal des Débats* du 12 novembre 1838. Nous en avons extrait le jugement suivant sur Hugo :

Il n'est pas si facile que l'on pourrait croire de faire la critique d'un pareil drame écrit par un homme comme M. Victor Hugo. Si les ménagements très légitimes que peut réclamer le poète contiennent la sévérité du juge, il arrive aussi que plus le poète est éminent, et plus le juge se sent disposé à être sévère envers son œuvre quand cette œuvre attaque toutes sortes de choses et de personnes que la poésie, la poésie dramatique surtout, doit le plus respecter. Dans son drame, M. Victor Hugo est, avant tout, l'homme du paradoxe et des paradoxes les plus étranges. Laissez-le faire, il vous démontrera par la pitié, par la terreur et par l'amour, trois grands arguments, il est vrai, les choses les plus impossibles. Que n'a-t-il pas démontré sur ce théâtre qu'il s'est construit à lui-

même dans une architecture tourmentée et remplie de ténèbres, de fausses portes, de verrous et de grilles formidables ?

Louis Veuillot, dans ses *Odeurs de Paris*, jugeait plus tard le poète, à propos de l'apparition des *Châtiments*, de la façon suivante :

Quant à M. Hugo, c'est un grand et illustre poète qui se verra pardonner beaucoup de grands et misérables torts. La postérité, toutefois, lui fera certaines difficultés.

Il disait déjà que le romantisme était le libéralisme en littérature et que ce libéralisme réussirait comme l'autre. En effet ! Le libéralisme littéraire a réussi exactement comme le libéralisme politique ; il a emporté la place, il n'y a rien laissé, il n'y mettra rien, il n'y demeurera pas et son passage ne sera marqué que par des brèches probablement irréparables. La postérité chicanera M. Hugo là-dessus. Elle le trouvera court dans ses longueurs, mesquin dans ses tapages, enflé, détonnant, plus chevillé que de raison, trop embesogné de montrer l'esprit qui lui manque, mauvais cultivateur du merveilleux héritage qu'il a reçu.

L'article suivant, signé Suzanne, qui parut dans *le Figaro* du 25 janvier 1857, est en réalité d'Augustine Brohan. Dumas se montra fort irrité de cette irrespectueuse boutade envers le «dieu» romantique et, pendant dix ans, priva la comédienne du droit de jouer dans ses pièces. *(Voir plus haut, page 431, l'étude de M. Glinel.)*

... En ces temps malheureux d'ailleurs, qui donc peut se vanter d'avoir conservé son bon sens ? Que d'esprits se sont perdus que nous ne retrouverons plus jamais ! Où êtes-vous, Victor Hugo ? Vous surtout que prenait l'autre jour M. About pour écraser impudemment M. de Lamartine ! « M. de Lamartine mendie, disait-il, il se plaint sans souffrir et Victor Hugo souffre sans se plaindre ! » Sans se plaindre ! lui ! Victor Hugo ? Où M. About a-t-il pris cela ? Serait-ce dans ces brochures clandestines où l'on voit sa plume oublieuse, ingrate, méconnaître ce qu'elle a aimé pour flatter bassement les nouveaux dieux à qui elle sacrifie ? De la pitié pourM. Victor Hugo ? Mais il a gâté lui-même ses merveilles ; son génie n'a plus que de tristes échos ; il a foulé aux pieds toutes les adorations, les respects qui entouraient son nom ; il a anéanti

jusqu'à cette mélancolique et tendre sympathie qu'on a toujours, à quelque parti qu'on appartienne, pour celui qui souffre ; il a tout détruit, vous dis-je, jusqu'au prestige de l'exil !

Mais pour terminer sur une note plus juste, reproduisons la superbe page d'Alexandre Dumas fils, qui, dans sa réponse lors de la réception de Leconte de Lisle à l'Académie, fit de Hugo, le grand ami de Dumas père, l'éloge suivant :

Fait pour recevoir des impressions et non pour rendre des chants, il a obéi à sa destinée comme le fleuve qui coule, comme le vent qui souffle, comme le nuage qui passe, comme l'éclair qui luit, comme la mer qui gronde. Il est une force indomptable, un élément irréductible, une sorte d'Attila du monde intellectuel allant dans tous les sens à la conquête de tout ce qu'il voit et de ce qu'il veut, s'emparant de tout ce qui peut lui servir, brisant ou rejetant tout ce qui ne lui sert plus. C'est l'implacable génie qui n'a instinctivement souci que de soi-même. Il y a là une de ces fatalités originelles, par moments monstrueuses, dont quelques physiologistes se sont autorisés pour soutenir que le génie n'est qu'une forme resplendissante de la folie. Or, Victor Hugo a le caractère essentiel, inéluctable, de cette folie sublime que la science n'arrivera cependant pas à faire rentrer dans la pathologie. Il a l'idée fixe. Cette idée fixe, c'est tout simplement, dès qu'il arrive à l'âge de raison, de devenir le plus grand poète de son pays et de son temps, et à mesure qu'il avance dans la vie, le plus grand homme de tous les pays et de tous les temps.

RAYMOND LÉCUYER.

Quelques opinions sur Victor Hugo

HOMMES DE LETTRES, ARTISTES, PHILOSOPHES

A. RODIN

Une barbe fluviale, un fin et indulgent sourire, des yeux francs et bons où brille une flamme : Auguste Rodin. En son atelier parmi les formes vivantes dans la blancheur du marbre ou la patine précieuse des bronzes, près de son Hugo qui songe puissamment, le maître nous parle de l'aède.

— J'aime beaucoup l'œuvre de V. Hugo, sa forme, sa force, son énormité. Je ne saurais dire quel est celui de ses livres que je préfère : j'aime toujours celui que j'ai entre les mains, quand je lis.

Vous me demandez ce que je pense de sa vision plastique. Elle est très intense, très originale et personnelle. Et j'y vois un sentiment aigu de la *décoration*. Hugo a le génie décoratif.

Tout le monde a vu quelques-uns de ses dessins; beaucoup de gens ont entendu parler de ses sculptures et des meubles faits par lui. Je les connais, ces dessins, ces peintures, ces meubles. J'ai pris un vif plaisir à les examiner. Eh bien! incontestablement ils révèlent le sens décoratif du maître. Certes, on peut y découvrir plus d'une inexpérience au point de vue technique, mais aussi ils invitent à reconnaître que par tempérament, par instinct, V. Hugo possédait un certain *métier* où la main est la collaboratrice de l'intelligence : je veux dire le métier de décorateur.

Or, cette tendance, ce goût, ce don, se sont traduits fortement dans sa poésie, ses drames, ses romans. Je

n'ai pas besoin de vous faire remarquer quels détails d'ornementation fleurissent partout dans cette œuvre avec un luxe inépuisable et même parfois une abondance un peu nuisible...

Dans cette outrance, cette exagération, j'aperçois surtout des défauts de décorateur, d'ornemaniste qui a l'arabesque trop facile, — mais en revanche, dans les trouvailles, si fréquentes, je veux apercevoir les qualités de ces défauts.

J'irai plus loin encore : Hugo, selon moi, est classique, parce qu'il se rattache au treizième, au seizième, au dix-septième siècles français par son sens de la décoration. Il y a ses ancêtres, non pas tant dans la littérature que dans l'art, et dans ce domaine de l'art que nous nommons décoratif.

Voyez-vous, à l'heure présente, nous n'avons plus de décorateur, d'homme qui puisse trouver un *style* nouveau et pourtant logique dans ses nouveautés. Moi, je crois avoir ce don de la décoration. Et je prétends que Hugo en avait le génie : il a continué à sa façon l'œuvre et les traditions de nos maîtres du passé...

Puis Rodin, quittant cette hardie théorie, nous raconte comment il a connu dans V. Hugo l'homme intime et quel bien il en pense :

— Pendant plus d'un mois, je venais tous les jours chez lui pour faire son buste. Je travaillais dans sa véranda, et à l'heure des repas je l'observais furtivement, mais attentivement, car il ne voulait pas poser. Il se laissait voir, et de tous les côtés, — cela ne le gênait pas, — mais il ne voulait pas poser. Alors, je le regardais en conscience. Et j'ai pu obtenir ainsi un Hugo qui est *vrai*.

Il possédait une musculature formidable et donnait l'impression d'une force surhumaine, — d'une force de la nature.

Il avait une certaine bonté généreuse comme celle que nous attribuons aux forêts, aux montagnes, aux fleuves, à tout ce qui est grand dans l'univers. Ses sen-

timents n'étaient pas raffinés, mais puissants — comme tout en lui.

— En un mot, dis-je, il était le Faune plein de la sève créatrice des mondes neufs...

— C'est cela...

Près de Rodin, dans l'immobilité du marbre où, demi-dieu, il est désormais fixé pour l'immortalité, V. Hugo — peut-être par un effet du crépuscule qui tombait lentement dans l'atelier — semblait ne plus songer, mais plutôt écouter le bien que nous disions de lui...

M. BESNARD

Lorsque j'étais jeune homme, j'admirais Victor Hugo pour sa fécondité et la superbe action de ses drames.

Devenu un homme, j'ai compris qu'il était grand surtout par la connaissance du cœur humain et sa grande pitié pour les humbles.

Nul n'a mieux parlé des enfants et nul n'a su mieux traduire leur langage et leurs pensées.

BESNARD.

J.-K. HUYSMANS

Heureux ceux qui ont à voir ou qui, étant ses amis, peuvent voir souvent M. Huysmans! Ils ont d'abord, pour quelques heures ou quelques minutes, la bienfaisante sensation de quitter le fracas de l'activité boulevardière pour goûter, en allant vers lui, la joie douce de suivre des rues calmes et silencieuses... ils se procurent cette illusion rafraîchissante de ne plus être se-

coués par la vaine agitation de la vie des cités pour s'enfoncer dans la paix méditative des journées monacales... Enfin ils sont sûrs de se délecter dans la compagnie d'un sage, d'un philosophe, d'un artiste raffiné, d'un homme de beaucoup d'esprit d'une grande originalité, et qui, pour charmer davantage par tous ces dons, y joint celui d'une exquise simplicité...

Telles étaient mes réflexions en attendant M. Huysmans dans son entresol de la rue Monsieur, au couvent des Bénédictines, — par un matin neigeux où j'étais allé le voir pour lui parler de V. Hugo...

Un tour de clef — M. Huysmans parut, revenant de la chapelle.

Et je lui exposai le dessein de ma visite. Lui debout, une main dans la poche de son pardessus, l'autre écrasant entre le pouce et l'index une cigarette négligemment roulée, m'écoutait, en souriant de son sourire à la fois ironique et mélancolique.

— Mon opinion sur Hugo? dit-il. Mais je l'ai déjà donnée ces jours-ci à un grand quotidien, toujours pour le Centenaire... Et puis, avouez que le sujet est vaste et vague...

— Aussi, cher maître, voulais-je vous demander particulièrement quels sont ceux des livres de V. Hugo que vous préférez.

— Eh bien, moi, ce n'est pas Hugo poète que je préfère, — c'est Hugo prosateur. Non pas celui de *Notre-Dame de Paris*, mais celui des *Travailleurs de la mer*, des *Misérables*, de *l'Homme qui rit*. J'ai une très forte admiration pour ces livres. J'admire aussi et j'aime *la Légende des siècles*, — ou *les Chansons des rues et des bois*, qui sont d'un si prestigieux artiste, car on n'a pas fait mieux dans le genre du vers «clown», — mais la prose de Hugo me plaît encore davantage. Notez que je n'aime pas tout indistinctement. Ainsi, dans *les Misérables*, l'élégie de Marius et Cosette m'écœure. Seulement ce qui est tout à fait remarquable, ce sont des coins de Paris, ou des types soit vus, soit devinés... Et des scènes... Ainsi, entre tant d'exemples, le monsieur assommé qui moralise tandis que

Montparnasse l'écoute, une rose à la bouche... Tenez, encore dans *les Misérables*, il y a un endroit où en six lignes Hugo a montré qu'il avait l'intuition de ce que c'était que le couvent, — cette vie spéciale que rien dans sa vie ne semblait l'amener à comprendre. Cela, c'est très fort.

Connaissez-vous les grottes de Morgat en Bretagne? Ce sont des grottes merveilleusement belles, aux parois gouachées d'or et d'argent et tachées de filets de sang, — étonnantes enfin. Eh bien, Hugo a trouvé mieux que cela, mieux que la nature, dans *les Travailleurs de la mer*, quand il a dépeint la grotte de la pieuvre...

Vraiment, selon le mot de Théophile Gautier, V. Hugo est le poète des fluides et des éléments. Zola a essayé de « faire » la mer après lui. Malgré tout son talent il n'a pas réussi. Voyez-vous, au dix-neuvième siècle, il y a eu de beaux et forts talents, Balzac, Flaubert... — mais seul Hugo a eu du génie, et parfois sont descendus en lui les grands éclairs.

— Je voulais aussi, cher maître, vous demander ce que vous pensiez de Hugo poète philosophe et religieux?

— Je n'en pense que du mal, je vous l'avouerai carrément. Et je ne le trouve guère meilleur comme poète de l'amour ou comme poète social.

Ah! si la politique n'avait pas pris Hugo, qui sait ce qu'il n'eût pas fait en art?... Et pourtant, illogisme ordinaire des choses, c'est elle qui l'a placé sur un piédestal que la foule sans cela ne lui eût peut-être pas construit. Et c'est encore parce que V. Hugo fut un homme politique qu'à l'occasion du Centenaire nous allons voir...

M. Huysmans laissa alors échapper une remarque, cruelle autant que juste : je me tais, en interviewer discret. Mais s'il m'est permis de finir par quelque chose, comme dit Figaro, qui ait l'air d'une pensée, je m'écrierai qu'il n'est rien de tel pour savoir jauger à leur véritable valeur les agissements des hommes, non pas que d'y être mêlé, mais que d'être isolé du siècle...

M. CLOVIS HUGUES

Il y a deux hommes en M. Clovis Hugues : un démocrate dont la chevelure et les reparties sont célèbres à la Chambre, et presque citées dans les guides Joanne ou Bœdecker, et un poète, un vrai, aux beaux vers savoureux. Ou plutôt il n'y a en lui qu'un poète s'amusant à faire de la politique. Souventes fois, en effet, les poètes veulent être en même temps politiciens. Cela paraît d'une fantaisie paradoxale. Ils ne l'avouent pas : au fond, c'est leur façon de se venger de Platon, qui les chassait de sa république...

Or, en allant chez M. Clovis Hugues, c'est à l'huis du poète que je frappai et non à la porte du socialiste. Et ce fut bien par un poète que je fus reçu. Je ne regrettai pas d'être venu, car je passai avec lui une heure dont les minutes me furent légères et trop brèves. J'assistai, si je puis dire, à une causerie scintillante. Imaginez-vous une parole facile, spirituelle, simple, pittoresque, fine, souple et mouvementée, et vous aurez une idée de ce Clovis Hugues causeur, dont mon interview ne vous donnera, hélas ! qu'une pâle image.

— Votre enquête me fait souvenir d'un mot que Hugo me dit quelques années avant sa mort. Un jour, comme il était entouré de plusieurs des thuriféraires qui l'encensaient d'un bras jamais las, l'un d'eux s'écria :

« — Maître, vous êtes une étoile ! »

Victor Hugo se tourna vers moi.

« — Il se trompe, dit-il, je ne suis pas une étoile. Je suis une comète. Car, après ma mort, je disparaîtrai ; on m'oubliera ; on ne me lira plus ; on ne me louera plus. Cela durera une cinquantaine d'années, peut-être un peu moins, peut-être un peu plus, mais à peu près cinquante ans. Et alors je réapparaîtrai dans le ciel de l'art et j'y demeurerai pour toujours... »

Et comme je protestais :

« — Mais nous, maître, nous ne vous oublierons pas... »

Il me répondit :

« — Non, je l'espère; mais les nouvelles générations éprouveront le légitime besoin de se dégager de mon œuvre, de trouver du nouveau, de modifier et de rajeunir les formes de la littérature... Je ne sais pas ce qu'on fera, mais sûrement on voudra faire autre chose. J'ai trop rempli le dix-neuvième siècle pour qu'il n'y ait pas ensuite réaction contre mon influence. »

Vous voyez qu'il avait été assez bon prophète en la circonstance...

— Mais vous qui êtes de ceux qui ne l'oublièrent pas, quels sont ceux de ses livres que vous préférez? demandai-je à M. Hugues.

— Mais tous, réplique le poète avec un bon petit accent de Marseille. Je suis tenté de vous rééditer le mot fameux : « Je l'admire comme une brute, cette œuvre de Hugo. »

Cependant, en me tâtant bien, je crois que je préfère *les Contemplations* et *la Légende des siècles*, et en prose, *l'Homme qui rit* et *les Travailleurs de la mer*.

Les Contemplations sont véritablement magnifiques et contiennent les plus beaux accents lyriques de Hugo. Dans *la Légende*, malheureusement, il a placé trop souvent des pièces qui visiblement n'en font pas partie et gâtent l'effet général.

Les Travailleurs de la mer mériteraient d'être plus connus. Hugo avait un faible pour ce livre; c'était, je crois, son préféré, peut-être parce qu'il avait eu des malheurs. Vous n'ignorez pas, en effet, que ce roman fut une détestable affaire de librairie, — pour l'éditeur, d'ailleurs, pas pour Hugo, copieusement payé d'avance (il savait très bien s'arranger pour ces petites choses-là...).

— Et *les Misérables?* Votre opinion sur Hugo penseur et poète social?

— Ses idées sociales sont intéressantes pour l'époque où elles furent exprimées, et elles furent dictées par un réel enthousiasme et une réelle générosité. Mais

elles sont incomplètes, très vagues. Son socialisme est embryonnaire. C'est un instinct seulement. Hugo n'a pas créé une théorie ni une doctrine. Il reprend les idées du christianisme, voilà tout. Ainsi dans *les Misérables*, M. Madeleine est un homme charitable, ce n'est pas un socialiste. Hugo a parlé charité et non pas solidarité.

Sa véritable influence ne s'est exercée que dans le domaine de l'art. Là il triomphe.

Un jour, je causais avec lui. Je lui faisais remarquer qu'il suffisait d'ouvrir n'importe quel volume de poésie, dans les œuvres de bons poètes, de parnassiens, par exemple, pour se convaincre que tous procédaient de lui comme facture, — rythmes et vers; — que si l'on voulait, on pourrait mettre au crayon bleu, en marge de leurs poèmes, tous les deux ou trois vers, ce mot fatidique : V. Hugo. Et j'ajoutai en riant :

« — Vous savez, c'est embêtant, à la fin. Nous ne pouvons pas faire un bon vers qu'il ne soit de vous ! »

Hugo se mit à rire, lui aussi, mais répliqua :

« — Non, vous vous trompez. Vos beaux vers ne sont pas de moi. Ce n'est pas ma langue que vous parlez, mais celle de votre temps, la langue du dix-neuvième siècle. »

On aurait pu lui répondre que c'était lui qui avait transformé et forgé la langue du dix-neuvième siècle.

Cette anecdote conduit M. Clovis Hugues à me parler de Hugo intime.

— Hugo avait une constitution physique d'une vigueur extraordinaire. Etant un soir assis derrière lui, je m'absorbais dans la contemplation de sa nuque : le cou suivait une ligne sans interruption, du crâne très fort jusqu'aux épaules, où venaient aboutir les puissantes attaches... On eût dit le col de certain animal que le respect m'interdit de nommer. On devinait sous cette masse de chair ferme et musclée une colonne vertébrale aussi inébranlable que celle d'un temple, et capable de supporter le poids de ce cerveau génial.

Soudain le maître se retourne :

« — Eh bien, que faites-vous donc, Hugues?

« — Maître, je regardais votre cou. Vous avez une nuque qui n'est vraiment pas banale.

« — N'est-ce pas, dit Hugo en riant. Vous pouvez donner si vous voulez un coup de poing dessus, cela m'est égal : cela ne me fera pas de mal... »

Sans doute c'est à cette robustesse énorme qu'il devait sa gaieté, son entrain, et aussi, après de lourds travaux, ses éclairs de conversation, à table, auprès de ses amis. Une fois entre autres, il nous éblouit. Flaubert dînait chez lui. C'était peu après la publication de *Salammbô*, et le romancier se défendait, dans la conversation, des reproches qu'on venait de lui adresser à propos de prétendues inexactitudes archéologiques de son livre.

Soudain Hugo nous dit :

« — Je *vois* Carthage. »

Et il parla. Et pendant dix minutes, en phrases superbes, pleines à la fois de couleur et de précision, et d'un rythme magistral, cherchant légèrement parfois ses expressions, il évoqua devant nos yeux ravis et stupéfaits Carthage, par des images qui nous la faisaient voir, improvisant ainsi une page qui eût mérité de prendre place parmi ses pages les plus magnifiques.

Nous étions muets de plaisir et d'étonnement... Alors, Flaubert, de sa voix tonnante, clama :

« — C'est trop fort ! Vous vous « éreintez » pendant dix ans, vous amassez des documents, cherchez des images, polissez vos phrases, afin de ressusciter le passé d'une ville morte ; et il suffit à ce monsieur de dix minutes pour, en se jouant, et sans fatigue, réussir mieux que vous en cinq cents pages à donner l'illusion de la vie à ce qui n'est plus !... »

Il se leva, et penchant sa haute taille au-dessus de la table, brandissant son poing de géant barbare vers Hugo :

« — Tenez, cria-t-il, vous êtes un homme à tuer ! »

Et il laissa retomber avec fracas son poing sur la table, qui retentit... tandis que Hugo était secoué par un rire cyclopéen.

Jamais je n'oublierai cette scène à la fois amusante et artistique... D'ailleurs, entre nous, il est très possible que le matin même le père Hugo ait préparé sa petite vision de Carthage; il en était fort capable. Mais, quand même, c'était fort beau...

D'ailleurs, ces dîners chez Hugo étaient très gais, et nous y assistions souvent à des scènes pittoresques. Le maître montrait quelque bienveillance pour un cocher qui n'était pas à son service, mais dont le fiacre lui servait à ses promenades. Cet homme, nommé Moore, fabriquait, par une douce manie, des vers qui avaient une qualité, celle d'amuser prodigieusement le grand poète. L'été, quand le fiacre déambulait dans le bois de Boulogne, le cocher, tourné à demi sur son siège, récitait ses vers à Hugo, — qui riait, qui riait, qui riait, — tandis que les deux chevaux, allant où bon leur semblait, faisaient passer le véhicule sur les cailloux du chemin.

Un beau soir, Moore fut invité à dîner. Hugo nous annonça qu'il allait nous le présenter.

« — Dame! un confrère, messieurs.

« — Confrère? répliquai-je, il l'est plus que nous; il l'est doublement, puisque, sur le char d'Apollon, il tient non seulement la lyre, mais encore le fouet! »

On passa à table. Et alors le cocher poète, se prenant au sérieux, nous conta sa vie, sa jeunesse, sa vocation, ses luttes, ses créations — tout comme un grand poète.

Au dessert, il récita des vers de sa composition où il glorifiait Hugo. Le refrain était :

La Liberté, cet arbre, il le planta!...

Debout, le bras tendu, l'index désignant le maître, Moore récitait ses strophes et faisait tonner son refrain... Peu à peu, dans un mouvement lyrique et rotatoire, le cocher, clamant toujours ses vers, s'approchait de V. Hugo comme pour lui donner l'accolade. Il était déjà tout proche du maître...

La Liberté, cet arbre, il le planta...

Son index effleurait l'épaule de Hugo, quand soudain Mme Drouet s'écria :

« — Surtout, ne touchez pas au maître! »

Moore recula...

Après, il déclama des vers communards. Ils flairaient un peu trop le pétrole. Hugo l'interrompit et emmena tout le monde au salon.

Toute cette fumée de gloire monta si bien au cerveau du pauvre cocher qu'il devint quasi fou et tira des coups de revolver sur Lockroy parce que ce dernier «ne voulait pas faire imprimer ses œuvres». Il mourut en prison.

Je m'étais levé pour partir, M. Clovis Hugues me retint.

— Avant que vous partiez, je veux vous raconter une anecdote qui, narrée avec des détails fantaisistes dans un journal, jadis, me fit bien du tort.

Voici d'abord comme on conte habituellement la scène :

J'aurais été invité chez Hugo, en tête à tête.

« — Ce soir, à cette table, il y a un poète... » aurait dit Hugo.

« — Il y en a même deux, » aurais-je riposté.

Version parfaitement ridicule!

La vérité est autre. Hugo nous invite un jour à dîner, ma femme et moi. Chaque soir, il avait à sa table une quinzaine de convives. Or, ce soir-là, nous étions ses seuls hôtes. Très touché de cette marque délicate d'intimité qu'avait voulu me donner le maître, je le remerciai et j'ajoutai :

« — Nous sentons tout l'honneur et le charme qu'il y a à dîner avec un poète...

« — Mais moi, je le suis bien un peu aussi, » répliqua finement Hugo.

Et c'est ce joli mot qu'on a lourdement écrasé; et ceci, qui était une amabilité pour moi, devint une arme contre moi. Je ne puis aller faire une conférence en quelque bonne cité provinciale, sans qu'on me jette à la figure :

« Eh té! vous le lui avez bien dit ça, vous, au moins, au maître! »

J'enrage si souvent et de si bon cœur que je laisserai une petite lettre posthume destinée aux directeurs de journaux, sous forme de note rectificative, — car on ne manquera pas, moi une fois parti vers d'autres rives, de conter cette anecdote, qui m'a poursuivi comme un vampire !...

Un bambin blond vient chercher Clovis Hugues. Voici longtemps déjà que par ma faute refroidit le déjeuner du poète. Et je quitte cet homme aimable, ce Phocéen de Paris, cet Athénien de Provence, qui n'oublie pas d'emporter dans ses poches beaucoup de miel de l'Hymette et de sel attique.

M. ALEXANDRE HEPP

Dans la nuit silencieuse, sous le cercle d'or de la lampe électrique, M. Hepp s'incline vers la page minuscule où se serre sa petite écriture fine, où sa plume cisèle les arabesques de phrases délicates. Grand, de belle carrure, la barbe blonde en éventail, les traits réguliers et mâles, il a bien quelque ressemblance avec les grands seigneurs de cette Russie dont il peignit les ciels...

Enfin il redresse sa haute taille, dépose sa plume, prend une élégante cigarette, fait craquer une allumette, — tout cela veut dire que son travail est fini et son article terminé, — et il me dit :

— Je ne vous donnerai pas mon opinion sur Hugo, parce qu'il vaut mieux que je la taise : elle ne serait pas enthousiaste... Mais bien volontiers je vous conterai un souvenir, un de mes souvenirs personnels, sur V. Hugo.

C'était à l'époque où il était le vieux Hugo, l'illustre patriarche, j'allais dire le Hugo-dieu. On avait coutume alors d'envoyer vers lui, de temps en temps, un « délégué représentant la Jeunesse des Ecoles », un malheureux petit jeune homme effaré qu'on jetait un beau jour, tremblant et troublé, aux pieds du maître.

Or, j'avais, cette année-là, été désigné pour remplir cette fonction. Et P. Meurice m'indiqua à quelle heure et quel jour je devais être admis en la présence de Hugo.

Je mis mes beaux atours et, comme il convient, arrivai une demi-heure en avance à la porte du petit hôtel de l'avenue d'Eylau. Je fis les cent pas, car on m'avait répondu que « tout le monde était à dîner », et quand je resonnai, après une attente respectable, je vis venir à moi Meurice, qui me fit dépouiller de mon pardessus et me fit pénétrer dans le salon...

Ils étaient là une douzaine de parents, amis — ou parasites, « poux du lion » — qui ne prêtèrent aucune attention à mon entrée. Je fus conduit en dehors de leur cercle, vers un coin où, sur une manière de trône, Hugo était lourdement assis.

Il semblait quelque effrayante divinité de l'Inde. Comme il sortait de table, il était fort rouge, et cette énorme figure rouge et ces cheveux très blancs avaient l'air d'une pivoine sur laquelle il aurait neigé... Ses yeux, petits, étaient sertis dans des chairs qui bourrelaient.

Après un silence :

— J'aime beaucoup la jeunesse, dit-il.

— Maître, vous êtes toujours son chef admiré...

Je continuai sur ce ton, ayant été fort bien stylé... Mais lui ne parlait pas.

Alors, comme un oiseau lâché par un truc dans une féerie, la petite Jeanne soudain parut et en courant vint se jeter dans les bras de celui qui savait l'art d'être grand-père. Toute cette scène était attendrissante autant que simple et pas préparée.

— Eh bien, dit le maître à l'enfant, qu'as-tu fait aujourd'hui ? As-tu travaillé ?

— Oui, grand-père, répondit la petite, j'ai appris du Racine...

Hugo se tourna vers moi, hocha la tête, leva lentement, sacerdotalement, l'index de sa main droite :

— Racine !... grand poète !

Et puis, un grand silence.

L'enfant partie, la conversation continua ainsi, coupée de silences pénibles.

Pendant ce temps les « autres », les douze, parlaient toujours entre eux, tout bas, comme dans une église, nous laissant à l'écart, le dieu et moi. Et quand enfin je m'en allai, je traversai ce salon, ce long, cet immense salon, seul, sans qu'un salut, sans qu'un mot m'accueillît au passage. Une fois dehors, je pestai de bon cœur contre tous ces gens...

Tel fut le souvenir d'Olympio que me conta Alexandre Hepp, — mais je ne saurais le dire ainsi qu'il me fut conté, avec un pittoresque alerte et un brio de parisianisme raffiné.

ÉMILE BERGERAT

... Dans un café très littéraire du boulevard. Tintement clair des cristaux; choc des mots se heurtant, toujours les mêmes : répétition... première... copie... mon papier... mon livre... son bouquin... ma pièce... son mélo... — et d'autres vocables qui, eux, appartiennent, par plus d'un titre, à la Grande Armée... Des bras gesticulent. Des voix s'échauffent ou s'éraillent.

Dans un coin, Courteline, avec l'éternelle fureur quasi lyrique de La Brige, se prodigue en exclamations qui seraient peut-être déplacées dans un salon. Ernest La Jeunesse perce le tumulte ambiant de sa voix mince et aiguë comme un vilebrequin.

Catulle Mendès, qui parfois discute avec véhémence, aujourd'hui se tait. M. Montégut est calme et décoré.

— Une enquête sur V. Hugo? N'oubliez pas, mon cher, de dire qu'il a beaucoup de talent!...

C'est M. E. Bergerat qui me lance à la figure cette épigramme, qui le rend tout joyeux et met à ses lèvres le rire de Caliban.

— Voilà ce que j'ai déjà à peu près répondu à J. Grand-Carteret, — et c'est la meilleure réponse à faire.

Un monsieur quelconque, qui cependant devait être quelqu'un, alors se mêle à notre conversation.

— Cela me rappelle le mot récent du directeur de l'X..., un mot qui mérite de devenir historique. On parlait de Stendhal devant lui... Le sourcil hérissé, il se tourne brusquement vers son secrétaire :

« — Quoi, Stendhal? Stendhal! Qu'est-ce que cela? Encore un nouveau venu! »

On rit. Mais pas moi, car je sens que les rênes de la conversation me glissent des doigts et que mon interview s'évapore dans la fumée des cigarettes. Je saisis M. E. Bergerat par un bouton de veste, et d'un ton suppliant et câlin je lui dis :

— Oui, cher maître, je l'avoue humblement, en demandant à des gens célèbres leur opinion sur Hugo, je suis d'un grotesque achevé, je mérite que Mercure me frappe de son caducée, qu'Arlequin me rosse à coups de sa latte et que vous me transperciez des flèches de votre ironie. Cependant, par Zeus, épargnez-les-moi! Laissez-moi vous poser quelques questions ou tout au moins une seule. Par exemple : Quels sont ceux des livres de V. Hugo que vous préférez?

Bergerat est un charmant homme qui est bon comme un rayon de soleil. Il ferait un détour de plusieurs kilomètres pour ne pas écraser sur son chemin un ciron — si toutefois sa myopie (il est myope comme la Fortune) lui permettait d'apercevoir cette bestiole. Il devine que j'ai des larmes dans les yeux; il entend que j'ai des larmes dans la voix; il comprend mon angoisse; il est généreux; il parle :

— Il n'est pas ridicule de demander à des gens de lettres leur opinion sur Hugo. Mais il est difficile pour eux d'y répondre. D'abord ils risquent de tomber dans la plus lamentable banalité, et, alors, le public se rit de leurs plats discours. Ensuite ils courent le danger d'une palinodie, de contredire dans une conversation ce qu'ils ont écrit il y a une vingtaine ou une trentaine d'années, et cela, on ne le leur pardonne pas.

Enfin, — et pour les gens de ma génération c'est la principale raison, — nous manquons de recul pour ju-

ger l'œuvre de Hugo. Vous me demandez quel est celui de ses livres que je préfère : je ne saurais dire. Un titre vient-il à mon esprit, un autre aussitôt accourt qui me rappelle une autre œuvre que j'ai autant aimée que la première. Et ainsi de suite. C'est ce qui arrive pour les producteurs aussi puissants que Hugo, qui vous escortent toute votre existence avec des créations toujours nouvelles. Au collège j'étais enthousiasmé par *les Orientales;* un peu plus tard, par *les Feuilles d'automne.* Quand nous sommes entrés dans la vie, Hugo fut pour nous le poète des *Contemplations*, et *la Légende des siècles*, un peu plus tard, nous enflamma. Son œuvre nous a suivis; nous l'avons aimé dans ses progressions successives... N'est-ce pas, Catulle?

— Oui, c'est vrai, répond sobrement Mendès, — qui, décidément, n'a pas envie de parler.

Les yeux clairs du poète sont mélancoliques et rêvent... Peut-être Catulle songe-t-il au moineau mort de Lesbie?...

A ce moment un monsieur fait irruption dans le café, un ami, un de ces vieux amis qu'on s'arrache. Il m'arrache M. Bergerat — malgré le bouton de veste...

Je sens que je ne vais plus pouvoir conduire la conversation où je veux. Alors je lâche les rênes de bonne grâce, tel Hippolyte...

M. FUNCK-BRENTANO PÈRE

L'éminent professeur de l'Ecole des sciences morales et politiques est un grand vieillard alerte et mince, aux cheveux abondants, au sourire jeune et spirituel. Il parle avec aisance et enjouement.

— Mon opinion sur Hugo? Elle est un peu celle de Taine, — de Taine intime... Vous ne la connaissez pas? Je vais vous la conter bien qu'elle soit cruelle pour le maître...

Un jour donc, chez un ami, nous étions plusieurs à parler littérature. Hanotaux, qui était présent, éprouva le besoin de dire :

« — Il n'y a que les livres bien écrits qui restent...

« — Alors, m'écriai-je, souvent des livres imbéciles!

« — Oui, par exemple les œuvres de Hugo,» ajouta froidement Taine.

Ce mot peut sembler très exagéré, mais il exprime brutalement une idée juste...

M. Funck-Brentano souriait, très content d'évoquer ce souvenir.

Je murmurai dans un souffle timide :

— Et moi, monsieur, qui justement venais vous demander si, à votre avis, Hugo a une philosophie, quelle en est la valeur et ce que vous pensez de ses idées sociales!

— Ah! mon avis là-dessus est bien simple. Sa philosophie est nulle. Ses idées sont confuses et n'offrent aucun intérêt...

— Vous lui reconnaissez cependant, n'est-ce pas, quelque talent poétique, quelque facilité à tourner le vers?... demandai-je en riant à mon interlocuteur.

— Oui, — même plus que cela, — je lui reconnais du génie, et volontiers je compare son génie à celui de Wagner. Tous deux ont eu la fécondité, l'abondance de création. Mais tous deux ont eu, malgré leur force, le souffle un peu court, un peu haletant. Tous deux ont un métier prestigieux, tous deux, à un suprême degré, le don de l'orchestration; mais l'inspiration les abandonne parfois, et ils n'eurent guère le charme de la mélodie. Tous deux ont l'imagination mythique, et l'un comme l'autre aiment à s'enfoncer dans les civilisations légendaires. Enfin Wagner et Hugo rencontrèrent des adversaires résolus et de fervents adorateurs, des ennemis qui ne veulent pas les comprendre et des idolâtres qui aiment tout dans leur œuvre, sans distinction...

Et M. Funck-Brentano, nous parlant de plusieurs fameux hugolâtres, nous cite le cas d'un de ces amis, M. Delprat :

— Il aimait tant l'œuvre de Hugo et s'en était si bien imprégné qu'il pouvait en faire des pastiches

étonnants. Il avait ainsi composé, à l'imitation de *la Légende des siècles*, un poème intitulé : *les Frères d'armes*. Cela se passait au temps des croisades. Un chevalier, pour retrouver son ami malade en Palestine, traversait le désert.

> ... Las, il se mit à l'ombre de sa lance,
> Mais un peu...

Après bien des péripéties il retrouvait son « frère »...

Or, un beau jour, un ami de Delprat qui connaissait Hugo eut l'idée de réciter au poète la légende de notre camarade.

Hugo comprit visiblement l'intention ironique... et tandis que l'autre récitait toujours *les Frères d'armes*, la face de l'aède se crispait... et il marchait à pas de fauve dans une attitude napoléonienne. Soudain il s'arrêta et d'une voix sombre :

« — Que voulez-vous... *Ils ont bien crucifié le Christ!* »

Son orgueil, qui, comme chacun sait, n'était pas minime, lui faisait pousser de ces cris du cœur quand il était blessé...

— Hum! dis-je alors à M. Funck-Brentano, il me semble que vous n'adorez pas plus l'homme en Hugo que le poète.

— Vous savez... l'homme... chez Hugo... vraiment... pas admirable! Le politicien, méprisable! L'homme privé... Encore une anecdote : elle le peindra.

Un soir, Théophile Gautier voit arriver chez lui un bohème éculé qu'il connaissait vaguement.

« — Mon cher, dit le bohème, je vous prie de me prêter deux mille francs.

« — Etes-vous fou? riposte l'excellent Théo; deux mille francs! moi qui n'ai pas deux cents francs d'avance! Vraiment, je ne puis. Adressez-vous plutôt à V. Hugo, lui, il a de l'argent; il est bien dans ses affaires.

— « Mais, s'écrie le bohème, c'est lui qui m'envoie : c'est mon propriétaire! »

M. Funck-Brentano, en me raccompagnant, conclut :

— Taine avait raison; Hanotaux avait tort. Hugo ne restera pas; son œuvre ne sera plus lue dans cinquante ans. Ce ne sont pas les livres bien écrits qui restent, ce sont les livres représentatifs d'une époque. Or, les siens ne le sont pas. On ne pourra écrire l'histoire du dix-neuvième siècle sans lire Balzac — tandis qu'il ne sera pas nécessaire d'ouvrir les livres de Hugo. Et Béranger (qui lui est supérieur) vivra plus que lui, pour cette même raison.

Une réflexion me vint alors à l'esprit — dans l'escalier. J'aurais dû répondre à M. Funck-Brentano respectueusement :

— Monsieur, permettez-moi de vous dire que l'opinion que vous exprimez est, elle aussi, représentative d'une époque. Oui, il fut un temps où l'on pouvait croire que le roi de l'ode était Béranger et non pas Hugo. Et j'apprends, en vous entendant, que l'on peut croire encore que Béranger est plus intéressant pour l'histoire du dix-neuvième siècle que V. Hugo. C'est possible. Tout est possible ici-bas. Mais devant cette instabilité des opinions humaines, que penser?

... Je traversais les jardins du Trocadéro, déserts à cette heure. Et je crus qu'une voix disait dans mon dos :

— Quelle n'est pas, dès lors, la vanité d'une enquête sur Hugo?

Je me retournai, furieux.

Mais derrière moi personne...

Ce n'était sans doute que la voix de mon « daimon » familier qui m'avait adressé, selon son ironique coutume, une railleuse remarque...

Raymond LÉCUYER.

Voici la lettre que Mme D. Lesueur a bien voulu nous adresser :

Mme Daniel LESUEUR

Victor Hugo est le « poète » dans la plus prodigieuse acception du terme.

Il est le maître du rythme, de l'harmonie, de l'image et de ces mystérieux échos de la rime qui font magiquement vibrer certaines âmes.

Voilà pourquoi l'adorent tous ceux qu'émeuvent la forme poétique et la pensée poétique, tous ceux qui sentent leur chair se hérisser d'une angoisse voluptueuse quand l'ange des vers sonores les saisit par les cheveux et les secoue, comme celui dont parle Baudelaire.

Et voilà aussi pourquoi les heureuses victimes de ce délire indéfinissable sourient sans répondre quand elles entendent accuser Victor Hugo de pauvreté philosophique ou dénigrer l'inexactitude de sa documentation, son Orient de pacotille, ses travestissements historiques. Un poète ne fait pas de l'histoire, mais de la légende. Il ne nous doit pas un système philosophique, mais de beaux songes. Étant donné, d'ailleurs, ce que nous pouvons concevoir des fins de l'univers et certifier de l'histoire, qui sait si le rêve et la légende ne valent pas mieux que le raisonnement et l'érudition, même au point de vue de la vérité?

Le génie de Victor Hugo offre une lacune plus sérieuse : il manque à cette lyre énorme la corde de l'amour... ou du moins elle y était si grêle qu'à peine l'entend-on parfois frémir en faibles palpitations vite éteintes.

Mais l'universalité n'est pas de ce monde. Les chantres du cœur n'ont jamais l'envergure d'un Victor Hugo. Penchés sur l'abîme profond mais étroit de leur être sentimental, ils n'ont pas cette vision héroïque, démesurée, éblouissante, des choses. Sont-ils supérieurs ou inférieurs? Qu'importe? Ils sont différents. Reprocher à Victor Hugo de ne pas être un tendre, c'est reprocher à l'aigle de ne pas être une tourterelle.

Y a-t-il plus mesquine façon de juger le génie que de l'évaluer à la mesure de ce qui lui manque? Ce ne peut être celle d'un poète en face de Victor Hugo. Nous autres qu'emporte et que grise sa poésie grandiose, tumultueuse, parfois affolée, jamais défaillante,

nous le saluons, enivrés, comme l'élu entre les élus qui posséda le don lyrique «à sa plus haute puissance».

Daniel LESUEUR.

BOBORYKINE

Dans une lettre très intéressante, il nous apprend ce que fut V. Hugo pour le public russe durant le dix-neuvième siècle :

Pour mon pays, le grand poète français est-il, jusqu'à présent, ce qu'est Shakespeare, ou Gœthe, voire même Henri Heine? Comme retentissement de sa gloire universelle, — certes! Comme connaissance plus approfondie de son œuvre, — c'est douteux!

Dans le labeur immense de V. Hugo, il n'y a que quelques œuvres qui, à l'époque de leur éclosion, attirèrent la masse du public russe et acquirent une très grande popularité. C'étaient surtout *les Misérables*, traduits à plusieurs reprises. Ce roman répondit à toutes les aspirations de la jeune génération qui débuta à l'époque des « grandes réformes » de l'empereur Alexandre II, précisément vers les années où *les Misérables* faisaient leur entrée triomphale. Depuis, pendant plus de trente ans, ses autres romans ont été également traduits et publiés, mais avec un moindre succès; *l'Homme qui rit* en eut cependant plus que *les Travailleurs de la mer*.

Tout ce que V. Hugo écrivit comme poésies pendant l'exil et plus tard, *l'Année terrible* et les recueils ultérieurs jusqu'à sa mort, trouvèrent, certes, maint lecteur dans la classe instruite qui possède le français, mais je ne connais aucune édition, en vers ou en prose, qui eût pu faire pénétrer ces œuvres dans la masse du public russe.

Je ne sais également si les recueils de ses poésies qui précédèrent 1878 furent traduits autrement que par pièces détachées. Jusqu'à présent, nous ne possédons aucune édition des *Œuvres complètes de Hugo*, alors

qu'on a depuis longtemps traduit l'œuvre de Shakespeare, de Byron, Gœthe, Schiller ou H. Heine.

Cette lacune est d'autant plus étrange que la grande renommée de votre poète égale incontestablement celle de tous ces poètes britanniques et allemands. Cette renommée date surtout de l'époque de *Notre-Dame de Paris*, que nos pères lisaient avec enthousiasme. Le roman fut adapté à la scène, sous forme de drame, et même de ballet que l'on donne encore sur les théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Le théâtre de Hugo fit rêver le jeune public d'il y a cinquante ans; mais le joug de la censure ne permit pas à cette époque de faire jouer la plupart de ses drames. On faisait exception pour *Angelo* et *Lucrèce Borgia*, — celle-ci sous forme d'opéra. Ce n'est que beaucoup plus tard, vers 1880, que *Hernani* fut traduit et représenté dans nos deux capitales; mais il ne me souvient pas d'avoir vu sur une scène russe, ou même lu, sous forme de brochure, *le Roi s'amuse* (autrement que comme livret d'opéra) ou *les Burgraves*.

Tels sont les faits.

Pour ce qui est de formuler ici une opinion synthétique et définitive sur *l'homme* et *sur l'œuvre*, — ce que la *Revue* me fait l'honneur de me proposer, — cela dépasserait ma compétence. L'homme est trop connu et l'œuvre est trop immense. Mieux vaudrait, à mon avis, répondre à la question que voici :

Hugo — malgré les lacunes que la connaissance de ses œuvres a subies dans mon pays — a-t-il été l'un des grands promoteurs du mouvement littéraire parmi les Russes?

Comme auteur de *Notre-Dame de Paris*, il rivalise avec Walter Scott; comme auteur des *Misérables*, avec Dickens et Tackeray.

Poète lyrique et épique, toujours admiré, il fut moins assimilé par le public russe que les grands poètes allemands et anglais.

BOBORYKINE.

29 janvier 1902.

Voici la lettre qu'a bien voulu nous adresser M. Bovio, l'écrivain italien dont l'œuvre récente : *Socrate*, a eu un si grand succès au delà des monts.

M. BOVIO

« De même qu'aux yeux des philosophes Homère apparut plutôt comme un peuple que comme un individu, de même Hugo a paru aux peuples plutôt une institution qu'un homme. »

Ces mots résument la première impression que me fit la lecture des œuvres de Victor Hugo. Quarante ans plus tard, vous m'offrez l'occasion de m'expliquer.

Il me semblait, en lisant quelques-uns de ses drames, comprendre tel personnage historique beaucoup mieux que dans l'œuvre des historiens : un de ses traits psychologiques disait plus qu'un long récit des autres. C'était là pour moi un premier et sûr indice de supériorité artistique.

Il y en avait un autre. A côté de cette puissance d'individuation, qui est la marque propre du génie poétique, surgissait peu à peu quelque chose d'universel, vers quoi les grandes âmes gravitent, et par quoi elles deviennent représentatives de leur siècle. Plus cette vision universelle s'élargit, plus le voyant résume son temps, et plus les autres se reconnaissent en lui.

On dit que l'intuition de l'universel est plus forte chez le philosophe que chez le poète; mais il serait mieux de dire que le philosophe hérite de cette intuition du poète, précurseur naturel de toute divination scientifique. Michel-Ange fut appelé l'homme aux quatre âmes, et l'on a appelé Shakespeare l'homme aux mille âmes; mais l'âme universelle fut Dante, précurseur de la Renaissance. Un rayon de cette universalité dantesque a pénétré dans Hugo, qui a compris l'unité humaine comme une religion, l'art comme un sacerdoce et lui-même comme une institution. Cette conscience, il l'eut et l'imposa.

Les peuples, dans une sorte de consentement international, se tournèrent vers cette institution, l'appelèrent maître, et la voix du génie leur tint lieu d'un code des nations, qui n'est pas encore écrit.

Et le maître ne démolissait rien, ni le pape ni le bûcheron, mais les fondant ensemble, il construisait l'homme, dans une expression puissante : *Je crois.* Cette construction idéale parut être du romantisme, et c'était toute une révolution, dont nous ne sommes encore qu'au prologue, et dont les fruits seront cueillis par des générations plus conscientes.

L'institution s'est éteinte, et les congrès venus ensuite ne l'ont pas remplacée. Les jeunes Arméniens qui, furtifs, adressent de Genève la parole à des sourds; le vieux Krüger qui, errant par le monde, demande sans être écouté un peu d'aide aux républiques et aux monarchies; les bannis de tout pays qui, ne sachant à quel Dieu se vouer, tendent leurs bras dans le vide, — est-ce qu'ils se seraient en vain tournés vers lui? Quelle parole de sincérité, de colère, de prophétie serait sortie de cet homme qui, étranger à toute diplomatie, les dominait toutes! Il aurait été plus facile à l'Anglais de repousser la médiation du tsar que la parole de cet homme *institué*, dont la juridiction était d'autant plus formidable qu'elle était moins définie.

On peut, dans ses œuvres, rencontrer ici quelque rhétorique, ailleurs une antithèse désagréable, une image monstrueuse, puis encore un mot vague, un néologisme, le son d'une langue inconnue; mais la vérité est que personne après lui — et pourtant les grands écrivains vivants ne sont pas rares — ne peut parler au monde avec autant d'autorité. La parole de tel ou tel écrivain est trop doctrinale, ou trop classique, ou trop nationale encore; la parole d'une assemblée est trop celle d'un parti ou d'une classe; l'encyclique elle-même est trop latine. Sa parole, à lui, était plus humaine; c'était la parole que l'on se dit à soi-même, celle que tout un peuple exprime quand il se soulève, celle enfin d'un homme quand il examine sa conscience.

Cette parole ne peut pas être morte avec lui. Si elle

fut chant et sagesse, si elle fut bataille et victoire, c'est pour cela seulement qu'elle fut art. Et c'est cet art seul qui peut traverser les Centenaires.

Giovanni BOVIO.

M. FRANÇOIS COPPÉE

L'opinion de M. François Coppée était précieuse à recueillir, car le délicat poète des *Humbles* et des *Intimités* a connu Hugo et a reçu de lui des témoignages d'affection nombreux et délicats.

Dans cette paisible rue Oudinot, le poète habite un logis propice au recueillement et à la rêverie, ces deux sources de beaux vers, et où le décor délicieux des meubles anciens, la clarté mélancolique qui vient d'un minuscule jardin, lui font un cadre charmant.

Adossé à la cheminée, la main gauche passée sous la redingote :

— Hugo? mais on a tout dit de lui. Prestigieux évocateur d'images et d'idées, lyrique puissant et délicat, poète épique grandiose, et partout et toujours grand écrivain, même là où la pensée défaille.

C'est un prodigieux écho, dont la sonorité a retenti de tous les bruits. Royaliste, il le fut ardemment, et c'est lui qui a écrit sur l'idée légitimiste les plus beaux vers qui soient. Bonapartiste, oui, aussi, car il a fait pour la légende de l'Aigle plus que quiconque, et cela même dans *les Châtiments;* prenez *l'Expiation*, par exemple, et si vous en ôtez les cinquante derniers vers, il vous reste une admirable pièce bonapartiste.

Républicain, il l'est devenu sincèrement, ardemment. Enfin de croyant fervent, il s'est transformé en libre penseur. Il a tout été, même socialiste : rappelez-vous ses effusions, ses appels à la concorde entre les classes de la société et entre les nations. Pourtant, il n'a jamais été « internationaliste », car avant tout il était pa-

triote ardent : non seulement il aimait la France, mais il croyait encore à sa mission divine, providentielle, dans l'histoire de l'Humanité.

V. Hugo, c'est un monde. J'aime son œuvre par-dessus toutes les autres. C'est pour moi le plus grand poète qui ait existé.

— Et l'homme, mon cher maître? que pensez-vous de l'homme?

— Je ne puis vous dire grand'chose. Je l'ai beaucoup connu personnellement; il a toujours été vis-à-vis de moi charmant et délicat. Il a encouragé et protégé mes débuts dans la carrière poétique. Je sais évidemment un certain nombre de petites histoires sur son compte, mais ce n'est pas à moi à les raconter.

M. JULES LEMAITRE

Nous sommes chez un charmeur, car ce n'est pas seulement la tournure d'esprit de M. Jules Lemaître qui est séduisante et son style qui est aimable; lui-même, avec sa fine barbe blanche, ses yeux bleus qui seraient d'un rêveur si la flamme des convictions n'y luisait, ses gestes doux, mesurés, courtois, conquiert d'emblée qui l'approche.

— Vous voulez que je vous parle de Hugo, nous dit-il en souriant, voilà qui me surprend; je songe peu aux questions littéraires en ce moment, et d'ailleurs mon sentiment sur lui n'a pas varié.

J'appartiens à une génération qui n'a juré que par Hugo. Ma première jeunesse et mon adolescence se sont passées à l'admirer sans cesse : chaque jour je lisais son œuvre, et infinies sont les joies qu'elle m'a procurées. Victor Hugo est unique, il est Dieu, ai-je écrit jadis, je le répète encore; nul poète n'a jamais eu à ce degré, avec cette abondance, cette force, cette précision, cet éclat, cette grandeur, l'imagination de la forme. Hugo est le monstre de la parole écrite; il ré-

sume et dépasse tous les grands rhéteurs de culture latine qui ont excellé dans le développement oratoire ou pittoresque. Au delà de sa rhétorique, il n'y a rien, ou peu de chose. Et s'il est grand aussi par la pensée, il faut avouer que c'est son imagination et sa rhétorique qui lui ont créé cette pensée.

C'est ainsi qu'il a souvent exprimé des idées générales sous une forme souveraine et définitive, parce qu'il fut le roi des mots, et que les mots, par la vertu de leurs assemblages, le forçaient à penser et à sentir. De là, chez cet imaginatif, des vers profonds.

Puis, la moindre idée lui suggérant une image, et les images accourant et s'enchaînant en lui avec une rapidité surnaturelle, la figure entière du monde finissait par tenir dans le développement du moindre lieu commun.

Hugo est en outre un puissant descriptif; il avait une intensité de vision extraordinaire, et par suite le don de l'expression plastique. Mais comme rien ne donne du relief à l'expression autant que les contrastes et les oppositions, il a abusé de l'antithèse et a fini par ne plus avoir dans l'ordre physique et dans l'ordre moral que des visions antithétiques. Or justement les plus originales conceptions du monde se réduisent à des antithèses que l'on résout comme on peut, témoin les systèmes de Kant, Hegel, etc. L'univers n'est qu'antinomies. Et ainsi, de cette maladie de l'antithèse est venu à Victor Hugo ce qu'il y a de philosophie dans son œuvre.

Quant à l'homme, il eut des dons exceptionnels; ce fut un surprenant travailleur, qui, à des qualités tout uniment bourgeoises, réunit des vertus de citoyen. Il a souffert pour le droit, et, bien que l'exil eût pour lui de douces compensations, il convient de célébrer le mérite et la beauté de son sacrifice.

— Toutefois, mon cher maître, votre changement récent de vie, votre incursion dans la vie publique, votre nouvelle situation politique, n'ont-ils pas sur quelque point modifié vos opinions à l'égard de Hugo?

— Comment cela?

— Eh bien, par exemple, ne jugez-vous pas sévèrement la versatilité politique de Hugo, ses opinions successives?

— Pas le moins du monde. Hugo, je le sais, a été légitimiste ardent, bonapartiste non moins convaincu, et enfin républicain sincère; de même, après avoir été croyant, il est devenu libre penseur. Je verrais très bien la gloire de Hugo célébrée par un banquet légitimiste, par une réunion bonapartiste, comme elle va l'être par une fête républicaine. Et à la mémoire du libre penseur qu'il devint dans les derniers temps de sa vie, on pourrait très bien célébrer une messe dans cette Notre-Dame qu'il aima tant. Tous les partis, toutes les opinions peuvent se réclamer de Hugo. Louis Veuillot a dit de lui qu'il fut une cloche vibrante à tous les sons. Cela est la vérité même. C'est un écho, c'est un monde; et personne ne peut l'accaparer.

Il est à la fois amusant et quelque peu triste de voir qu'on va honorer en lui un «saint» de «défense républicaine». Victor Hugo n'eût point été du côté de ces gens-là; il avait une trop grande générosité d'âme, un trop magnifique dédain des formules étroites, pour qu'on puisse croire qu'il eût été *waldeckiste*. Mais il aurait certainement été *dreyfusard;* seulement il l'eût été de manière sublime, avec de grandes envolées vers les cimes, des appels aux principes, qui eussent fait sourire ceux qui ne connaissaient que les appels à la caisse.

En résumé, j'admire profondément Hugo. Jadis je fus parfois injuste vis-à-vis de son œuvre; eh bien, je déclare qu'aujourd'hui je l'admire sans réserve. Mais si l'on affirme que nul poète n'est plus admirable, il est aussi permis de dire qu'il en est qu'on peut aimer davantage.

M. MOUNET-SULLY

Une chambre très simple, qu'égaye une grande fenêtre dominant le Luxembourg, veuf de ses frondai-

sons. Etendu dans un lit banal d'acajou, Mounet-Sully nous regarde en souriant; se soulevant à demi, il nous tend la main, ce pendant qu'une jeune et jolie chatte noire, qui a sauté sur le lit, vient se frotter à nous en ronronnant.

— Vous m'étonnez beaucoup!

Et, comme nous le regardons d'un air interrogateur?

— Oui, vous m'étonnez, car cette petite bête a une crainte horrible de tout étranger; elle ne se laisse caresser que par moi.

Et déjà plus favorablement disposé vis-à-vis de nous, le plus grand interprète du répertoire classique se laisse aimablement questionner.

— Comme acteur, il m'est difficile et presque impossible de juger Hugo. Dans l'étude de toute pièce, avant la représentation, il faut distinguer nettement deux périodes : une première pendant laquelle peut et doit s'exercer le sens critique de l'interprète futur qui cherche à se pénétrer de l'esprit de son rôle, à en faire ressortir les beaux côtés et à en dissimuler les faiblesses. Cet examen critique une fois accompli, l'acteur doit s'abandonner tout entier, se livrer corps et âme et perdre tout sens critique. C'est la deuxième période, celle dans laquelle je suis depuis longtemps « figé », car il y a beau temps que j'ai commencé à jouer Hugo.

Pour *les Burgraves*, c'est autre chose; je ne les ai jamais joués, et je les ai étudiés. Mais je les admire autant que n'importe quel autre drame de Hugo. J'ai toutefois une crainte, c'est que nous, les interprètes, nous ne puissions pas être à la hauteur d'un pareil effort, nous ne puissions pas nous rendre maîtres de l'attention de la foule pendant ces longues et splendides tirades des ducs Job et Magnus.

Et comme nous protestions :

— Mais si, songez, monsieur, que nous n'aurons eu que huit répétitions. Huit! gémit tristement Mounet.

— La faute en serait-elle d'ailleurs bien à vous, si le public ne parvenait pas à vous suivre? Victor Hugo n'est-il pas plutôt un grand lyrique qu'un grand dramaturge?

— Non ! mille fois non ! Hugo est un puissant dramaturge, et fort habile, contrairement à l'opinion commune. Ce qui m'a frappé dans tous ses drames, et particulièrement dans *les Burgraves*, c'est le métier admirable, étonnant, dont il y fait preuve. Il est aussi remarquable sur ce point que Sardou.

— Et sur le poète, sur l'écrivain, votre opinion est-elle aussi nettement favorable ?

— Absolument. Victor Hugo m'émeut, m'enchante, fait passer en moi d'indicibles frissons, surtout quand il parle des enfants et des vieillards. Que de vers admirables n'a-t-il pas écrits sur ces deux âges de la vie ? Avec quelle poésie discrète et vibrante n'a-t-il pas parlé de l'amour !

— Enfin Hugo serait donc votre poète de prédilection ?

M. Mounet-Sully est visiblement embarrassé. Il hésite, puis tout d'un coup se décide, et, presque timidement :

— Non, dit-il, mon poète de chevet, c'est Musset, mais ne le dites pas.

Avons-nous promis de garder ce secret ? Je ne crois pas, mais, si cela était, que les mânes de Musset nous obtiennent le pardon de M. Mounet-Sully.

M. PIERRE JANET

Mon opinion sur Hugo ? s'exclame M. Pierre Janet, mais, monsieur, vous me mettez dans un cruel embarras. Que puis-je vous dire ? Je suis forcé de vous avouer que je n'ai pas relu un seul vers de Victor Hugo, ni même une seule ligne de sa prose depuis plus de vingt ans. J'ai si peu de temps et la lecture des poètes est chose tellement en dehors de mes occupations habituelles...

— Pourtant, cher monsieur, puisque vos études portent sur la neuro-pathologie et sur la psycho-physio-

logie, vous auriez pu être tenté de vous livrer à un examen de la mentalité de Hugo, du tempérament de l'homme, de l'influence qu'a eue ce tempérament sur l'œuvre.

— Sujet intéressant sans doute, mais auquel je n'ai point songé; pour moi, le nom du poète reste lié aux souvenirs de ma jeunesse : il est l'évocateur des heures déjà lointaines où je le lisais et l'admirais; et si je l'aime, si son œuvre me plaît, peut-être ce sentiment n'es-il dû qu'au prisme brillant des souvenirs. Car, je le sais, Hugo n'est point sans défauts, une certaine exagération, une grandiloquence parfois insupportable déparent ses meilleures pages; et ce sont bien là des conséquences d'un tempérament particulier, des défauts de vision, toutes choses qui me paraîtraient sans doute agaçantes à l'heure actuelle.

C'est tout ce que je puis vous dire, en voulant être sincère.

M CHARLES RICHET

— Je ne suis pas compétent, nous répond modestement l'éminent professeur. J'aime Hugo avec passion, je l'admire profondément, mais je ne saurais ni ne voudrais juger son œuvre; c'est là mission de critiques, ou de... fabricants de vers.

— Pardon, cher maître; nous ne vous demanderons point de juger Hugo, mais tout au moins de nous dire les sentiments qu'il vous inspire, les impressions que vous fait éprouver sa lecture.

— Je viens de vous le dire : pour moi, Hugo est le plus grand poète du siècle; je le mets bien avant Musset, bien avant Lamartine : son rang est le premier immédiatement avant mon excellent ami Sully-Prudhomme, dont j'admire fort les vers cependant. Où trouvez-vous pareille abondance d'images, pareille richesse de mots? Ni Henri Heine, ni Shakespeare, n'ont ce ruissellement, ces cascades éblouissantes qui roulent

et entraînent votre esprit. Avez-vous lu *Quatre-vingt-treize?* Oui, n'est-ce pas? Souvenez-vous de l'épisode de cette caronade de marine qui, sur le pont du navire, rompt ses entraves et dans une course folle emporte tout sur son passage. C'est là Hugo lui-même, le ravisseur de nos âmes par le tumulte de l'image et du verbe.

— Et sur ce qu'on a nommé la philosophie de Hugo, quelle est votre opinion?

— La philosophie de Hugo? — M. Ch. Richet hausse les épaules; — mais, voyons, pourquoi demander si un poète est un philosophe? La philosophie et la poésie sont deux choses absolument différentes, opposées. Comment procède le poète, Hugo en particulier? par oblitérations; un mot, une rime, éveillent en lui le mot et la rime correspondants : *ange, lange; toile, étoile;* et de ce choc naît l'image d'autant plus saisissante, originale, nouvelle, que le poète possède un vocabulaire plus riche. Prenez, par exemple, ce vers de Hugo :

Car tous ils avaient vu les Alpes et le Rhin.

Rhin a tout de suite fait naître ce beau vers :

Et leurs âmes chantaient sous leurs casques d'airain.

De même pour celui-ci :

Ainsi son ombre allait et venait sous la toile,

amené par la rime précédente, qui est *étoile.*

Rien n'est moins philosophique que ce procédé. Le poète parfait serait celui qui posséderait dans la tête le dictionnaire des rimes tout entier, avec les images que chacune d'elles peut faire naître à l'infini. C'est là une faculté puissante, inférieure toutefois à celle du penseur.

— Certains écrivains, M. Jules Lemaître en particulier, disent que ce qu'il y a de philosophie dans

l'œuvre de Hugo vient de son amour de l'antithèse, car, en fait, l'univers n'est qu'antinomie, ajoutent-ils, et beaucoup de systèmes philosophiques n'ont point d'autre fondement, témoin celui de Hegel.

— Oui, les antithèses de Hugo, le beau et le laid, Esméralda et Quasimodo, le sublime et le grotesque. Pauvre philosophie que celle-là, et qu'il ne faut point confondre avec celle d'un Hegel; celui-ci enseigne que les infinis se touchent, qu'à la limite de la connaissance se trouve la limite de l'inconnu. Vous le voyez, cela n'a rien de commun avec les antithèses du Poète. Qu'il ait traité quelques idées philosophiques, cela est exact, mais c'étaient des idées connues, ressassées; le tour en serait vite fait. Il n'y en a que deux qui lui aient vraiment inspiré de très beaux vers : l'horreur de la guerre et l'idée de la pitié, de la bonté universelles envers les êtres. Voulez-vous que je vous récite un court poème, où il parle merveilleusement de celle-ci.

Debout, adossé à la cheminée, où pétille un feu clair de bois, M. Richet nous déclame d'une voix enthousiaste les belles strophes peu connues que contient un des derniers livres du poète : *Pitié suprême.*

. . . . . .

— Vous venez de dire, cher maître, que Hugo avait été un grand pacifique et l'ennemi de la guerre, cette grande dévoratrice d'hommes. N'y a-t-il pas contradiction entre cette haine et l'auréole dont il entoure la légende de l'Aigle, car l'Aigle, c'est le triomphe de la gloire militaire?

— Mais non, non, non, répond M. Richet, quelque peu embarrassé, sans donner cependant d'arguments pour appuyer cette négation.

— Puisque vous avez été assez aimable, cher maître, pour répondre à toutes mes questions, je m'en permettrai une dernière. Le tempérament de Hugo, l'état physiologique du poète, n'ont-ils pas eu une réelle influence sur son œuvre? en un mot ne faudrait-il pas chercher dans les qualités et les défauts physiques de Victor Hugo le secret de ses qualités et de ses défauts intellectuels?

M. Richet bondit :

— Que me dites-vous là? C'est une théorie fausse, archifausse. L'état de Hugo, comme celui de tout poète, est un état psychologique et non physiologique. C'est un état d'âme consistant à posséder un flux et un reflux incessant d'images et de mots. Mais je bavarde inutilement...

Et comme nous protestons...

— Si, si : j'aime tant Hugo que j'en suis excusable; il est si puissant, si grand, si envahissant! C'est le Poète. Et quand je pense que j'ai entendu dernièrement un représentant de la jeune école poétique dire sérieusement : « Victor Hugo, le plus grand poète du siècle, oui, si l'on veut, pourvu que Jules Verne en soit le plus grand savant. »

Et M. Richet leva douloureusement les bras au ciel.

M. IZOULET

Nous avons demandé à M. Izoulet, le professeur du Collège de France, l'auteur de *la Cité moderne*, son opinion sur le maître. Nous le remercions d'avoir bien voulu nous adresser ces quelques pages :

— Quand j'ai lu jadis l'œuvre de Victor Hugo, ce qui m'a frappé d'emblée, c'est que les *idées* y fourmillent sous la magnificence du *verbe*. Ce n'est donc pas *un simple verbal*, un forgeron retentissant, comme on le dit souvent; tant s'en faut! Comment s'expliquer cette erreur courante? de plusieurs façons.

D'abord on lit peu et mal. Ensuite, pour les lecteurs aux « faibles yeux », selon l'expression de Fénelon, dans les écrivains éclatants, les idées sont comme voilées de leur propre splendeur. De plus beaucoup de Français n'aiment pas le cumul. Quand un personnage a deux qualités, on lui reconnaît la moins niable ou celle qui fait le moins ombrage.

La beauté d'une femme fait nier son esprit ou son cœur. L'opulence *verbale* d'un auteur fait nier sa ri-

chesse *mentale*. Enfin le lecteur ne voit rien dans un auteur que ce qu'il porte en lui-même. Lire, c'est se reconnaître.

Le spectacle, c'est le spectateur, et le livre, c'est le lecteur.

En ma qualité de philosophe, j'ai donc pu trouver de la philosophie dans Victor Hugo, et j'ai même projeté d'écrire un *Hugo philosophe*. Mais d'autres projets sont venus à la traverse, et j'ai été devancé par l'éminent chef de l'école néo-kantienne, M. Renouvier, qui a écrit, lui, le livre par moi projeté.

Je m'en suis réjoui doublement. Je ne m'étais donc pas trompé! Et Hugo était vengé d'un injuste mépris. Mon regret est de n'avoir encore pu lire le livre de M. Renouvier.

Voici, par exemple, un vers de Victor Hugo qui me paraît plein de sens :

Homme, Thèbes éternelle en proie aux Amphion!...

Je l'ai bien souvent cité, et j'ai constaté qu'il était bien rarement compris. Non seulement on n'en scrutait pas la richesse profonde, mais on n'en saisissait même pas bien la signification. Faut-il donc l'expliquer?

Vous connaissez le vieux mythe d'Amphion. Les pierres qui devaient servir à construire la ville de Thèbes gisent éparses dans les chantiers. Amphion joue de la lyre, et les pierres aussitôt de s'émouvoir et de se mouvoir, pour se transporter d'elles-mêmes et se superposer en murs et en édifices. Et c'est ainsi que Thèbes fut construite.

M. Félix Ravaisson, l'illustre commentateur d'Arioste, dans son *Rapport sur la Philosophie en France au XIXe siècle*, je crois, commente le mythe d'Amphion en disant : « Comment les pierres auraient-elles pu s'émouvoir au son de la lyre, *si elles n'avaient eu une musique en elles?* » et ainsi transparaît le sens profond du mythe.

Le Héros, dit Carlyle, est celui qui éveille l'héroïque qui sommeille dans les cœurs. Pareillement, ajoute-

rai-je, le Poète est celui qui éveille la poésie qui dort au cœur du genre humain.

Le Poète et le Héros en général n'ont de prise et d'action sur les hommes que parce que tous les hommes sont eux aussi *en quelque mesure* héros et poètes. Et le Poète et le Héros sont seulement *plus* poètes et *plus* héros. C'est le comparatif de Virgile : *Mens divinior.*

Mais ce simple *plus* est tout. C'est par ce *plus* en *quelques-uns* que marche le monde. Et c'est ce que veut dire le vers de Victor Hugo. Paraphrasons-le :

Comme *Amphion* agissait sur les *pierres* pour construire *la ville de Thèbes*, ainsi le *Héros* et le *Poète* agissent sur les *hommes* pour construire la *Cité humaine.*

Et souvent pierres et hommes résistent, sont lourds à remuer. Et pourtant, en fin de compte, il leur faut subir l'action impérieuse qui les coordonne et les édifie : ils sont *en proie* aux Amphion. Et cette action de l'Elite sur la Foule est *sans fin*, car la Cité humaine n'est jamais achevée : la Cité s'édifie *éternellement.*

Je connais l'objection, et je la vois venir : d'abord est-il bien sûr que cela soit vrai ? et puis est-il bien sûr que Victor Hugo ait pensé à tout cela ? Je réponds : « Que la doctrine soit vraie ou fausse, ce n'est pas là qu'est la question. Et que Victor Hugo ait écrit ce vers par mégarde, et sans savoir ce qu'il faisait, admettons-le, soit. Mais alors, je vous dirai : « Plût à Dieu que le monde fût rempli de ces *inconscients diseurs de paroles profondes*, au lieu d'être rempli de *conscients diseurs de sottises !* »

Victor Hugo n'excelle pas seulement à formuler superbement des pensées abstraites, il a aussi sur les hommes des jugements singulièrement pénétrants.

C'est ainsi que *Louis-Philippe*, l'adroit politique, l'élève de Mme de Genlis, est qualifié par lui d'homme *habile à user les supériorités sur les infériorités.* C'est ainsi qu'il dit de *Louis-Napoléon*, le conspirateur flegmatique et taciturne : *Il avait subi le profond refroidissement de Machiavel...*

Et sur la marche enfin de l'humanité les idées de

Victor Hugo n'étaient pas toujours d'un Jocrisse sonore, comme on l'admet trop volontiers. Ce n'était pas précisément un benêt d'églogue ou une ganache d'opérette, l'homme qui a dit :

L'avenir est un Dieu traîné par des tigres...

IZOULET.

G. PHÉLIPP.

Les Autographes de Victor Hugo

Nous avons parlé précédemment des livres du maître; ayant ensuite entr'ouvert ses manuscrits, nous avons essayé de noter les modifications survenues dans son écriture. Il nous reste un dernier chapitre à traiter, celui des autographes intimes, au double point de vue de l'intérêt et du prix. Il y a là pour les collectionneurs — et ils sont nombreux — un petit côté intéressant et qui ne pouvait être omis.

Victor Hugo a beaucoup écrit. Très méthodique, mais très actif; bienveillant et aussi très soucieux de sa popularité, il répondait à toutes les lettres, à tous les envois de vers; et Dieu sait si son courrier était abondant, surtout à la fin de sa carrière, quand la politique vint compliquer son existence littéraire.

Il n'est donc point étonnant que ses autographes n'atteignent pas les prix de tels billets écrits par des contemporains moins illustres que lui. Les pièces de vers seules font prime. Le poète, en effet, ne les prodiguait pas, et bien rares sont ceux qui peuvent se flatter d'en avoir reçu de lui. Un fragment de l'*Ode à Moreau* et un court morceau, *Ecrit au bas d'un*

crucifix, ont été adjugés ensemble, à la vente Félix Bovet, 205 francs. — Les quatre vers suivants, plutôt médiocres, ont atteint 40 francs, — 10 francs par vers.

> ... Quoique de loin, reconnais ma voix, âme!
> Oh! ta cendre est le lit de mon reste de flamme;
> Ta tombe est mon espoir, ma charité, ma foi;
> Ton linceul toujours flotte entre la vie et moi!

Donc les vers de Hugo sont toujours très recherchés dans les ventes. Quant aux lettres, billets, mots sur une carte, reçus, le prix moyen en est de 25 francs. Toutefois, certaines lettres, soit par leur caractère intime, soit par leur intérêt historique ou documentaire, soit même par la personnalité du destinataire, ont dépassé de beaucoup le chiffre donné ci-dessus. Ainsi, une lettre, très belle d'ailleurs, adressée en 1831 à un prince de la famille Bonaparte, qui représentait alors le parti démocratique, a été vendue par M. Charavay 500 francs. Une autre, adressée à Lamennais, et au cours de laquelle Victor Hugo annonce son mariage, est montée à 310 francs à la vente Félix Bovet. La voici :

1er octobre 1822.

Il faut que je vous écrive, mon illustre ami. Je vais être heureux : il manquerait quelque chose à mon bonheur si vous n'en étiez le premier informé. Je vais me marier. Je voudrais plus que jamais que vous fussiez à Paris pour connaître l'ange qui va réaliser tous mes rêves de vertu et de félicité. Je n'ai point osé vous parler jusqu'ici, cher ami, de ce qui remplit mon existence. Tout mon avenir était encore en question, et je devais respecter un secret qui n'était pas le mien seulement. Je craignais d'ailleurs de blesser votre austérité sublime par l'aveu d'une passion indomptable quoique pure et innocente; mais aujourd'hui que tout se réunit pour me faire un bonheur selon ma volonté, je ne doute pas que tout ce qu'il y a de tendre dans votre âme ne s'intéresse à un amour aussi ancien que moi, à

un amour né dans les premiers jeux de l'enfance et développé par les premières afflictions de la jeunesse.

Je vous ai dit plusieurs fois, mon noble ami, que s'il y avait quelque dignité et quelque chasteté dans ma vie, ce n'était pas à moi que je le devais. Je sens profondément que je ne suis rien par moi-même. Je tâche de n'être pas indigne de la mère que j'ai perdue et de l'épouse que je vais obtenir. Voilà tout. Quelque chose me dit au fond du cœur, mon ami, que vous me comprendrez. Il me semble que je vous comprends si bien!...

VICTOR.

Citons encore quelques prix :

Un mot à Lamartine, 100 francs; un billet à un confrère au sujet de Gœthe, dont il admire le talent, tout en proclamant son antipathie pour l'homme, 32 francs; quelques lignes à George Sand, 50 francs. Le piquant de ce dernier autographe est l'annotation manuscrite de Silvio Pellico.

La lettre qui va suivre est adressée à Villemain. On s'étonnera, en lisant cette belle page, qu'elle n'ait atteint que 60 francs (1).

Hauteville-House, 17 novembre 1859.

Cher ami, savez-vous ce que c'est que l'exil? C'est de n'entendre qu'au bout de six mois les mots prononcés par vous, qui êtes une des paroles illustres de ce temps. Un ami m'est arrivé de Paris. Il a eu l'idée heu-

(1) *A la vente Félix Bovet.* — M. Félix Bovet était un industriel du Doubs qui posséda l'une des plus belles collections d'autographes du monde. C'est lui qui détenait les seules lignes connues de Molière; cette pièce fut payée 2,500 francs par Alexandre Dumas fils, qui l'offrit ensuite à la Comédie française. C'est M. Charavay, l'expert bien connu, qui avait été chargé d'organiser cette vente. Il fit imprimer à cette occasion un catalogue qui est une véritable merveille; nous y avons puisé nombre de renseignements et de documents pour ces notes.

reuse de mettre dans sa malle votre livre sur Pindare, et me voilà depuis hier lisant cette œuvre excellente et profonde. Je me plonge dans Pindare et dans vous comme dans une eau salubre. Vous traduisez Pindare comme vous le sentez, comme vous l'expliquez, puissamment; et quand je dis Pindare, je dis aussi Eschyle, Sophocle, Aristophane, Horace, tous ces poètes sacrés et vrais; leur esprit passe entier à travers le vôtre. Votre prose n'ôte rien à ces grandes ailes... Je me repose en vous depuis plusieurs heures comme dans un port de l'esprit. J'ai besoin quelquefois de ces repos dans cette solitude et devant cet océan, au milieu de cette sombre nature qui m'attire souverainement et m'entraîne vers les ombres éblouissantes de l'infini. Je passe quelquefois des nuits entières à rêver sur mon sort en présence de l'abîme, et j'en arrive à ne pouvoir plus que m'écrier : « Des astres ! des astres ! des astres ! » Votre livre est de ceux qui font doucement changer d'extase. Au lieu de l'aigle de la mer, j'ai regardé planer Pindare. Je vous ai écouté conter, et avec quelle haute éloquence, l'histoire de l'enthousiasme, c'est-à-dire du génie humain. Et dans la manière dont vous prononcez le nom fier et charmant : Liberté, j'ai retrouvé l'accent même de mon âme. »

Et pour finir, deux pièces. Nous devons la première à l'obligeance de M. Charavay, que connaissent bien tous les amateurs d'autographes. C'est grâce à lui que nous pouvons offrir à nos lecteurs ce joli récit de voyage.

1831.

Je vous écris d'Anvers, cher Louis, c'est tout vous dire. Je suis en pleine Flandre, à même les cathédrales, les Rubens et les van Dick; c'est une admirable page.

Hier, j'étais en haut de la flèche de cette merveilleuse cathédrale et j'y pensais à vous. Je pense à vous toutes les fois qu'une chose contient un tableau ou une pensée.

Je voyais du même regard, devant moi, la mer et Flessingue à vingt-deux lieues; à gauche la Flandre et les tours de Gand; à droite la Hollande et la flèche de Bréda; derrière moi le Brabant et le clocher de Malines; puis l'Escaut, large et brillant au soleil, et entre la mer et l'Escaut, les holders inondés, une prairie de cinq lieues de tour changée en lac; à droite une autre prairie toute verte et scintillante de maisons blanches; à mes pieds les quelques toits de la Tête-de-Flandre, bloqués par l'eau; sous moi Anvers, qui est au dix-neuvième siècle un amas magnifique d'églises et d'hôtels, de toits saillis, de pignons contournés, de clochers carrés et pointus, avec mille accidents de tourelles et de façades étranges; de grosses vieilles maisons amusantes, qui sont la boucherie, qui sont la draperie, qui sont la Bourse; une devanture d'hôtel de ville qui ressemble à une architecture de Paul Véronèse, un portail d'église qui ressemble à un fond de Rubens et qui est de Rubens; mille voiles sur l'Escaut; dans un coin du paysage le chemin de fer où disparaissait un convoi de wagons, près du chemin de fer une grande étoile de gazon couchée à plat sur le sol qui est la citadelle; enfin, au-dessus de tout cela un ciel de nuages déchiquetés comme dans Albert Dürer, avec un beau rayon de pluie qui en tombait au loin. Voilà ce que je voyais hier en regrettant que vous ne le vissiez pas.

Et puis, en descendant dans l'église, à chaque pas, des Rubens, des Martin de Vos, des von Venius, des van Dick, des sculptures de Verbragen et de Willemsens, de grands confessionnaux de chêne, d'immenses chapelles en marbre, des chaires qui sont des poèmes; j'ai vu là *la Descente de croix* de Rubens, cette merveille.

Je songe souvent à vous, Louis, dans ce pays qui vous plaisait tant. Avant-hier, j'étais à Turnhout, une petite ville qui est par là dans le nord. Je me promenais, le soleil était couché; tout à coup, au détour d'une petite rue déserte, je me suis trouvé dans la campagne; il y avait à quelque distance une pauvre vieille tour

vers laquelle j'ai marché. C'était vraiment beau, une grosse tour carrée en briques, haute, énorme, massive, ornée près du sommet d'une petite devanture byzantine, adossée à un vieux château refait et gâté, mais le couvrant de son ombre et ayant du reste conservé, elle, sa forme exquise et sévère. Au pied de la tour miroitait un fossé d'eau vive dans lequel sa hauteur se doublait.

Toutes les fenêtres étaient masquées de barreaux de fer : c'était une prison. Je me suis arrêté longtemps près de cette sombre masse que le crépuscule noircissait à chaque instant. Il sortait d'une des fenêtres d'en haut un chant plein de tristesse et de douceur. Je me souvenais d'en avoir entendu un autre aussi mélancolique et aussi grave au Mont-Saint-Michel, l'an dernier. Comme c'était la kermesse d'août, on entendait au loin dans la ville un bruit de danses et de rires. Le chant du prisonnier coupait cela sans dureté et sans colère. Le jour s'éteignait à l'occident, les roseaux du fossé frissonnaient, de temps en temps un gros rat passait rapidement sur la saillie du pied de la tour; et puis le fond du paysage était un vrai fond flamand, deux ou trois grosses touffes d'arbres, une vieille église rouge, à pignons en volutes, à grand toit et à petit clocher, un hameau très bas fumant à côté, une plaine immense et noire, un ciel clair, pas un nuage. Je n'ai jamais rien vu de plus austère et de plus doux.

Mais je me laisse aller à causer avec vous, mon bon Louis, et il n'y a pas de raison pour que cette lettre finisse, surtout si je me mets à vous parler maintenant de ma vieille amitié; vous la connaissez bien, n'est-ce pas, Louis? Je vous embrasse donc de toute âme. Vous seriez bien aimable de m'écrire un mot à Dunkerque et de me mettre ainsi l'adresse pour maintenir mon incognito : « Monsieur le vicomte Hugo. Poste restante, à Dunkerque. » (Pas de prénom.)

La seconde pièce, simple billet adressé à un ami, tire surtout son intérêt de la prochaine reprise des *Burgraves*.

Ces mots furent, en effet, écrits par Victor Hugo l'avant-veille de la première représentation du drame (1).

5 mars 1843, *4e distribution*.

Voici, mon bon Robelin, les deux stalles que vous m'avez demandées. Je serais charmé que vous y allassiez vous-même, car vous savez que mes pires ennemis seront là. J'y voudrais sentir aussi mes meilleurs amis.

A vous de tout cœur,

VICTOR.

R. D'ORIAC.

(1) *Les Burgraves* furent représentés au Théâtre-Français le lundi 7 mars 1842.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. — PARIS. TYP. FILS-NOURRIT ET Cie. 3109.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME

(11e ANNÉE. — FÉVRIER 1902)

ROMANS ET NOUVELLES

Le Snob rouge, par M. **Simon Boubée** 112
Pour arriver au bonheur, par M. **G. Sauvin** 236, 365

HISTOIRE ET SOUVENIRS

Journal du docteur Prosper Ménière 99, 222, 348
Les Cahiers du capitaine Fobit, par M. **le Général Bourelly** (2 gravures) 1
Francis Garnier, par M. **M. Fallex** (1 portrait) 48
Chez Léon XIII, par M. **le Chanoine Vigneron** (14 gravures) 69
Documents inédits sur l'Affaire du Collier, par M. **Pierre Calmettes** 139
Le Théâtre français à Constantinople, par M. **P. Anméghian** 197
Un Document ignoré sur Molière, par M. **L. Gourville** (1 gravure) 257
Lettre sur Zola, par M. **Henri Sienkiewicz** 267
Le Dernier Survivant du romantisme : Ed. Grenier, par M. **Ch. Baille** (1 gravure) 305

VARIÉTÉS

La France et le marché du monde, par M. **Hubert Valleroux** 26
Jours et visites, par Mme **Marie d'Ourliac** 63
L'Outillage national : les canaux, par M. **L. Tausend** (2 cartes) 185
Matelots en jupons, par M. **E. Duboc** (2 gravures) . . . 210
Comment l'État emprunte notre argent, par M. **H. Lefébure** 291

TABLE DES MATIÈRES

ACTUALITÉS

Numéro spécial sur Victor Hugo

Documents iconographiques (22 gravures) ..... I à XVI
Iconographie XVII
Le centenaire de Victor Hugo 385
Victor Hugo à Guernesey, par M. **Paul Chenay** 391
Pages oubliées du général Hugo, père du poète 426
Les Rapports de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas père, par M. **Ch. Glinel** 431
Victor Hugo et ses livres, par M. **A. Girard** (6 grav.). 438
« *Ultima verba...* » *Le dernier autographe de V. Hugo* (1 gravure) 448
L'Écriture des manuscrits de V. Hugo (6 gravures) ... 450
Victor Hugo jugé par ses contemporains 460
Quelques opinions sur Victor Hugo 464
Les Autographes de Victor Hugo 500

POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'Éducation anglaise et l'Impérialisme, par M. **Pierre Mille** 38
Est-ce la fin de l'Autriche? par M. **Paul Lorquet** (1 carte) 164, 323

POÉSIES

L'Automne, par M. **A. Bouchinet** 47
Vers inédits d'Alfred de Musset (1 portrait) 129

CHRONIQUES

Petit Bulletin 23, 137, 265
Les Miettes de la vie 34, 157, 282
Échos des revues 93, 215, 346
Les Livres, par M. **Michel Salomon** 341
Feuillets scientifiques 86

CONCOURS

Sur l'art culinaire 384

, kreta,

oonstelling in
e amsterdam

biennale te venetië

men in vele
iële collecties, o.a.
egnault te amsterdam
te londen